This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

J. 54.
(Finch Adds.)

PROVERBES DRAMATIQUES.

TOME TROISIEME.

PROVERBES DRAMATIQUES.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez LEJAY, Libraire, rue Saint-Jacques, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

TABLE

DES PROVERBES

Contenus dans ce troiſieme Volume.

XXXIV. LES *Pleureurs d'Homere.*

XXXV. *Le Petit-Maître par Philoſophie.*

XXXVI. *Le Chanteur Italien.*

XXXVII. *Le Petit Poucet.*

XXXVIII. *L'Auteur avantageux.*

XXXIX. *Le Boudoir.*

XL. *Le Pari.*

XLI. *La Médaille d'Othon.*

XLII. *L'Homme qui craint d'aimer.*

XLIII. *La Roſe Rouge.*

XLIV. *L'Auteur & l'Amateur.*

XLV. *La Veuve Avare.*

XLVI. *La Permiſſion de Chaſſe.*

XLVII. *Les Époux Malheureux.*

LES PLEUREURS D'HOMERE.

TRENTE-QUATRIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DESGRAIS. *En habit & veſte canelle, bas noirs, perruque en bonnet, épée, chapeau ſur la téte.*

M. DELÉPINE. *En habit noir, mauvaiſe perruque à nœuds, le chapeau ſous le bras.*

M. DUCHESNE. *Habit gris, veſte noire, perruque brune, chapeau ſous le bras, canne.*

Mad. RAMAS, *Revendeuſe. Son tablier retrouſſé, un chapeau bordé, rabattu ſur ſa cornette, & des mouchoirs attachés aux épaules.*

La Scène eſt dans un Caffé.

LES *PLEUREURS* D'HOMERE,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DESGRAIS, M. DELÉPINE.

M. DESGRAIS.

Bonjour, Monsieur Delépine. Comment vous va aujourd'hui?

M. DELÉPINE.

Ah! Monsieur Desgrais, je ne vous voyois pas.

M. DESGRAIS.

Qu'est-ce que vous avez donc?

M. DELÉPINE.

J'ai bien du chagrin. Ce pauvre Monſieur Cinq-pieds eſt mort.

M. DESGRAIS.

Cinq-pieds eſt mort ?

M. DELÉPINE.

Oui, vraiment, à Nemours.

M. DESGRAIS.

Et qu'eſt-ce qu'il faiſoit là ?

M. DELÉPINE.

Il s'y étoit retiré, pour deviner des logogriphes.

M. DESGRAIS.

Pour deviner des logogriphes ?

M. DELÉPINE.

Oui, & c'eſt ce qui l'a tué.

M. DESGRAIS.

Je ne comprends pas cela.

M. DELÉPINE.

Il avoit choiſi ce genre d'occupation-là ; & c'étoit pour n'être pas diſtrait, qu'il avoit abandonné Paris, pour Nemours.

M. DESGRAIS.

Je conçois qu'on y eſt plus tranquille.

M. DELÉPINE.

Il mît une ſi grande application à ce qui

ne devoit être pour lui qu'un amuſement, qu'il en perdoit le boire & le manger. Le dernier logogriphe lui a fait paſſer huit jours & huit nuits de ſuite, ſans pouvoir le deviner : cela lui a échauffé le ſang ; en trois jours de temps il eſt mort. C'eſt affreux !

M. DESGRAIS.

Voilà comme eſt mort ce pauvre Homere.

M. DELÉPINE.

Qu'eſt-ce que c'étoit que Monſieur Homere?

M. DESGRAIS.

Quoi ! vous ne connoiſſez pas Homere, le Poëte Grec ?

M. DELÉPINE.

Ah ! mon Dieu ! je ne le connois pas ? Je le regretterai toute ma vie.

M. DESGRAIS.

C'étoit un homme cela ! quelles images ! quelle poëſie !

M. DELÉPINE.

Ah ! ne m'en parlez pas ; les larmes me viennent aux yeux, d'abord que j'y penſe.

M. DESGRAIS.

Et qui pleurera-t-on, ſi ce n'eſt un auſſi grand-homme ?

M. DELÉPINE.

Et vous croyez que Monſieur Cinq-pieds eſt mort comme lui ?

M. DESGRAIS.

Quoi, ne vous ſouvenez-vous pas qu'il mourut de regret de n'avoir pas pu deviner une énigme que lui avoient propoſé des Pêcheurs dans une des Iſles Soporades ?

M. DELÉPINE.

Ah ! mon Dieu, oui, vous me le rappellez ; que c'étoit un bon homme ! (*Il pleure.*)

M. DESGRAIS.

C'eſt un excellent homme, qu'il faut dire. Ah ! (*Il pleure.*)

M. DELÉPINE.

Quand on dit qu'il dormoit quelquefois, c'eſt qu'il étoit aveugle, & l'on s'y méprenoit. Ah ! (*Il pleure.*)

M. DESGRAIS.

Monſieur, les grands-hommes auront toujours des envieux : mais qu'ils imitent Homere ceux qui diſent cela ; qu'ils imitent ſa bonté & ſa reconnoiſſance. Comme il célébroit, dans ſes ouvrages, tous ceux à qui il avoit quelque obligation ! Ah ! (*Il pleure.*)

M. DELÉPINE.

Quel homme ! quel homme ! (*Il pleure.*) Qui eſt-ce qui auroit inventé l'épopée de nos jours ?

M. DESGRAIS.

Ah ! perſonne ! perſonne ! (*Il pleure.*)

M. DELÉPINE.

Ariſtote n'en veut pas convenir ; mais il dit pourtant que c'eſt lui qui l'a enſeignée aux Poëtes.

M. DESGRAIS.

L'épopée ? (*Il pleure.*)

M. DELÉPINE.

Oui, l'épopée ! (*Ils pleurent tous les deux bien fort.*)

M. DESGRAIS.

L'épopée, ſans lui n'auroit jamais parue ! (*Il pleure.*)

M. DELÉPINE.

Nous n'euſſions jamais connu l'épopée ! (*Ils pleurent.*)

M. DESGRAIS.

Non, non, l'épopée !

ENSEMBLE.

Ah, ah, ah ! (*Ils pleurent juſqu'aux ſanglots.*)

SCENE II.

M. DESGRAIS, M. DUCHESNE, M. DELÉPINE.

M. DUCHESNE.

Eh! mes amis, qu'eſt-ce qui vous eſt donc arrivé?

MM. DESGRAIS, DELÉPINE.

Ah, ah, ah! (*Ils pleurent ſans pouvoir parler.*)

M. DUCHESNE.

Mais dites donc? je n'ai jamais vu une douleur pareille.

M. DESGRAIS.

Nous pleurons, ons, ons, ons, ons....

M. DUCHESNE.

Achevez donc.

M. DELÉPINE.

Ce pauvre... Ho, ho, ho, ho!

M. DUCHESNE.

Et qui donc?

M. DESGRAIS.

Ho, ho, ho!...

M. DUCHESNE.

Je ne vous comprends point.

M. DELÉPINE.

Vous ne pouvez pas, ah, ah, ah! nous blâmer.

M. DESGRAIS.

Oui, quand vous ſaurez, hé, hé, hé!...

M. DELÉPINE.

Que nous pleurons... Ho, ho, ho!

M. DESGRAIS.

Ho, ho, ho.... je ne peux pas prononcer ſon nom.

M. DUCHESNE.

Vous parlez bien pourtant?

M. DELÉPINE.

C'eſt, eſt, eſt, eſt.

M. DESGRAIS.

Homere.

M. DUCHESNE.

Homere? je ne le connois pas.

M. DESGRAIS.

Quoi! vous ne le connoiſſez pas?

M. DUCHESNE.

Non. Étoit-ce un de vos parens?

M. DELÉPINE.

Homere, le Poëte....

M. DUCHESNE.

C'eſt Homere que vous pleurez?

M. DESGRAIS.

Oui, vraiment.

M. DELÉPINE.

Mais vous êtes donc foux ?

M. DESGRAIS.

Foux ? & qui trouvez-vous qu'on doive autant regretter ?

M. DUCHESNE.

Oui, je conviens que c'étoit un grand-homme, (*Il s'attriſte.*)

M. DESGRAIS.

Un homme incomparable !

M. DELÉPINE.

Un homme qu'on doit être bien fâché de ſavoir mort !

M. DUCHESNE.

Il y a ſi long-temps !

M. DESGRAIS.

Sa mémoire vit bien encore !

M. DELÉPINE.

Et elle vivra toujours !

M. DESGRAIS.

Ah ! ſi nous le voyions un moment, tout aveugle qu'il étoit....

M. DUCHESNE.

Il ne l'avoit pas toujours été.

M. DELÉPINE.

Ah! c'eſt bien vrai!

M. DESGRAIS.

Ses ouvrages le prouvent. Quelles deſcriptions de la Nature!

M. DELÉPINE.

Quel profit il avoit tiré de ſes voyages!

M. DESGRAIS.

C'eſt lui qui nous a dit le premier que la Terre étoit une Iſle environnée d'eau. Ho, ho, ho! (*Il pleure.*)

M. DELÉPINE.

Et que le Soleil ſe levoit & ſe couchoit dans l'Océan. Han, han, han. (*Il pleure.*)

M. DUCHESNE.

Il eſt vrai qu'il ſçavoit la Géographie....

M. DESGRAIS.

Tout, tout ce qu'on peut ſçavoir! (*Il pleure.*)

M. DELÉPINE.

Son Iliade!...

M. DESGRAIS.

Son Odyſſée!...

M. DUCHESNE.

Il connoiſſoit le ſein des mers, les enfers....

M. DELÉPINE.

L'Olimpe!

M. DESGRAIS.

Quelle Mythologie! Hi, hi, hi, hi! (*Il pleure.*)

M. DUCHESNE.

Arrêtez donc. (*Il pleure.*) Prêtez-moi un mouchoir.

M. DELÉPINE.

Je n'ai que le mien.

M. DESGRAIS.

Ni moi non plus.

M. DELÉPINE.

Nous en étions à l'épopée, hé, hé, hé!

M. DESGRAIS.

Oui, quand vous êtes arrivé, hé, hé, hé!

M. DUCHESNE, *pleurant.*

A l'épopée! hé, hé, hé!

TOUS LES TROIS.

Hé, hé, hé, hé! (*Ils pleurent.*)

M. DUCHESNE.

Comment donc vais-je faire? (*S'essuyant les yeux avec ses doigts.*)

M. DESGRAIS.

A l'épopée!

TOUS LES TROIS.

Hé, hé, hé, hé!

SCENE III.

M. DESGRAIS, M. DELÉPINE, M. DUCHESNE, Mad. RAMAS, *un chapeau ſur la tête & des mouchoirs attachés aux épaules.*

Mad. RAMAS.

MESSIEURS, achetez de mes beaux mouchoirs.

M. DUCHESNE.

Des mouchoirs? ils viennent bien à propos, j'en ai grand beſoin. (*Il s'eſſuye les yeux & ſe mouche dans un mouchoir de Mad. Ramas, ſans le détacher de ſon épaule.*) Combien me vendrez-vous ce mouchoir-là?

Mad. RAMAS.

Six francs, Monſieur.

M. DUCHESNE.

Six francs? c'eſt trop cher.

Mad. RAMAS.

Combien en voulez-vous donner?

M. DUCHESNE.

Je vous en donnerai trois livres.

Mad. RAMAS.

Monſieur, je ne le peux pas, en conſcience.

Il eſt à vous pour cent ſols, ſi vous voulez.

M. DUCHESNE.

Non, je n'en donnerai pas davantage.

Mad. RAMAS.

Mais, Monſieur, vous ne me le laiſſerez pas ?

M. DUCHESNE.

Si vous ne me le donnez pour trois livres : car, ſans cela, je n'en ai plus que faire ; j'aurai le temps d'en aller chercher un chez moi.

Mad. RAMAS.

Mais, Monſieur, vous l'avez ſali.

M. DUCHESNE,

Hé bien, voilà trois livres ou rien. (*Il s'en va.*)

Mad. RAMAS.

Mais, Monſieur, Monſieur ? (*Elle court après lui.*)

M. DUCHESNE.

Monſieur Delépine, voulez-vous venir aux Thuilleries, pour nous diſſiper un peu, nous en avons beſoin ?

M. DELÉPINE.

Très-volontiers, je ne demande pas mieux.

(*Ils s'en vont.*)

Fin du trente-quatriéme Proverbe.

LE

LE
PETIT-MAITRE
PAR
PHILOSOPHIE,
TRENTE-CINQUIÈME PROVERBE.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.
LE MARQUIS.
LE CHEVALIER.
} *Tous bien mis.*

DUPRÉ, *Valet-de-Chambre de la Comteſſe. Habit, veſte griſe, petit galon d'or.*

La Scène eſt chez la Comteſſe, dans un Sallon.

LE

PETIT-MAITRE

PAR

PHILOSOPHIE,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le MARQUIS, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

ENTRONS ici, en attendant la Comteſſe.

Le MARQUIS.

Oui, Monſieur, plus une femme vous plaît, plus elle vous convient, plus vous en voulez être aimé; moins il faut vous livrer à votre paſſion.

Le CHEVALIER.

Je ne comprends rien à ce ſyſtême-là.

Le MARQUIS.

Je n'en ſuis pas ſurpris, parce que tu crois qu'en aimant il faut de la bonne foi; tout au contraire, c'eſt-là ce qui vous fait perdre en peu de temps une femme: quand vous n'êtes occupé que d'une ſeule, la ſociété vous regarde comme nul pendant ce temps-là; cette femme voyant qu'on n'eſt plus tenté de vous, ne s'en ſoucie pas elle-même, ou elle y compte ſi fort, qu'elle ne fait plus rien, ni pour vous plaire, ni pour vous retenir.

Le CHEVALIER.

Mais cela eſt injuſte.

Le MARQUIS.

Oui, injuſte, cela n'eſt pas inconſéquent toujours.

Le CHEVALIER.

L'on ne ſe ſoucie donc jamais que de ce que l'on n'a pas?

Le MARQUIS.

Sans doute; la crainte de perdre l'objet que l'on poéſſde, nous le rend plus cher; voilà pourquoi une Coquette a toujours un amant qui ne peut ſe détacher d'elle, malgré toutes

ſes perfidies ; un peu d'art reſſerre la chaîne, lorſqu'on veut la rompre.

Le CHEVALIER.

Je ſuis bien ſûr de n'aimer jamais une Coquette.

Le MARQUIS.

Avec les diſpoſitions que je te vois à la conſtance, tu ſeras toujours la dupe de toutes les femmes à qui tu t'attacheras.

Le CHEVALIER.

Mais, crois-tu la Comteſſe, Coquette, par exemple ?

Le MARQUIS.

Sûrement, elle doit l'être ; mais ce que je crois, c'eſt qu'elle doit être ennuyée de cet amour exceſſif, que tu lui montres continuellement.

Le CHEVALIER.

Puiſqu'elle le partage, il doit l'occuper agréablement. Si tu pouvois être témoin de cette confiance mutuelle & délicieuſe que l'amour fait procurer, tu envierois quelquefois mon ſort, & tu voudrois en goûter un pareil.

Le MARQUIS.

En vérité, tu me fais pitié ! j'ai paſſé par-

là, & c'eſt parce qu'on a été dupe, qu'on ne doit plus vouloir l'être. Cette confiance mutuelle, ſi delicieuſe, anéantit tôt ou tard les ſoins qu'on doit prendre de ſe plaire; l'amour languit & meurt enfin.

Le CHEVALIER.

Je puis bien répondre que jamais....

Le MARQUIS.

Je ſuppoſe que tu puiſſes aimer longtemps, peux-tu eſpérer d'être toujours aimé de même?

Le CHEVALIER.

Mais n'y a-t-il pas des exemples de conſtance connus & cités?

Le MARQUIS.

Oui; mais cette conſtance eſt la ſeule qui puiſſe exiſter.

Le CHEVALIER.

Je ne te comprends pas. Quelle eſt-elle donc?

Le MARQUIS.

La conſtance de cette eſpece ne ſe ſoutient qu'à force d'infidélités; mais elles ſont légeres; on les cache dans les commencemens, enſuite on les donne pour des fantaiſies, &

l'on finit par n'y plus prendre garde. On a vu des femmes excuſer leurs amans d'avoir des filles ; même tirer parti de ces infidélités, en faiſant croire à leur vertu, & en prouvant que leur amour n'avoit jamais été que de l'amitié. L'inquiétude a ſoutenu l'amour ; & l'habitude a fait mériter le nom de conſtants, à des gens, dont l'ame eſt honnête, l'eſprit doux, complaiſant, & qui reconnoiſſent, après avoir beaucoup parcouru le monde, qu'il n'y a de ſûreté, que dans une liaiſon fondée ſur une eſtime réelle.

Le CHEVALIER.

Mais l'amour n'eſt donc rien, réellement ?

Le MARQUIS.

Bien peu de choſe.

Le CHEVALIER.

Tu m'affliges.

Le MARQUIS.

Cela doit être ; mais ce n'eſt pas ſans eſpoir. Écoutez-moi : on ne peut rien changer à ce qui eſt ; mais on en peut tirer parti. Là Comteſſe te plaît, il faut la conſerver le plus qu'il te ſera poſſible.

Le CHEVALIER.

Oh, toujours.

Le MARQUIS.

Je le ſouhaite, puiſque cette idée te charme; je ſuis bien éloigné de vouloir la détruire, je veux même t'aider.

Le CHEVALIER.

Ne plaiſante pas.

Le MARQUIS.

Je ne plaiſante pas non plus. Je vous ai ſurpris hier, la Comteſſe & toi, dans un moment où, je crois, que vous vous diſiez peu de choſe; cependant, peu-à-peu, j'ai vu ma préſence vous contrarier, & je ne ſuis ſorti que lorſque j'ai été bien ſûr que vous ne vous retrouveriez plus ſeuls de la journée.

Le CHEVALIER.

Quoi! tu l'as fait exprès? Quelle méchanceté!

Le MARQUIS.

Au contraire, je vous ai ſervi, j'ai ranimé votre langueur, & votre ſoirée a dû être charmante; la quantité des choſes que vous aurez eu envie de vous dire, & que vous n'auriez pas penſées, étant ſeuls; l'occupation

continuelle de vous chercher, de retrouver, dans les yeux l'un de l'autre, le même ſentiment, n'eſt-elle pas toujours un nouveau plaiſir?

Le CHEVALIER.

Il eſt vrai...

Le MARQUIS.

Que les obſtacles ſe préſentent ſans ceſſe, & vous ſerez tous les deux preſque conſtants. Que vous vous aimiez moins, & vous ſerez heureux. Te voilà bien ſurpris?

Le CHEVALIER.

Je l'avoue.

Le MARQUIS.

Un amour trop fort anéantit la gaieté; il fait perdre toutes les graces de l'eſprit: une premiere paſſion eſt comme l'eau d'un torrent, qui court rapidement ſe réunir à l'immenſité des mers, pour éprouver des tempêtes ou un calme inſipide. Les autres paſſions, plus légeres, reſſemblent à l'eau d'une fontaine, qui prend ſa naiſſance entre les fleurs d'une prairie agréable, qui les careſſe, ſe répand à droite & à gauche; mais qui ſe réunit ſouvent & reprend plus de force, lorſque les obſtacles ſe préſentent. Quelle image eſt plus

riante ? & qu'il eſt doux de voir couler ainſi ſes beaux jours ! Combien on voit d'hommes, qui ont eu cette conduite, qui même ne ſont plus jeunes, être fêtés, cités, prônés, courus encore par la plus grande partie des femmes qu'ils ont eues ; pendant que ceux qui ont été ce qu'on appelle réellement conſtants, ſe reconnoiſſent à peine ; encore n'eſt-ce que pour ſe récrier en même-temps, que j'ai vû cette femme-là jolie ! comme cet homme-là eſt changé !

Le CHEVALIER.

Cette morale eſt légere.

Le MARQUIS.

Et la pratique en eſt douce & agréable : ſuis-la, ou bien-tôt tu te verras livré au déſeſpoir d'être quitté, quoique ſans raiſon : qui ceſſe de plaire, n'a point de droit de ſe plaindre, en éprouvant une infidélité.

Le CHEVALIER.

Tu m'épouvantes !

Le MARQUIS.

C'eſt bien mon deſſein.

Le CHEVALIER.

J'avoue que je ne comprends pas quel eſt le but de cette converſation.

Le MARQUIS.

Ton bonheur, l'amour réel; c'eſt l'amour-propre, rien ne peut l'anéantir; mais il eſt avide. Cherche à plaire à toutes, & tu plairas davantage à celle que tu aimes. Je veux même qu'on te croie infidele, pour te rendre heureux.

Le CHEVALIER.

Tu crois que je conſentirois?...

Le MARQUIS.

Ta languiſſante Comteſſe en ſera plus vive, plus charmante; elle feindra de vouloir ſe venger, tu riras de ſes projets: que de momens délicieux! mais jamais d'explication réelle, toujours une ſorte d'incertitude, du perſifflage, point de raiſonnemens ſuivis, d'aſſurances peſantes d'un éternel amour; un continuel badinage, & voilà l'homme qui doit être aimé tout le temps qu'il aimera. Si, à la premiere inquiétude, tu dévoiles le motif de ta conduite, tu ſeras perdu & ſans eſpoir d'un ſincere retour; elle cherchera à ſe venger, ſe vengera, & tu ſeras puni, non-ſeulement d'avoir eu le projet de changer de conduite, mais d'avoir eu l'imprudence de l'avouer.

Le CHEVALIER.

Il faut du courage pour embraſſer ce parti.

Le MARQUIS.

Du courage ? Ne prophanons pas les mots, dis le deſir d'être heureux.

Le CHEVALIER.

Mais que vais-je faire ?

Le MARQUIS.

Le voici. Je parie que ce matin tu as revu la Comteſſe, que vous vous êtes trouvés tous les deux charmants, pour avoir éprouvé toutes les contrariétés de la ſoirée.

Le CHEVALIER.

Il eſt vrai.

Le MARQUIS.

Vous vous êtes dit tout ce qu'on ſe peut dire.

Le CHEVALIER.

Je l'avoue.

Le MARQUIS.

Pourquoi donc y revenir cette après-dînée ?

Le CHEVALIER.

Pour goûter le plaiſir, toujours nouveau, de nous revoir ſans ceſſe.

Le MARQUIS.

Abus que tout cela, nul ſyſtême économique dans cette conduite.

Le CHEVALIER.

Mais je le lui ai promis.

Le MARQUIS.

Qu'importe? on a un oncle malade, une mere, une tante, que ſais-je, moi, une cour à faire, on le mande, ou on ne le mande pas; on ſe montre au ſpectacle, elle l'apprend; le lendemain explication, proteſtation légere; on vous gronde, au lieu de s'ennuyer, vous raſſurez, puis vous faites la même choſe, & vous êtes adoré. Qui ſe ſoumet au joug, mérite de ſuccomber ſous ſon poids.

Le CHEVALIER.

Je conçois tout cela; mais eſt-on maître d'aimer moins?

Le MARQUIS.

On eſt maître de le cacher; c'eſt par où il faut commencer.

Le CHEVALIER.

Et comment?

Le MARQUIS.

Plus tu ſeras aimé, plus tu ſeras ſatisfait, & ta gaieté fera croire que tu aimes légerement.

Le CHEVALIER.

C'eſt vrai ; mais pourrai-je demeurer en reſte, lorſque je me verrai autant aimé ?

Le MARQUIS.

Il le faudra.

Le CHEVALIER.

C'eſt trop difficile.

Le MARQUIS.

Hé bien ! employons l'art.

Le CHEVALIER.

Comment ?

Le MARQUIS.

Qu'on te croie une paſſion légere pour une autre.

Le CHEVALIER.

O Ciel !

Le MARQUIS.

Tu te crois déja perdu ? écoute-moi.

Le CHEVALIER.

Voyons.

Le MARQUIS.

Laiſſe croire qu'une autre femme a des deſſeins ſur toi.

Le CHEVALIER.

Ah ! pour celui-là, à la bonne-heure.

Le MARQUIS.

Quel effort ! Que tu lui as donné quelque eſpoir.

Le CHEVALIER.

Mais...

Le MARQUIS.

Il le faut.

Le CHEVALIER.

J'y conſens ; ſachons comment.

Le MARQUIS.

Laiſſes tomber une lettre ; les femmes veulent tout voir ; la Comteſſe la voudra lire, & elle la lira : tu n'en paroîtras pas allarmé, & je parie même que tu ne ſeras pas fâché de voir ſon émotion.

Le CHEVALIER.

Mais.... je crois que oui.

Le MARQUIS.

Elle te défendra de revoir cette femme.

Le CHEVALIER.

Comment faire pour lors ?

Le MARQUIS.

Tu la verras. Tout ce qui pourroit t'allarmer avec tes principes, doit à préſent te raſſurer. Attends, je veux que tu commences

de ce moment. Je vais te donner un billet, qui ſera juſtement ce qu'il te faut. (*Il cherche dans un porte-feuille.*) Voilà ton affaire.

Le CHEVALIER, *liſant.*

» Vous avez bien fait, Monſieur, de ne pas » venir ſouper chez moi avant-hier, nous » aurions été ſeuls; venez demain, je ferai » ce que je pourrai pour avoir du monde; » mais je ne vous en réponds pas; cette incer- » titude vous fera-t-elle peur? Adieu, je vous » attends, je le veux.

Cela me paroît....

Le MARQUIS.

Très-bien, te dis-je.

Le CHEVALIER.

Mais la Comteſſe ne connoît-elle pas cette écriture?

Le MARQUIS.

Sûrement elle la connoît; le billet eſt de Madame de Clercy, & c'eſt tant mieux.

Le CHEVALIER.

J'ai quelque répugnance....

Le MARQUIS.

De voir durer une paſſion que tu chéris? c'eſt pitoyable!

SCENE

SCENE II.

Le MARQUIS, Le CHEVALIER, DUPRÉ.

DUPRÉ.

MONSIEUR le Marquis, Madame la Comteſſe va paſſer ici tout à l'heure.

Le MARQUIS.

C'eſt bon. Allons, prends ton parti dès ce moment ; je vais faire une viſite, & je reviendrai voir les effets de mes conſeils.

Le CHEVALIER.

Je vais eſſayer; mais je crains bien...

Le MARQUIS.

Oh! je t'abandonne à ton mauvais ſort, ſi tu n'as pas de confiance en moi.

Le CHEVALIER.

Allons, en te remerciant.

Le MARQUIS.

Il n'eſt pas encore temps. Adieu. (*Il ſort.*)

Le CHEVALIER.

Je ne ſais, mais je tremble.... Voici la Comteſſe, eſſayons.

SCENE III.

La COMTESSE, Le CHEVALIER.

La COMTESSE.

CHEVALIER, jai été bien long-temps, n'eſt-ce pas ? Je ſuis excédée ! ma complaiſance me coûte cher ! (*Elle s'aſſied ſur une chaiſe longue.*) Mais où eſt donc le Marquis ? On m'avoit dit qu'il étoit ici. (*Elle fait des nœuds.*)

Le CHEVALIER.

Il va venir.

La COMTESSE.

Aſſeyez-vous là.

Le CHEVALIER.

Je ſuis fort bien. (*A part.*) Je n'ai jamais été plus embarraſſé.

La COMTESSE.

Mais vous avez quelque choſe ? Aſſeyez-vous donc.

Le CHEVALIER, *s'aſſeyant.*

Je vous jure que je n'ai rien du tout.

La COMTESSE.

Je ne vous ai jamais vu comme cela.

Le CHEVALIER.

C'eſt une miſere.

La COMTESSE.

Je veux ſavoir ce que c'eſt.

Le CHEVALIER, *embarraſſé.*

C'eſt... que... je me ſuis chargé de faire un couplet, & cela me tracaſſe.

La COMTESSE.

Vous n'avez jamais fait des vers?

Le CHEVALIER.

Non... je vous demande pardon, autrefois. (*Il ſe leve.*)

La COMTESSE.

Hé bien! où allez-vous?

Le CHEVALIER.

Je trouverai mieux debout ce que je cherche.

La COMTESSE.

Et pour qui ce couplet?

Le CHEVALIER.

Pour qui?

La COMTESSE.

Oui, eſt-ce un myſtere?

Le CHEVALIER.

C'eſt pour...

La COMTESSE.

Je veux le ſavoir.

Le CHEVALIER.

Pour... Madame de Mongrieux.

La COMTESSE.

Vous connoiſſez Madame de Mongrieux?

Le CHEVALIER.

Mais, oui.

La COMTESSE.

C'eſt une femme que je ne puis pas ſouffrir.

Le CHEVALIER.

Elle eſt pourtant aimable.

La COMTESSE.

Et c'eſt-elle qui vous occupe fort?

Le CHEVALIER.

Si fort? comme cela.

La COMTESSE.

Tenez, je ne ſais ce que vous avez; mais je ne vous reconnois pas.

Le CHEVALIER, *à part.*

Ah! ni moi non plus.

La COMTESSE.

Vous ne m'avez jamais menti, & je ſuis tentée de croire, d'après votre embarras...

Le CHEVALIER, *affectant un air gai.*

Hé bien ! voyons, que croyez-vous ?

La COMTESSE.

Cette gaieté contrainte ne vous va pas non plus.

Le CHEVALIER.

En vérité, il y a auſſi dequoi être embarraſſé : l'air occupé, la gaieté, tout cela vous paroît également ridicule.

La COMTESSE.

Ridicule ! Non, Chevalier, vous ne le ſerez jamais à mes yeux. Je vous aime trop pour cela, & je ne vous aurois pas aimé, ſi vous aviez jamais eu la moindre nuance d'un caractere ridicule & léger. Croyez qu'un amour fondé ſur l'eſtime, ne voit & n'a d'autre intérêt qne celui de l'objet qu'il aime ; ainſi mon inquiétude, au lieu de vous déplaire, doit vous aſſurer de mon cœur. N'avez-vous plus la même confiance en moi ?

Le CHEVALIER.

Madame, je vous demande pardon.

La COMTESSE.

Pourquoi donc me cacher ce qui vous occupe ? M'aimez-vous moins ?

Le CHEVALIER.

Je ne dis pas cela, Madame.

La COMTESSE.

Je le crois bien.

Le CHEVALIER.

Par conſéquent, c'eſt une queſtion...

La COMTESSE.

Qui devroit vous plaire; la crainte de vous perdre n'eſt-elle pas une choſe flateuſe pour vous?

Le CHEVALIER.

Sans doute.

La COMTESSE.

Ah! parlons ſenſément; nous nous connoiſſons trop bien, pour avoir certaine crainte ni l'un ni l'autre, jamais; vous avez raiſon. Qu'il eſt doux d'aimer ſans inquiétude!

Le CHEVALIER.

Oui, ſi cela pouvoit durer toujours!

La COMTESSE.

Et pourquoi pas? voilà un langage que je ne vous ai jamais entendu tenir.

Le CHEVALIER.

C'eſt une ſimple réflexion, d'après les exemples fréquents.

La COMTESSE.

Oui, mais quels exemples! ceux qui vous les fourniſſent, aiment-ils réellement? Non, Chevalier, ce ſont des liaiſons légeres, où le goût a ſouvent même bien peu de part.

Le CHEVALIER.

Ces gens-là ſe croient heureux cependant.

La COMTESSE.

Quel bonheur! ce n'en eſt ſeulement pas l'image.

Le CHEVALIER.

Mais ils n'ont pas les tourmens de l'Amour.

La COMTESSE.

Avec vous, je ne connois que ceux de l'abſence; car je compte ſur vous, comme ſur moi-même.

Le CHEVALIER, *à part.*

Le Marquis a raiſon.

La COMTESSE.

Que dites-vous?

Le CHEVALIER.

Que vous avez raiſon. (*A part.*) Suivons ſon avis. (*Il laiſſe tomber la lettre, en ſe levant.*)

La COMTESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

Le CHEVALIER.

Oh! rien.

La COMTESSE.

Je parie que ce ſont vos vers : je veux les voir.

Le CHEVALIER.

Je vous prie que non; ſi c'étoit des vers...

La COMTESSE.

Donnez, je le veux abſolument.

Le CHEVALIER.

Non, parce que vous pourriez croire...

La COMTESSE, *arrachant le billet des mains du Chevalier.*

C'eſt un billet?

Le CHEVALIER.

Oui; mais...

La COMTESSE.

Vous avez l'air inquiet?

Le CHEVALIER, *voulant ſe raſſurer.*

Moi?... Ah! point du tout.

La COMTESSE, *liſant.*

Voyions.

Le CHEVALIER, *à part.*

Le Marquis me perd.

La COMTESSE.

Je connois cette écriture.

Le CHEVALIER.

Cela ſe peut.

La COMTESSE.

C'eſt de Madame de Clercy.

Le CHEVALIER.

Il eſt vrai.

La COMTESSE, *émue.*

Vous êtes ſur ce ton-là avec elle?

Le CHEVALIER.

Vous voyez que je n'ai pas voulu y aller ſouper.

La COMTESSE.

Mais vous irez?

Le CHEVALIER.

Je ne crois pas que vous le permettiez.

La COMTESSE, *ſérieuſement, affectant l'air tranquille.*

Pardonnez-moi, parce que demain je ne vous verrai pas de la journée; & je ſuis bien aiſe que vous vous amuſiez quelquefois, quand vous ne me voyez pas.

Le CHEVALIER.

Je vous aſſure que je n'ai jamais eu le deſſein d'y ſouper, & je ne ſais pas pourquoi elle ſe l'eſt mis dans la tête, ſérieuſement.

La COMTESSE.

Qu'eſt-ce que cela fait? je ne ſuis pas jalouſe.

Le CHEVALIER, *très-inquiet.*

Je le ſais bien.

La COMTESSE.

J'avois oublié de vous dire que j'allois à la campagne, chez ma ſœur.

Le CHEVALIER.

Pardonnez-moi, puiſque vous m'avez même promis de m'y mener.

La COMTESSE.

Je ne le peux pas, j'y vais pour deux jours; & l'on me mene.

Le CHEVALIER.

J'irai de mon côté.

La COMTESSE.

Non, j'ai réfléchi que cela ne ſeroit pas décent.

Le CHEVALIER.

Mais j'y ai déja été avec vous mille fois.

La COMTESSE.

C'eſt à cauſe de cela que je ne veux plus que vous y veniez.

Le CHEVALIER.

Je ne vous comprends point. Etes-vous fâchée contre moi?

La COMTESSE.

Non, Chevalier, du tout.

Le CHEVALIER.

Vous diſſimulez?

La COMTESSE.

Je vous jure que non. Pourquoi ſerois-je fâchée? je n'ai pas à me plaindre de vous; je n'ai pas prétendu qu'abſolument vous ne voyiez que moi; d'ailleurs Madame de Clercy eſt mon amie.

Le CHEVALIER.

Vous me déchirez le cœur avec cette froideur.

La COMTESSE.

Mais vous êtes devenu fou, je crois, aujourd'hui.

Le CHEVALIER.

Votre indifférence me tue.

La COMTESSE.

Comment, il faut que je ſois jalouſe abſolument pour vous calmer; que je vous querelle?

Le CHEVALIER, *agité & ſoupirant.*

Ah!

La COMTESSE.

Qu'avez-vous donc?

Le CHEVALIER.

Vous liſez dans mon ame; & mon trouble, ma douleur ne vous touchent point.

La COMTESSE.

C'eſt que je n'en connois pas le principe; vous n'avez pas, je crois, de raiſon de vous plaindre de moi. Si vous êtes malheureux d'ailleurs, je ſuis prête à vous entendre & à vous donner tous les moyens de conſolation qui ſont en moi.

LE CHEVALIER.

Hé bien! Madame, il faut vous l'avouer, je ſuis la victime d'une façon de penſer qui n'eſt pas à moi; je me ſuis laiſſé ſéduire, & je ſuis trop coupable, pour ne pas me ſoumettre à tout ce que vous ordonnerez.

La COMTESSE.

Si vous aimez ailleurs, cela eſt tout ſimple, on n'eſt pas toujours le maître de ſon cœur.

Le CHEVALIER.

Non, Madame, je n'ai jamais ceſſé de

vous aimer, j'en jure à vos pieds. (*Il se jette à genoux.*) Ce principe que vous ignorez, qui m'a fait faire une faute que je ne me pardonnerai jamais, bien loin qu'il soit une preuve que je veux cesser de vous aimer, étoit, au contraire, un moyen que je voulois employer pour assurer mon bonheur pout toute la vie.

La COMTESSE.

Je ne vous comprends point; mais levez-vous & expliquez-vous, s'il est possible.

Le CHEVALIER.

Madame, on ma fait craindre qu'un bonheur trop constant, sans la moindre inquiétude, ne pût pas durer toujours.

La COMTESSE.

Vous avez douté de mon cœur?

Le CHEVALIER.

Non, Madame, non; ce n'est pas moi à qui cette pensée a pu venir; mais comme un véritable amour est facile à allarmer, je me suis laissé séduire, trop facilement, sans doute.

La COMTESSE.

Et qu'avez-vous fait?

Le CHEVALIER.

Ah! permettez...

La COMTESSE.

Non, je veux le ſavoir.

Le CHEVALIER.

Hé bien! Madame, c'eſt avec la derniere confuſion que je vais vous avouer, que j'ai voulu vous inquiéter par ce billet.

La COMTESSE.

Comment?

Le CHEVALIER.

Ce n'eſt pas à moi qu'il étoit écrit.

La COMTESSE.

Vous avez recours à cet artifice, dans un moment où vous étiez ſi ſûr d'être aimé?

Le CHEVALIER.

Ah! je ne prévoyois pas tout ce que je ſouffrirois de l'indifférence avec laquelle vous avez reçu cette épreuve.

La COMTESSE.

Je conçois que cette crainte avoit pu vous retenir; mais vous n'avez pas eu celle de me voir ſouffrir par cette épreuve: ce ſpectacle vous auroit ſans doute enchanté!

Le CHEVALIER, *avec confuſion.*

O Ciel! que dites-vous?

La COMTESSE.

Allez, Monsieur, vous me confirmez, mais trop tard, ce qu'on m'avoit dit des hommes ; qu'ils se ressemblent tous, & qu'ils ne vous aiment que pour eux.

Le CHEVALIER.

Quoi, Madame, vous pourriez ne me pas distinguer ?

La COMTESSE.

C'en est fait, Monsieur, je ne vous verrai plus. (*Elle sort & tire une porte sur elle.*)

Le CHEVALIER.

Ah, Madame ! je mourrai, s'il m'est impossible que jamais...

SCÈNE IV.

Le MARQUIS, Le CHEVALIER.

Le MARQUIS, *arrêtant le Chevalier.*

Hé bien ! hé bien ! que dis-tu donc là ?

Le CHEVALIER.

Ah, Monsieur ! vous m'avez perdu !

Le MARQUIS.

Paix donc. Heureuſement qu'elle vient de fermer ſa porte. Je crains, dans l'état où tu es, que tu n'aies fait quelque imprudence.

Le CHEVALIER.

Oui, j'en ai fait une affreuſe!

Le MARQUIS.

Comment?

Le CHEVALIER.

Celle de vous croire, & d'avoir ſuivi vos conſeils.

Le MARQUIS.

Si ce n'eſt que cela...

Le CHEVALIER.

Cette épreuve me coûtera la vie.

Le MARQUIS.

Tout cela, ce ſont des mots, qu'en eſt-il arrivé?

Le CHEVALIER.

Qu'elle n'en a ſeulement pas été émue.

Le MARQUIS.

Tu l'as cru: voilà ce que fait le manque d'expérience.

Le

Le CHEVALIER.

Je lui ai tout avoué, elle ne veut plus me revoir.

Le MARQUIS.

Elle a raiſon, je l'avois prévu. Que t'avois-je recommandé?

Le CHEVALIER.

Vous m'avez perdu, vous dis-je!

Le MARQUIS.

Je ne crois pas cela.

Le CHEVALIER.

Vous ne la connoiſſez pas.

Le MARQUIS.

Laiſſe paſſer le premier moment; ſi elle t'aime veritablement, l'amour lui parlera en ta faveur, & ſi elle ne te pardonne pas, elle ne t'auroit pas aimé encore long-temps.

Le CHEVALIER, *s'en allant.*

Non, je ne vous écoute plus.

Le MARQUIS, *le ſuivant.*

Dans quelque temps, je ſuis bien ſûr que tu penſeras comme moi.

Fin du trente-cinquième Proverbe.

LE
CHANTEUR
ITALIEN,

TRENTE-SIXIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-HYGIN. *Habit de velours noir, veſte d'or, perruque blonde.*

Mlle DE SAINT-HYGIN. *En robe de ſatin bleu, garnie de dentelle, coëffée en cheveux.*

M. DELAMARRE. *Habit de velours gris, galonné d'or, veſte de même, avec chapeau & épée, perruque à nœuds.*

M. OCTAVINI. *En velours de trois couleurs, bien marquées, cheveux en bourſe, épée & chapeau.*

UN LAQUAIS. *Habit gris-de-fer, galon rouge & vert.*

La Scène eſt chez Mademoiſelle de Saint-Hygin, dans ſa chambre à coucher.

LE CHANTEUR ITALIEN,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE S. HYGIN, M. DELAMARRE.

M. DE S. HYGIN.

PASSONS ici, Monſieur Delamarre; puiſque vous avez à me parler, nous y ſerons mieux que dans le ſallon, qu'on va arranger pour le concert.

M. DELAMARRE.

Vous avez concert aujourd'hui?

M. DE S. HYGIN.

Oui, ma fille aime beaucoup la Muſique, & je ne ſuis pas fâché de lui donner quelquefois cet amuſement-là.

M. DELAMARRE.

C'eſt très-bien fait. C'eſt d'elle que j'ai à vous parler.

M. DE S. HYGIN.

Voyons, aſſeyez-vous.

M. DELAMARRE.

N'avez-vous pas envie de la marier?

M. DE S. HYGIN.

Oui, ſi je trouve un bon parti.

M. DELAMARRE.

Je crois avoir votre affaire.

M. DE S. HYGIN.

Queſt-ce que c'eſt?

M. DELAMARRE.

C'eſt un Banquier Vénitien, fort riche, qui veut s'établir à Paris.

M. DE S. HYGIN.

Et combien croyez-vous qu'il ait?

M. DELAMARRE.

Un de mes amis, qui me l'a adreſſé, & qui connoît ſon bien, & ce que lui vaut ſa banque, répond qu'il a quarante à cinquante mille livres de rente.

M. DE S. HYGIN.

Diable! ce ſeroit une fort bonne affaire! Ma fille a du bien; mais ici je ne trouverois jamais un pareil parti. Comment ſe nomme-t-il?

M. DELAMARRE.

Monſieur, Monſieur... c'eſt un diable de nom en J, dont je ne me ſouviens jamais; cela ne fait rien: il eſt aſſez jeune & pas trop mal fait.

M. DE S. HYGIN.

Je crois qu'il ne faut pas manquer ce parti-là.

M. DELAMARRE.

Je penſe comme vous; mais comme il connoît peu de monde à Paris, il n'y a rien à craindre.

M. DE S. HYGIN.

Il y connoît au moins ſes correſpondans, & ces gens-là, qui ſont au fait de ſes facultés, peuvent avoir des filles à marier; ainſi il ne faut pas perdre de temps.

M. DELAMARRE.

Voulez-vous que je vous l'amene aujourd'hui ?

M. DE S. HYGIN.

Pourquoi pas ? Il doit aimer la Muſique, & le concert eſt juſtement une occaſion.

M. DELAMARRE.

C'eſt très-bien dit ; mais c'eſt que j'ai affaire, & je ne ſais pas à quelle heure je pourrai revenir.

M. DE S. HYGIN.

Et paſſez chez lui, & s'il y eſt, envoyez-le-moi.

M. DELAMARRE.

Oui, vous avez raiſon. Je ne perds pas un inſtant.

M. DE S. HYGIN.

Je ne vous remercie pas encore.

M. DELAMARRE.

Vous vous moquez de moi.

M. DE S. HYGIN.

Revenez le plutôt que vous pourrez.

M. DELAMARRE.

Je ne ſerai peut-être pas long-temps.

M. DE S. HYGIN.

Allons, tant-mieux; adieu, mon ami, au revoir.

SCENE II.

M. DE S. HYGIN, Mlle DE S. HYGIN.

Mlle DE S. HYGIN.

Hé bien ! Papa, il n'y a pas encore un violon d'arrivé, il n'y a que les Baſſes, concevez-vous que ces Meſſieurs ſe faſſent attendre, encore aujourd'hui, comme la derniere fois?

M. DE S. HYGIN.

Ils viendront, ils viendront.

Mlle DE S. HYGIN.

Cela eſt impatientant!

M. DE S. HYGIN.

Laiſſons cela un moment.

Mlle DE S. HYGIN.

Permettez que j'aille voir encore.

M. DE S. HYGIN.

Non, j'ai quelque choſe à te dire en attendant. Tu aimes la Muſique Italienne?

Mlle DE S. HYGIN.

Sûrement; d'abord je ne connois que celle-là.

M. DE S. HYGIN.

Moi, je ne l'aime pas trop; mais cela ne fait rien.

Mlle DE S. HYGIN.

Je vous réponds que vous finirez par ne vouloir pas en entendre d'autre.

M. DE S. HYGIN.

Cela ſe pourra; mais revenons à notre affaire. Seroit-tu fâchée d'épouſer un Vénitien, fort riche? Parle-moi naturellement.

Mlle DE S. HYGIN.

Un Vénitien?

M. DE S. HYGIN.

Oui, c'eſt un homme aſſez jeune, un Banquier.

Mlle DE S. HYGIN.

Et faudra-t-il aller à Véniſe?

M. DE S. HYGIN.

Non, il vient s'établir à Paris.

Mlle DE S. HYGIN.

Pourvu que je ne m'éloigne pas de vous, Papa, tout ce que vous ferez me conviendra très-fort.

M. DE S. HYGIN.

Cela ſera décidé dès aujourd'hui ; c'eſt M. Delamarre qui m'a fait cette propoſition, & ce Banquier va, peut-être, venir ici dans le moment, même tout ſeul. Tu le verras. On prétend qu'il a de quarante à cinquante mille livres de rente ; il n'y a pas à héſiter.

Mlle DE S. HYGIN.

Sans doute, d'abord que cela eſt ſûr.

M. DE S. HYGIN.

Oh ! très-ſûr. Un de ſes Correſpondans l'a aſſuré à M. Delamarre.

Mlle DE S. HYGIN.

J'entends quelqu'un ; c'eſt peut-être lui.

SCENE III.

M. DE S. HYGIN, Mlle DE S. HYGIN, M. OCTAVINI, UN LAQUAIS.

Le LAQUAIS, *annonçant.*

MONSIEUR Octavini.

M. DE S HYGIN, *allant à lui.*

C'eſt lui-même. Monſieur, donnez-vous la peine d'entrer.

M. OCTAVINI, *avec une voix claire.*

Monſieur, eſt Monſieur de S. Hygin?

M. DE S. HYGIN.

Oui, Monſieur, & voilà ma fille, qui ſera charmée de faire connoiſſance avec vous. (*Elle fait la révérence.*)

M. OCTAVINI.

Mademoiſelle, je ſuis votre ſervitour. Je ſuis pas encore bien au fait de la langage de ſte pays; mais j'ai purtant entedou dire beaucup de Mademoiſelle, pour ſon gût pour notre Mouſique.

Mlle DE S. HYGIN.

Oui, Monſieur, j'aime beaucoup la Muſique Italienne.

M. OCTAVINI.

Je ſuis bien fâché de n'avoir pas encore été plous long-temps ici.

M. DE S. HYGIN.

Ah! cela ſe réparera; on dit que vous avez envie d'y reſter toujours?

M. OCTAVINI.

Oh! tujurs; je ſais pas encore bien autrement.

Mlle DE S. HYGIN, *à M. de S. Hygin.*

Papa, il a une drôle de voix, ce Monſieur-là.

M. DE S. HYGIN.

Paix donc. (*Haut.*) Monſieur, ſuivant ce qu'on m'a dit, il ſeroit aiſé de vous y fixer, & il n'y a perſonne qui ne voulût s'allier avec un homme auſſi honnête que vous; ma fille a du bien, elle en aura encore davantage, & l'on doit vous avoir dit que je ſerois charmé, pour ma part, que tout cela pût vous convenir

M. OCTAVINI.

Monſieur, après la concert, vous direz ſi je chante bien, & puis, s'il vous plaît, l'argent il me fait point, je ſuis content tujurs de vivre à Paris, par tut ce que j'y ai vous.

M. DE S. HYGIN.

Le concert n'eſt pas une choſe qui doive nous retarder, je m'en vais envoyer chercher mon Notaire, qui vous montrera l'état des biens de ma fille.

M. OCTAVINI.

Je n'ai pas beſoin de voir.

M. DE S. HYGIN.

Pardonne z-moi, quand on ſe marie, il faut bien que toutes ces formalités-là ſe faſſent. Eſt-ce que ce n'eſt pas l'uſage dans votre pays?

M. OCTAVINI.

Pardonne-moi; mais je n'ai point été à des mariages. Mademoiſelle il ſe marie donc?

M. DE S. HYGIN.

Oui, ſi vous voulez.

M. OCTAVINI.

Je ne puis pas empêcher.

M. DE S. HYGIN, *à Mlle de S. Hygin.*

Il ne ſait pas ce qu'on lui dit. (*Haut.*) Monſieur, je vais vous parler tout naturellement, on m'a dit que vous vouliez vous marier?

M. OCTAVINI.

Moi?

M. DE S. HYGIN.

Oui, Monſieur; & comme vous ne ſavez pas beaucoup notre Langue, je ne veux pas prendre de détours pour vous dire que ſi vous voulez épouſer ma fille, c'eſt une affaire faite.

M. OCTAVINI.

Monſieur, je vois bien que c'eſt un ba-

dinage ; c'eſt pourquoi je dis rien à cela.

M. DE S. HYGIN.

Non, je ne badine point ; ſur ce quon nous a dit de vous, nous en ſerons charmés.

M. OCTAVINI.

Monſieur, je ſuis venou pur la concert.

M. DE S. HYGIN.

Hé bien! vous entendrez le concert. eſt-ce que ma fille ne vous plaît pas?

M. OCTAVINI.

Je dis point qu'il n'eſt pas jolie ; mais pour la mariage, c'eſt autrement ; vous ſavez bien que je ne puis pas.

M. DE S. HYGIN.

Pourquoi? Dans votre état, il faut ſe marier en demeurant à Paris, lorſqu'on y veut tenir une bonne maiſon.

M. OCTAVINI.

Oui ; mais Monſieur, je curs peut-être encore dans d'autres pays.

M. DE S. HYGIN.

C'eſt une défaite ; ſi vous avez des engagemens ici avec d'autres, c'eſt différent.

M. OCTAVINI.

Non, je ſuis point engagé.

M. DE S. HYGIN.

Si vous n'êtes point engagé, pourquoi ne voulez-vous pas de ma fille? Vous n'entendez pas bien, je crois, ce que j'ai l'honneur de vous dire.

M. OCTAVINI.

Monſieur, je parle tut de bon. Je ſuis point pur la mariage.

M DE S. HYGIN.

On vous à peut-être dit du mal des femmes de France.

M. OCTAVINI.

Monſieur, pour les femmes, je ſuis fort charmé de voir en ſte pays; mais je puis pas dire.

M. DE S. HYGIN.

Monſieur, quand vous connoîtrez ma fille, je me flatte que vous penſerez différemment, & je ne vois pas pourquoi nous ne finirions pas cette affaire tout de ſuite.

Mlle DE S. HYGIN.

Mais, Papa, c'eſt auſſi trop preſſer Monſieur.

M. OCTAVINI.

Oui, Mademoiſelle, il dit bien, & la concert il vaut mieux pur moi.

M. DE S. HYGIN.

M. DE S. HYGIN.

Mais dites-moi, je vous prie, une raiſon.

M. OCTAVINI.

Monſieur....

M. DE S. HYGIN.

Monſieur Delamarre....

M. OCTAVINI.

Monſieur Delamarre, il ma dit, de venir ici chanter aujurd'hui, c'eſt le vérité.

M. DE S. HYGIN.

Il va venir, ainſi il vous expliquera mieux tout cela que moi.

M. OCTAVINI.

Je entend fort bien, c'eſt pur cela que je dis comme il eſt vrai, certainement.

M. DE S. HYGIN.

Je n'y comprends rien.

SCENE IV.

M. DE S. HYGIN, Mlle DE S. HYGIN, M. OCTAVINI, M. DELAMARRE, UN LAQUAIS.

Le LAQUAIS, *annonçant.*

MONSIEUR Delamarre.

M. DELAMARRE.

Ma foi, mon ami, je ſuis bien fâché, mais on m'a dit que notre homme en queſtion étoit allé à S. Cloud ſe promener, & qu'il ne rentreroit que ce ſoir fort tard.

M. DE S. HYGIN.

Bon, le voilà.

M. DELAMARRE.

C'eſt Monſieur Octavini.

M. DE S. HYGIN.

Oui, il dit qu'il ne peut pas ſe marier, qu'il a des raiſons qu'il ne peut pas me dire.

M. DELAMARRE, *ſouriant.*

Quoi! vous croyez que c'étoit?...

M. DE S. HYGIN.

Comment, allez-vous auſſi être comme lui; & tout le monde ſe moque-t-il de moi aujourd'hui?

M. DELAMARRE.

Non; mais écoutez-moi

M. DE S. HYGIN.

Il a beau dire, je n'entends rien à tout cela; & vous m'avez fait faire des démarches fort déſagréables pour un honnête-homme: enfin on n'aime pas à être refuſé, & cela n'eſt pas convenable.

M. DELAMARRE.

Mais il ne peut pas faire autrement.

M. DE S. HYGIN.

Pourquoi donc m'avez-vous dit?...

M OCTAVINI.

Monſieur Delamarre, Monſieur, il ſe fâche contre moi; je ſais pas pourquoi.

M. DELAMARRE.

C'eſt qu'il vous prenoit pour un autre. Monſieur Octavini eſt un célebre chanteur Italien, que j'ai promis à Mademoiſelle de S. Hygin, de lui faire entendre; mais que je ne voulois pas lui donner pour mari.

M. OCTAVINI.

Monſieur, vous voyez bien a ſte moment

M. DE S. HYGIN.

Oui, oui, Monſieur. Allons, allons au

concert. (*A Monſieur Delamarre.*) Pourquoi ne m'aviez-vous pas dit auſſi ?

M. DELAMARRE.

Je ne ſavois pas ce qui arriveroit.

M. OCTAVINI.

Monſieur, il n'eſt plous fâché avec moi.

M. DE S. HYGIN.

Non, non, Monſieur ; & vous avez grande raiſon ; allons, paſſez, paſſez. (*Ils vont tous au concert.*)

Fin du trente-ſixième Proverbe.

LE
PETIT-POUCET,
TRENTE-SEPTIÈME PROVERBE.

PERSONNAGES.

GUILLAUME, *Bucheron. Cheveux plats, mauvais chapeau noir, mauvaiſe veſte, ceinture de cuir, où eſt paſſée une ſerpe, groſſes guêtres.*

PERRETTE, *femme de Guillaume. Juſte brun, jupon rouge, tablier à carreaux bleus, cornette plate.*

Le PETIT-POUCET. *Cheveux plats, chapeau noir déchiré, veſte brune, gillet d'indienne, guêtres.*

PIERROT. *Cheveux plats, veſte griſe, chapeau noir, guêtres, gillet jaune.*

JAVOTTE. *Petit juſte gris, tablier, jupon rayé de calmande, cornette plate.*

JANNETTE, *Petit juſte maron, tablier, jupon bleu, cornette plate.*

L'OGRE. *Veſte, bas, gands de toile, couleur de bois; culotte rouge de matelot, bonnet de peau d'ours, d'où ſort un carton, qui ſoutient un morceau de drap rouge, élévé d'un pied au-deſſus de la peau d'ours, & pendant par derriere de trois pieds; barbe, cheveux noirs, caſaque de loup cervier, croiſée par une écharpe de tigre, nouée à la ceinture.*

La mere BONNETTE, *Servante de l'Ogre. Un juſte & un jupon d'étamine olive, tablier noir, bonnet rond noir, avec une dentelle noire, & un fichu noir.*

BOURGUIGNON, } *Laquais du Seigneur. En*
BEAUVAIS, } *livrée.*

LA BRISÉE, } *Gardes-Chaſſe. Bandoulieres*
LA RENTRÉE, } *à la livrée du Seigneur, en veſte & en guêtres, chapeaux rabattus par-devant, avec des carnaſſieres & des fuſils.*

La Scène eſt dans une Forêt.

LE PETIT-POUCET, *PROVERBE.*

La Scène repréſente une Forêt ; d'un côté eſt la la maiſon de l'Ogre, & de l'autre, une Caverne. Dans le milieu, il y a deux Arbres, aux pieds deſquels, il y a une petite hauteur, où l'on peut s'aſſeoir.

SCENE PREMIERE.

GUILLAUME, PERRETTE, Le PETIT POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANNETTE, *dans le fond.*

GUILLAUME, *conſterné.*

Hé bien ! Perrette, es-tu tout-à-fait déterminée à perdre encore une fois nos enfans ?

PERRETTE, *pleurant assise sur une bourée.*

Il le faut bien, Guillaume !

Le PETIT-POUCET, *écoutant, aux petits enfans qui ramassent du bois.*

Mon frere, mes sœurs, ne craignez rien ; faites toujours semblant de travailler.

GUILLAUME.

Quoi, abandonner comme cela le Petit-Poucet, & Javotte !

PERRETTE.

Pierrot & Jannette !

GUILLAUME.

C'est un grand malheur que la misere !

PERRETTE.

Veux-tu les voir mourir de faim ? auras-tu ce cœur-là ?

GUILLAUME.

Quatre enfans à nourrir, & pas un denier ! pas un morceau de pain !

PERRETTE.

Profitons du moment où ils ramassent des branches, pour nous en aller.

GUILLAUME.

J'espere qu'ils reviendront encore une fois à la maison.

PERRETTE.

Pour moi, je le crains & je le deſire.

GUILLAUME.

Le Petit-Poucet a bien de l'eſprit.

PERRETTE.

Pierrot eſt déja fort.

GUILLAUME.

Javotte ſera bien jolie.

PERRETTE.

Et Jannette? quel dommage!

GUILLAUME.

Oui, mais d'ici au temps où ils ſeront grands, il y a bien loin; que je les plains!

PERRETTE, *ſe levant.*

Allons, puiſqu'il le faut.

GUILLAUME.

Auſſi bien le jour tombe.

PERRETTE.

Ce que nous faiſons-là eſt affreux!

GUILLAUME.

Pour moi, j'en mourrai de douleur! (*Il emporte la bourrée, ſur laquelle Perrette étoit aſſiſe.*)

SCÈNE II.

LE PETIT-POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANNETTE.

PIERROT.

Hé bien ! mon frere, les voilà en allés.

JAVOTTE.

Comment ferons-nous ?

JANNETTE.

Serons-nous perdus ?

Le PETIT-POUCET.

Non, non, laiſſez-moi faire. N'ayant point de petits cailloux blancs à ſemer cette fois-ci, pour reconnoître notre chemin; j'ai ſemé de la mie de pain.

JANNETTE.

De la mie de pain ?

Le PETIT-POUCET.

Oui.

PIERROT.

Ah, c'eſt bon !

JAVOTTE.

Où eſt-elle ?

Le PETIT-POUCET.

Il faut regarder à terre.

PIERROT.

Cherchons, cherchons.

(*Ils cherchent tous quatre à terre.*)

JAVOTTE.

Mon frere, je n'en vois point.

JANNETTE.

Ni moi non plus.

PIERROT.

Je m'en vais voir par-ici.

Le PETIT-POUCET.

Et moi par-là. Attendez-moi.

JAVOTTE.

Ma sœur, en voyez-vous?

JANNETTE.

Non, ma sœur.

JAVOTTE.

Comment ferons-nous donc?

JANNETTE.

Le Petit-Poucet nous le dira.

JAVOTTE.

Le voilà qui vient.

PIERROT.

Hé bien! mon frere?

Le PETIT-POUCET.

Je ne trouve rien. Les oiſeaux ont apparemment mangé ma mie de pain. Que je ſuis fâché de n'avoir pas eu mes petits cailloux blancs !

PIERROT.

Et voilà la nuit qui vient encore !

JAVOTTE.

Si nous allions être mangés des loups ?

JANNETTE.

Des loups ? Ah ! mon Dieu, que j'ai de peur !

PIERROT.

Oh ! je les tuerai, moi, plûtot que de laiſſer manger mes petites ſœurs.

Le PETIT-POUCET.

Oui, vous les tuerez. Attendez, attendez : je m'en vais monter ſur un arbre. (*Il monte ſur un arbre.*)

JANNETTE.

Pourquoi faire ?

JAVOTTE.

Eſt-ce pour paſſer la nuit ?

PIERROT.

J'y monterai bien auſſi, moi.

JANNETTE.

Et nous, nous ſerons donc mangées?

Le PETIT-POUCET, *ſur l'arbre.*

Non, non, écoutez-moi. Nous ſommes trop heureux! je vois une petite, petite lumiere, qui eſt bien loin, bien loin, bien loin.

PIERROT.

Par où?

Le PETIT-POUCET, *ſur l'arbre.*

Par-là, tout droit; devant moi.

JAVOTTE, *avec joie.*

Ah! c'eſt bien bon cela!

PIERROT.

C'eſt ſûrement une maiſon, il faut y aller.

Le PETIT-POUCET, *deſcendant de l'arbre.*

Je vais vous y mener.

PIERROT.

Allons, allons, marchons.

JANNETTE.

Et moi, mon frere?

PIERROT.

Si vous ne pouvez pas marcher, nous vous porterons.

JAVOTTE.

Par où faut-il aller, mon frere le Petit-Poucet?

Le PETIT-POUCET.

Je vais chercher, pour voir où eſt la lumiere.) *Il regarde au travers des arbres.*)

PIERROT.

Hé bien?

Le PETIT-POUCET.

Je ne la trouve pas.

JAVOTTE.

Vous ne la trouvez pas?

Le PETIT-POUCET.

Non; mais je vais remonter ſur l'arbre. (*Il y remonte.*)

JAVOTTE.

Si la lumiere étoit éteinte?

Le PETIT-POUCET.

Non, non; je la vois, & j'irai tout droit. (*Il deſcend.*)

PIERROT.

Ah! c'eſt bon, c'eſt bon.

Le PETIT-POUCET.

Ecoutez: tenons-nous tous & ſuivez-

moi; oh! c'eſt bien près, c'eſt ici: ne faites pas du bruit.

PIERROT, JAVOTTE, JANNETTE.

Non, non. (*Ils marchent tous les quatre en ſe tenant par la main.*)

Le PETIT-POUCET.

Me voilà contre une maiſon, & je vois la lumiere à travers une petite fente. (*Il regarde par la fente.*) Ah! je vois une bonne femme qui file. (*Il frappe à la porte.*)

SCENE III.

La MERE BONNETTE, PIERROT, Le PETIT-POUCET, JAVOTTE, JANNETTE.

La MERE BONNETTE, *dans la maiſon.*

QU'EST-CE qui eſt là?

Le PETIT-POUCET.

C'eſt nous; ouvrez, ouvrez-nous; nous ſommes perdus.

La MERE BONNETTE, *une lampe à la main.*

Hé! mon Dieu, les beaux petits enfans que

voilà! Eh! mes amis, qu'eſt-ce que vous venez faire ici?

Le PETIT-POUCET.

Nous vous prions de nous donner à ſouper & à coucher.

PIERROT.

Et de nous mettre dans notre chemin, demain matin.

La MERE BONNETTE.

Hé! mes enfans, vous ne ſavez pas où vous êtes!

Le PETIT-POUCET.

Hé! vraiment non, puiſque nous ſommes perdus.

La MERE BONNETTE.

Perdus? Hé! mon Dieu, oui, vous êtes perdus! Je tremble pour vous! Ah! s'il revenoit! Savez-vous que vous êtes chez un Ogre?

PIERROT.

Un Ogre; qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

JAVOTTE.

Un Ogre?

JANNETTE.

Un Ogre, ma ſœur!

La

La MERE BONNETTE.

Oui, Ogre.

Le PETIT-POUCET.

Et qu'eſt-ce qu'un Ogre, ma bonne Dame?

La MERE BONNETTE.

C'eſt... c'eſt... je tremble à vous le dire; c'eſt un homme qui mange les petits enfans.

Le PETIT-POUCET.

Qui mange les petits enfans!

PIERROT.

Où ſommes-nous tombés!

JANNETTE.

Ah, ma ſœur!

JAVOTTE.

Ah, mes freres!

La MERE BONNETTE.

Hé, mon Dieu, que ce ſeroit grand dommage! qu'ils me font de peine!

PIERROT.

Vous nous effrayez!

Le PETIT-POUCET.

Et en mangez-vous auſſi, vous, des petits enfans?

La MERE BONNETTE.

Moi? moi, en manger! vous ne ſavez

pas, mes amis, que c'eſt pour n'être pas mangée, que j'ai conſenti à vivre ici avec lui, pour lui ſervir de ſervante.

PIERROT.

Comment, il a voulu vous manger?

La MERE BONNETTE.

Oui, vraiment.

Le PETIT-POUCET.

Il falloit vous enfuir.

La MERE BONNETTE.

Oui, m'enfuir; il a des bottes de ſept lieues, avec quoi il m'auroit bientôt rattrapée.

JAVOTTE.

Comment ferons-nous donc?

La MERE BONNETTE.

Il y a plus de cinquante ans que je vis comme cela ici; j'étois auſſi grande que le plus grand de vous tous; oui, plus grande encore; non, pas tout-à-fait; tout de même. Hé bien! le voilà qui me dit, comme cela, qu'il m'alloit manger, ſi je ne voulois pas reſter avec lui, pour le ſervir.

JANNETTE.

Vous n'avez donc pas été mangée?

La MERE BONNETTE.

Non, vraiment, & je ſuis toujours reſtée ici comme cela.

Le PETIT-POUCET.

Mais, s'il vouloit, nous le ſervirions auſſi.

PIERROT.

Oui, nous irions chercher du bois à la forêt.

JANNETTE.

Moi, je ſoufflerois ſon feu.

JAVOTTE.

Moi, je mettrois la nappe.

JANNETTE.

Et nous ſerions tous quatre bien ſages, bien ſages.

JAVOTTE.

Pour cela, oui.

La MERE BONNETTE.

Oh! il aimera mieux vous manger. Que je vous plains!

JAVOTTE, JANNETTE, *pleurant.*

Nous manger!

PIERROT.

Mon frere, il faut le tuer à nous deux.

Le PETIT-POUCET.

Non, il vaut mieux nous cacher, & quand

demain il ſera ſorti, cette bonne femme nous montrera notre chemin; & ſi nous voulons rentrer chez nous, il ne faudra plus en ſortir dutout, dutout.

PIERROT.

Vous avez raiſon, mon frere.

La MERE BONNETTE.

Hé bien! je m'en vais vous cacher; mais il ne faudra pas remuer.

Le PETIT-POUCET.

Oh! pour cela non.

La MERE BONNETTE.

Ni parler.

Le PETIT-POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANNETTE.

Non, non.

Le PETIT-POUCET.

Entrons dans la maiſon.

La MERE BONNETTE.

Dans la maiſon? L'Ogre vous trouveroit tout de ſuite.

PIERROT.

Où nous mettrons-nous donc?

La MERE BONNETTE.

Tenez, derriere ce buiſſon. Ah! je crois

que je l'entends. Cachez-vous bien, & ne faites pas de bruit. (*Les enfans ſe cachent, s'accroupiſſent, ont grande peur, & peu-à-peu ils ſe ſerrent les uns contre les autres, quand l'Ogre parle.*)

SCENE IV.

L'OGRE, La MERE BONNETTE, Le PETIT-POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANNETTE.

L'OGRE.

Hé bien! la mere Bonnette, le ſouper eſt-il prêt?

La MERE BONNETTE.

Oui, mon Maître; le mouton vient d'être mis à la broche, & je vous attendois pour le retirer.

L'OGRE.

N'eſt-il venu perſonne?

La MERE BONNETTE.

Mon Dieu, non.

L'OGRE.

As-tu tiré du vin?

La MERE BONNETTE.

Oui, mon Maître.

L'OGRE.

Tu dis qu'il n'eſt venu perſonne ?

La MERE BONNETTE.

Qui voulez-vous qui ſoit venu ?

L'OGRE.

Je ſens pourtant la chair fraîche.

La MERE BONNETTE.

Bon ! c'eſt ce veau que j'ai habillé pour votre dîné de demain.

L'OGRE.

Je la ſens fraîche, te dis-je.

La MERE BONNETTE.

Je ne ſais pas d'où cela vient

L'OGRE.

Donne-moi la lampe. (*Il cherche & découvre les enfans qui meurent de peur.*) Ah, maudite chienne ! voilà donc comme tu me trompois ? Je ne ſais qui me tient que je ne te mange. Tu es bien heureuſe d'être trop vieille, & de ce que je n'ai plus que quarante-neuf dents.

La MERE BONNETTE.

Mais, mon Maître, je n'ai pas le nez ſi

bon que vous, je ne ſavois pas que ces enfans étoient là, ſi près de notre maiſon.

L'OGRE.

Tu ne le ſavois pas, chienne ? je t'apprendrai à mentir. Voilà du gibier qui vient bien à propos pour régaler trois Ogres, de mes amis, qui viennent demain dîner avec moi.

La MERE BONNETTE.

Les malheureux enfans ! comment les ſauver ?

L'OGRE.

Qu'eſt-ce que tu marmottes là ?

La MERE BONNETTE.

Moi ? je ne dis rien, je ne dis rien.

L'OGRE.

Tiens cette lampe. (*Il tire les enfans, qui ſe tiennent tous enſemble, & ſe jettent à genoux.*)

LES QUATRE ENFANS.

Pardon, pardon.

Le PETIT-POUCET.

Monſieur l'Ogre, ne nous mangez pas, je vous en prie.

L'OGRE.

Voilà des friands morceaux. La mere Bonnette, donne-moi mon couteau & ma pierre pour le réguiſer. Ah! je les ai ſur moi. (*Il réguiſe ſon couteau.*)

La MERE BONNETTE.

Hé! mon Maître, que voulez-vous faire? vous avez tant de viande de tuée!

L'OGRE.

Celle-ci ſera plus mortifiée. (*Il veut prendre Javotte.*)

JAVOTTE, *criant.*

Ah, pardon, pardon!

La MERE BONNETTE.

Vous avez un veau, deux moutons, trois cochons, tout cela ſe gâtera

L'OGRE.

Tu as raiſon. Hé bien! donne-leur donc à manger, pendant que je vais ſouper; afin qu'ils ne maigriſſent pas. (*Il s'en va.*)

LA MERE BONNETTE.

Oui, oui, j'en aurai bien ſoin.

L'OGRE, *revenant.*

J'aurois pourtant envie... Ah! demain, il ſera aſſez temps.

La MERE BONNETTE.

Je vais leur chercher à manger (*Aux enfans.*) Tenez-vous-là, mes pauvres petits, & n'ayez pas de peur. Quand l'Ogre sera endormi, nous verrons ce que nous ferons.

SCENE V.

LE PETIT-POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANNETTE.

JAVOTTE.

Ah! mon Dieu, que jai eu de peur!

JANNETTE.

Et moi, ma sœur? je croyois toujours qu'il alloit nous manger.

PIERROT.

Mais comment ferons-nous?

JAVOTTE, *pleurant.*

Oui, demain matin?

Le PETIT-POUCET.

Paix, Javotte, ne pleure pas. J'entends quelqu'un.

JANNETTE.

S'il revenoit !

Le PETIT-POUCET.

Non ; c'eſt la mere Bonnette.

SCENE VI.

La MERE BONNETTE, PIERROT, Le PETIT-POUCET, JAVOTTE, JANNETTE.

La MERE BONNETTE, *rapportant une corbeille de fruits.*

TENEZ, mes enfans, je vous apporte de quoi manger.

JANNETTE.

Ah ! maman, nous n'avons pas faim.

Le PETIT-POUCET.

Que fait l'Ogre, la mere Bonnette ?

La MERE BONNETTE.

Il boit & mange comme un affamé ; j'eſpere qu'après il s'endormira tout de ſuite. Je m'en vais, car il me gronderoit, ſi je reſtois plus long-temps. Je reviendrai bientôt.

SCENE VII.

Le PETIT-POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANNETTE.

Le PETIT-POUCET.

ALLONS, Javotte, Jannette, mangez, mangez.

JAVOTTE.

Ah! mon frere, je ne pourrai jamais.

JANNETTE.

Pour moi, le cœur me bat trop fort.

Le PETIT-POUCET.

Il faut bien prendre des forces, ſi nous ſommes obligés de nous enfuir.

JANNETTE.

Oui, & les loups?

PIERROT.

Nous n'en trouverons peut-être pas. Allons, allons.

JAVOTTE.

Oui; mais ſi l'Ogre nous pourſuit avec ſes bottes des ſept lieues?

Le PETIT-POUCET.

Hé bien! nous nous cacherons.

JAVOTTE.

Oui; mais il nous ſentira, mon frere.

Le PETIT-POUCET.

C'eſt vrai; ſi nous pouvions ſeulement ſortir de la Forêt, ou bien trouver des Bucherons, ils nous défendroient!

PIERROT.

Le jour va bientôt venir.

Le PETIT-POUCET.

Oui, mettons tout cela dans nos poches, & allons-nous-en ſans faire de bruit.

PIERROT.

C'eſt bien dit.

JAVOTTE.

Hé bien! mon frere, aidez-moi.

JANNETTE.

Et moi auſſi.

Le PETIT-POUCET.

Prenez-en le plus que vous pourrez & venez. (*Ils rempliſſent leurs poches.*)

JAVOTTE.

C'eſt fait.

Le PETIT-POUCET.

Pierrot, marche devant, par-là; je verrai derriere ſi l'Ogre ne vient pas après-nous. (*Ils s'en vont.*)

SCENE VIII.

L'OGRE, La MERE BONNETTE.

La MERE BONNETTE.

Hé ! mon Maître, où allez-vous donc, au lieu de vous coucher ?

L'OGRE.

Mere Bonnette, apporte la lampe, je me raviſe ; il vaut mieux tuer ces enfans à préſent, les Ogres, mes amis, aimeront mieux les manger que de manger du mouton, du veau, ou du cochon.

La MERE BONNETTE.

Mais mon Maître....

L'OGRE.

Encore ? je n'aime pas qu'on me contredi-ſe, tu le ſais bien. Allons, obéis ; apporte la lampe.

La MERE BONNETTE, *s'en allant.*

Ah, les malheureux enfans !

L'OGRE.

Tu réponds, je croîs ?

La MERE BONNETTE.

Je dis que vous l'aurez dans l'inſtant. (*Elle va chercher la lampe.*)

L'OGRE.

Queſt-ce que ceci veut dire ? je ne les ſens plus. (*A la Mere Bonnette.*) Veux-tu venir?

La MERE BONNETTE, *dans la maiſon.*

C'eſt que la lampe eſt éteinte.

L'OGRE.

Comment, chienne !

La MERE BONNETTE.

Je ſuis tombée, pour mettre trop preſſée.

L'OGRE.

Je t'irai chercher.

La MERE BONNETTE.

Notre feu eſt éteint, il faut que je batte le briquet.

L'OGRE.

Comment, vieille ſorciere ! je vais aller à toi ; attends, attends-moi.

La MERE BONNETTE.

Ah ! j'ai trouvé du feu.

L'OGRE.

Si je vais te chercher, tu t'en repentiras.

La MERE BONNETTE.

J'y ſuis tout-à-l'heure. (*Elle paroît avec la lampe.*)

L'OGRE.

Voyons, éclaire-moi (*Il cherche.*) Éclaire donc bien. (*En colere.*) Ils n'y ſont plus ; c'eſt toi, abominable bête, qui en es cauſe.

La MERE BONNETTE.

Moi ?

L'ORGRE.

Oui, toi. Je ne ſais qui me tient que je ne t'étrangle, oui....

La MERE BONNETTE, *à genoux.*

Ah ! mon cher Maître, miſéricorde !

L'OGRE.

Leve-toi, & donne-moi mes bottes de ſept lieues, tout-à-l'heure.

La MERE BONNETTE.

J'y vais. (*En s'en allant.*) Comment faire ?

L'OGRE.

Oui, ſûrement, c'eſt-elle. (*A la Mere Bonnette.*) Viendras-tu ?

La MERE BONNETTE, *revenant avec les bottes.*

Je les tiens.

L'OGRE.

Allons donc. (*Il met ſes bottes.*) Si je ne les trouve pas, tu ſeras mangée à mon retour.

SCENE IX.

La MERE BONNETTE.

Ah! mon Dieu, que je ſuis malheureuſe! Si je pouvois m'enfuir avec ces enfans; mais s'il me rencontroit, il les feroit mourir encore plutôt, ſûrement. Rentrons, rentrons.

SCENE X.

Le PETIT-POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANNETTE.

PIERROT.

Par ici, par ici.

JAVOTTE.

Ah, mon Dieu! mon frere, que je ſuis laſſe!

JANNETTE.

Et moi auſſi.

Le PETIT-POUCET.

Paix donc, paix donc.

PIERROT.

Voilà le jour qui vient.

Le PETIT-POUCET.

Tant-mieux. Je crois voir une caverne, il faut

faut y entrer & nous y cacher, en attendant qu'il ſoit jour tout-à-fait.

PIERROT.

Allons, je le veux bien.

Le PETIT-POUCET.

Entrez, mes ſœurs, toi, Pierrot, après; & moi je me tiendrai à la porte, pour voir s'il ne viendra rien : avec ces pierres à fuſil, je ferai peur aux loups. (*Ils entrent tous dans la caverne.*) J'entends quelque choſe. Ne remuez pas.

SCENE XI.

JANNETTE, Le PETIT-POUCET, PIERROT, JAVOTTE, *dans la caverne*, L'OGRE.

L'OGRE.

Où ſont-ils, où ſont-ils ? J'étranglerai cette chienne de vieille. J'ai fait plus de quatorze cent lieues, je n'en puis plus ! je meurs d'envie de dormir. Couchons-nous là. Je trouverai toujours bien ces enfans.

(*Le Petit-Poucet fait ſigne aux autres enfans de ne pas revenir. L'Ogre s'endort & ronfle.*)

Le PETIT-POUCET, *s'avançant.*

Je le crois bien endormi.

PIERROT.

Oui, il ronfle bien fort.

Le PETIT-POUCET.

Pierrot, viens ; ôtons-lui ſes bottes de ſept lieues ; s'il ne s'éveille pas, nous les cacherons dans la caverne, & il ne pourra plus nous pourſuivre.

PIERROT.

Je le veux bien.

Le PETIT-POUCET.

Mes ſœurs, reſtez-là.

PIERROT.

Va bien doucement.

Le PETIT-POUCET.

Oui, oui.

PIERROT.

En voilà une.

Le PETIT-POUCET.

Et voilà l'autre.

PIERROT.

Cachons-les dans la caverne, nous nous en irons après, s'il dort toujours. (*Ils portent les bottes dans la caverne.*)

L'OGRE, *s'éveillant.*

Je ne saurois dormir. Allons, allons, il faut que je les cherche encore. (*Il s'en va.*)

Le PETIT-POUCET.

Le voilà parti. Il faut rester ici, & mettre des branches devant la caverne, pour qu'il ne la voie pas, s'il revient. (*Ils mettent des branches.*)

SCENE XII.

GUILLAUME, PERRETTE, Le PETIT-POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANNETTE, *cachés dans la caverne.*

PERRETTE.

POUR cela, Guillaume, nous avons eu grand tort de ne pas confier notre malheur au Seigneur.

GUILLAUME.

Oui, puiſqu'il nous a envoyé de l'argent, dès qu'il l'a ſçu.

PERRETTE.

Comment n'avions-nous pas penſé qu'il nous ſoulageroit?

GUILLAUME.

Il eſt vrai que nous devions bien nous en douter, connoiſſant ſon bon cœur.

PERRETTE.

Va, nous ne ſerons plus à plaindre, ſi nous retrouvons nos enfans. C'eſt ici, je crois, que nous les avions laiſſés?

GUILLAUME.

Oui; mais j'ai bien peur qu'il ne leur ſoit arrivé quelque accident.

PERRETTE.

Pour moi, je jure de ne rien manger qu'avec eux, quand je les aurai retrouvés.

GUILLAUME.

Il ma été impoſſible à moi, d'y penſer à manger.

PERRETTE.

Hélas! ils meurent peut-être de faim actuellement!

GUILLAUME.

Si les loups les avoient dévorés!

PERRETTE.

Comment as-tu pu consentir que nous les abandonnâssions comme cela, dans le plus épais de la forêt?

GUILLAUME.

N'est-ce pas toi qui l'a voulu?

PERRETTE.

Mais, n'étois-tu pas le maître? Il faut être bien inhumain, pour songer à exposer ainsi ses enfans!

GUILLAUME.

Dis donc toujours la même chose. Au lieu de les pleurer, continuons à les chercher.

PERRETTE.

Hélas! où sont mes pauvres enfans? Mes pauvres enfans, où êtes-vous?

LES QUATRE ENFANS.

Nous voilà, nous voilà. (*Ils sortent de la caverne.*)

PERRETTE.

Hé! mon Dieu, mes chers enfans, que je suis aise de vous voir! (*Elle embrasse Pierrot & Jannette.*)

GUILLAUME.

N'êtes-vous pas bien las, n'avez-vous pas bien faim? (*Il embraſſe le Petit-Poucet & Javotte.*

PERRETTE.

Comme te voilà fait, Pierrot! & toi, Jannette!

GUILLAUME.

Petit-Poucet, Javotte, n'avez-vous pas eu bien peur?

Le PETIT-POUCET, JAVOTTE.

Oh! pour cela oui, mon Papa.

PIERROT.

Nous avons trouvé un Ogre, qui vouloit nous manger.

PERRETTE.

Je vous le diſois bien. Les pauvres enfans!

GUILLAUME.

Allons, allons, venez-vous-en chez nous.

Le PETIT-POUCET.

Vous ne nous perdrez plus?

GUILLAUME.

Oh! pour cela non; je vous en réponds.

PERRETTE.

Oui, j'ons eu trop d'inquiétudes & de regrets.

SCENE XIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, La RENTRÉE, La BRISÉE.

La RENTRÉE.

Ah, ah! vous voilà de bonne heure au bois, Guillaume?

GUILLAUME.

Oui, & vous? eſt-ce que vous chaſſez déjà à cauſe de la fête du Seigneur; car on dit que vous avez bien du monde au Château, aujourd'hui.

La BRISÉE.

Il eſt vrai.

PERRETTE.

Oui, mais cela ne l'a pas empêché de penſer à nous, le Seigneur.

La RENTRÉE.

Oh! je croyons bien, il penſe à tout, lui.

La BRISÉE.

Oui, mais ce n'eſt pas cela; c'eſt que j'ons enfin attrapé l'Ogre; parce qu'il n'avoit pas ſes bottes de ſept lieues.

Le PETIT-POUCET, *avec joie.*

Quoi! il eſt pris?

La BRISÉE.

Enchaîné & en priſon, où il demeurera toujours.

Le PETIT-POUCET.

Mon frere, nous avons bien fait de lui voler ſes bottes.

La RENTRÉE.

Quoi! c'eſt vous autres?

PIERROT.

Oui, parce qu'il couroit après nous, pour nous manger.

La BRISÉE.

Ah! le coquin! & ſavez-vous où il demeuroit?

Le PETIT-POUCET.

Oui; tenez, voilà ſa maiſon.

La RENTRÉE.

Allons; c'eſt bon. (*Il frappe à la porte.*)

SCENE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, La MERE BONNETTE, *ouvrant la porte.*

La RENTRÉE, *à la Mere Bonnette.*

C'EST vous juſtement que nous cherchons.

La MERE BONNETTE.

Hé ! Meſſieurs, pourquoi faire ?

La BRISÉE.

Pour aller en priſon, pour avoir demeuré avec l'Ogre, qui eſt pris enfin.

La MERE BONNETTE, *avec joie.*

L'Ogre eſt pris ?

La RENTRÉE.

Oui, oui ; allons en priſon.

La MERE BONNETTE, *pleurant.*

Moi, en priſon ?

Le PETIT-POUCET.

Ah ! la Rentrée, il ne faut pas lui faire de mal.

La RENTRÉE.

Comment ! pourquoi cela ?

PIERROT.

C'eſt qu'elle a empêché l'Ogre de nous manger.

JAVOTTE.

Ah! c'eſt bien vrai, cela.

JANNETTE.

Oui, c'eſt bien vrai, bien vrai.

La BRISÉE.

Oh! mais, qu'elle vienne toujours avec nous; car en ce cas-là, le Seigneur la récompenſera.

SCENE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, BOURGUIGNON, BEAUVAIS.

BEAUVAIS.

Eh! dites donc, Guillaume & Perrette, vous vous faites bien chercher.

GUILLAUME.

Pourquoi faire?

BOURGUIGNON.

Le Seigneur a appris que vous aviez perdu vos enfans; il eſt bien en colere contre vous.

PERRETTE.

Et qu'eſt-ce qui lui a dit cela?

BEAUVAIS.

Ce ſont des Payſans qui vous ont rencontrés, à qui vous avez demandé s'ils ne les avoient pas trouvés dans la forêt.

GUILLAUME.

Nous en avons bien été fâchés, Beauvais, vous pourrez bien lui dire..

PERRETTE.

Oui, Bourguignon; je vous en prie, dites-lui que cela ne nous arrivera plus.

BOURGUIGNON.

Oh! je le crois bien; car il veut ſe charger de les faire élever, & puis après, de leur faire apprendre un métier à chacun.

GUILLAUME, PERRETTE.

Ah, le bon Seigneur! Ah, le bon Seigneur!

La RENTRÉE.

On a bien raiſon de l'aimer dans le Village.

BEAUVAIS.

Dans le Village? oh! dis auſſi à la Ville, par-tout, par-tout où on le connoît.

PERRETTE.

Allons, Guillaume, allons le remercier, & jouir du plaiſir de lui devoir notre bonheur, & celui de nos enfans.

Fin du trente-ſeptième Proverbe.

L'AUTEUR AVANTAGEUX,

TRENTE-HUITIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

L'ABBÉ. *Habit noir, rabat, manteau, & poudré à blanc.*

LE CHEVALIER. *Habit de luſtrine gris, galonné en argent, Croix de Saint-Louis.*

LE COMÉDIEN. *Habit d'été, verd, galonné d'or.*

La Scène eſt dans le Jardin du Luxembourg.

L'AUTEUR AVANTAGEUX,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

L'ABBÉ, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Ah ! l'Abbé, je ſuis enchanté de vous rencontrer ; il y a mille ans que nous ne nous ſommes vus nulle-part.

L'ABBÉ.

Il eſt vrai, & j'en ſuis, pour le moins, auſſi fâché que vous ; mais j'ai eu beaucoup d'affaires.

Le CHEVALIER.

Et votre Tragédie, eſt-elle finie ?

L'ABBÉ.

Oui, c'eſt cela, en partie, qui m'a occupé; parce que lorſqu'on eſt en train, il ne faut pas quitter.

Le CHEVALIER.

Sans doute, la chaleur ſe perd, & cela ne ſe retrouve pas quand on veut. On dit que c'eſt un ouvrage admirable.

L'ABBÉ.

Mais je crois qu'il y a des choſes que peu de gens ſeroient capables de faire. Je vous la lirai, un de ces jours, ſi vous voulez.

Le CHEVALIER.

J'en ſerai enchanté. Quel ſujet avez-vous pris?

L'ABBÉ.

C'eſt un ſujet de pure invention. Cela s'appelle le Bacha d'Alep; mais il n'y a rien là de tout ce que vous connoiſſez; on ne paroît rien, & l'on eſt toujours ſurpris.

Le CHEVALIER.

C'eſt très-bien.

L'ABBÉ.

L'ame eſt remuée, briſée, calmée; on eſpere, on deſire, on craint; on eſt près d'être heureux

heureux, l'abîme s'ouvre, le déſeſpoir vous y précipite, la Raiſon vous retient; mais l'amour vous entraîne, tout eſt perdu; lorſque la tyrannie eſt terraſſée ſous le poids des remords, la vertu eſt récompenſée, & prouve qu'elle eſt ſeule le vrai chemin du bonheur.

Le CHEVALIER.

Que de choſes, l'Abbé, dans tout cela!

L'ABBÉ.

Je ne vous dis rien; il faut voir l'enchaînement des événemens, les détails.... il n'y a point de vers qui ne ſoient frappés au bon coin, qui ne peignent, & qui ne ſaiſiſſent, qui... je ſuis quelquefois étonné d'avoir pû faire un ouvrage pareil.

Le CHEVALIER.

La chaleur avec laquelle vous en parlez, prouve bien que vous ſeul en êtes capable.

L'ABBÉ.

Monſieur, j'avois vû admirer nos plus belles Tragédies, j'en avois bien ſenti auſſi toutes les beautés; car je ſuis juſte, j'avoue qu'il y en a; mais je trouvois qu'il manquoit toujours quelque choſe à l'ouvrage le plus parfait dans ce genre.

Le CHEVALIER.

Ce que c'eſt que de bien voir ! je ſuis un grand ignorant moi ; car je ſuis content de preſque toutes celles qui ſont reſtées.

L'ABBÉ.

Hé bien ! moi, je vois ſouvent dans celles qui tombent, de lueurs de génie, qui ne ſont pas dans les autres.

Le CHEVALIER.

Réellement ?

L'ABBÉ.

Je dis, très-ſouvent.

Le CHEVALIER.

C'eſt admirable cela ! par exemple.

L'ABBÉ.

Non, c'eſt tout ſimple, & je dois voir comme cela moi ; parce que je travaille ; vous ne voyez vous que le cadran de la montre, & moi j'en vois les reſſorts, la méchanique. Je remonte au principe, or on ne voyage jamais qu'on n'en retire quelque fruit, ſelon l'étendue de ſes connoiſſances, vous entendez bien ?

Le CHEVALIER.

A merveille !

L'ABBÉ.

Je me ſuis demandé à moi-même ; pourquoi, dans cette Piece, dont tout le monde eſt enchanté, ai-je déſiré quelque choſe ? Je cherche enſuite ce que j'ai déſiré, & je le trouve ; à force de travailler, j'étois parvenu au point de pouvoir être ſûr de perfectionner toutes les Pieces.

Le CHEVALIER.

Quelle entrepriſe !

L'ABBÉ.

Elle étoit ſûre, vous dis-je ; mais j'ai penſé que cet ouvrage paroîtroit impertinent à tous les admirateurs, eſprits bornés, qui ne voyient jamais au-delà de ce qu'on leur préſente.

Le CHEVALIER.

Oui, cela auroit pû arriver.

L'ABBÉ.

Il falloit donc prendre un parti : j'ai dit enſeignons, par un exemple neuf, la vraie route que le Génie doit ſuivre ; que ces regles uniformes, qui le contraignent, ſoient détruites, que le Génie ſoit libre enfin. Et j'ai fait le Bacha d'Alep.

Le CHEVALIER.

C'eſt un projet héroïque, digne d'une grande âme, d'une âme forte! l'Abbé, votre enthouſiaſme me gagne.

L'ABBÉ.

Ce ſera bien autre choſe, quand vous verrez ma Piece.

Le CHEVALIER.

Et quand la donnera-t-on?

L'ABBÉ.

Mais, je ne ſais pas ſi jamais elle ſera jouée, il faut des Acteurs, & nous n'en avons plus.

Le CHEVALIER.

Quoi! vous croyez que ceux que nous avons actuellement ne ſeroient pas capables....

L'ABBÉ.

Bon, capables! une preuve qu'ils ne le ſont pas, c'eſt qu'ils me la font demander par tout le monde; qu'ils font agir auprès de moi les puiſſances ſupérieures, ſur ce qu'un des leurs, qui me l'a entendu lire, ſans que je le ſçuſſe, leur en a dit: vous ſentez bien que s'ils en avoient conçu toutes les difficultés, ils auroient été épouvantés.

Le CHEVALIER.

Mais ne pourriez-vous pas les faire évanouir ces difficultés, en montrant, à chacun, la maniere de jouer ſon rôle?

L'ABBÉ.

Je ſuis incapable de me donner ce ſoin. Je compoſe chez moi; mais dès qu'il faut me remuer hors de-là, je ne le ſaurois.

Le CHEVALIER.

Vous aimez donc mieux enfouir le tréſor que vous avez découvert?

L'ABBÉ.

Oui, j'en jouis ſeul, ou avec quelques amis comme vous, par exemple.

LE CHEVALIER.

Nous ne devons pas le permettre, l'Abbé, pour votre gloire, pour celle de la Nation, pour.... Et tenez, voilà un Comédien qui, ſans doute, vous cherche, je vais me joindre à lui pour vous preſſer.

L'ABBÉ, *embarraſſé.*

Non, Chevalier, laiſſez-le paſſer; vous ne me déterminerez jamais, allons-nous-en.

Le CHEVALIER, *le retenant par la main.*

Non, non, je vais l'appeller. Monſieur, Monſieur?

SCENE II.

Le CHEVALIER, L'ABBÉ, Le COMÉDIEN.

Le COMÉDIEN.

MONSIEUR le Chevalier, je vous demande bien pardon, je rêvois....

L'ABBÉ, *voulant s'en aller.*

Chevalier, j'ai une affaire très-preſſée.

Le CHEVALIER.

Monſieur, eſt-ce que vous connoiſſez la Piece de Monſieur l'Abbé?

Le COMÉDIEN.

Un peu, Monſieur.

L'ABBÉ, *voulant s'en aller.*

Laiſſez-moi donc, Chevalier.

Le CHEVALIER, *à l'Abbé.*

Un moment. (*Au Comédien.*) Vous dites cela bien froidement; vous êtes, ſans doute, fâché contre lui?

Le COMÉDIEN.

Moi, Monſieur?

Le CHEVALIER.

Oui, de ce qu'il ne veut pas la faire jouer.

Le COMÉDIEN.

Je vous demande pardon, Monsieur, il y a plus d'un mois que nous l'avons vue.

Le CHEVALIER, *regardant l'Abbé.*

Comment, vous l'avez vue?

Le COMÉDIEN.

Oui; Monsieur l'Abbé nous est tous venu prier séparément d'en faire une lecture; nous en avions entendu parler, & à dire vrai.... Enfin nous avons eu un ordre, qu'il a obtenu, pour qu'elle soit lue, & elle l'a été huit jours après.

Le CHEVALIER.

Hé bien! c'est un prodige, à ce qu'on dit, un chef-d'œuvre de génie?

Le COMÉDIEN.

Monsieur, je craignois de rencontrer Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Bon, elle a été mal lue.

Le COMÉDIEN.

Non, Monsieur; il est vrai que dans le commencement l'on n'écoutoit pas trop; mais il y a des choses si peu attendues, si hors de vraisemblance, que l'attention s'est réveillée.

Le CHEVALIER.

Hé bien?

Le COMÉDIEN.

Nous avons tous ri aux éclats.

Le CHEVALIER.

Comment?

Le COMÉDIEN.

Oui, Monſieur, je ſuis fâché de le dire devant Monſieur l'Abbé, elle a été refuſée d'une commune voix, & nous la lui avons renvoyée.

Le CHEVALIER.

Je ne comprends pas cela.

Le COMÉDIEN.

Monſieur n'a donc point lû cette Piece?

Le CHEVALIER.

Non; mais l'Abbé, tout ce que vous m'avez dit, n'eſt donc pas vrai?

L'ABBÉ.

Je vous demande pardon; eſt-ce qu'on doit s'en rapporter à leur jugement?

Le COMÉDIEN.

Monſieur, nous pouvons nous tromper quelquefois; mais ce qui nous arrive, eſt ce

qui arrive à beaucoup de gens du monde, en entendant lire un ouvrage.

Le CHEVALIER.

Mais, en avoit-on jugé de même dans le monde?

Le COMÉDIEN.

Oui, Monsieur; c'est ce qui faisoit que mes camarades ne s'en soucioient pas.

Le CHEVALIER.

Mais l'Abbé, cet ouvrage si admirable, si difficile à représenter, & pour lequel ces Messieurs vous tourmentoient, dont les vers étoient frappés au bon coin!... A propos, Monsieur, les vers?

Le COMÉDIEN.

Ah, Monsieur! comme le reste.

Le CHEVALIER.

Quoi! pas un bon vers?

Le COMÉDIEN.

Pas un; c'est beaucoup dire, cependant je serois bien embarrassé d'en trouver qu'on pût citer. Je suis fâché de tout ce que je dis-là; mais, Monsieur le Chevalier étant prévenu comme il l'étoit, il auroit pû nous blâmer, & je suis obligé de nous justifier.

Le CHEVALIER.

Quoi, l'Abbé! vous saviez tout cela?

Le COMÉDIEN.

Sûrement, Monsieur l'Abbé le savoit, & dans le plus grand détail.

L'ABBÉ.

Monsieur, tout le monde ne voit pas de même.

Le CHEVALIER.

Ou du moins vous ne voyez pas comme tout le monde; j'aime mieux croire cela. Vous auriez pourtant pû vous dispenser de me dire comme on vous tourmentoit pour donner votre Piece.

Le COMÉDIEN.

Nous vous l'avons demandée, Monsieur?

Le CHEVALIER.

Et le peu de démarches & de soins que vous vous donniez pour cela, que malgré les puissances supérieures qui s'en mêloient, vous ne vouliez pas vous rendre.

L'ABBÉ.

Quelle plaisanterie!

Le CHEVALIER.

Je ne plaisante point, mais je plaisanterai pour vous punir, je suis en fond.

L'ABBÉ.

Ce que j'ai dit....

Le CHEVALIER.

Eſt très-ridicule. Monſieur, il faut venger vos camarades ; l'hiſtoire ſera bonne à conter, & je crois qu'elle leur fera quelque plaiſir.

Le COMÉDIEN.

Le public le ſauroit bientôt, ſi je la leur diſois.

Le CHEVALIER.

En ce cas, dites ſans héſiter.

L'ABBÉ.

Hé, Meſſieurs ! qu'eſt-ce que je vous ai fait ?

Le CHEVALIER.

Il vouloit corriger nos meilleures Tragédies.

L'ABBÉ.

C'eſt un perſifflage que tout cela. Adieu.

Le CHEVALIER, *riant.*

Adieu, adieu, l'Abbé : vous entendrez parler de moi. (*Ils s'en vont.*)

Fin du trente-huitième Proverbe.

LE
BOUDOIR,

TRENTE-NEUVIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE BOURVAL. *Habit maron, galonné d'or, veſte de même, chapeau, épée, & perruque à nœuds.*

Mlle DE SAINT-EDME. *Robe gris-de-lin, garnie en dentelle, coëffée en cheveux.*

LE CHEVALIER DE GORVILLE. *Habit couleur-de-roſe, veſte & paremens en argent, chapeau à plumet, épée.*

M. D'ORSANT, *Oncle du Chevalier de Gorville. Habit de petit velours, de pluſieurs couleurs, doublé de verd, Croix de Saint-Louis, épée & chapeau.*

SOPHIE, *femme-de-chambre de Mlle de Saint-Edme. En femme-de-chambre.*

La Scène eſt chez M. de Bourval, dans un Boudoir neuf, orné de glaces, de peintures agréables, de meubles précieux & à la mode.

LE

BOUDOIR,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE BOURVAL, M. D'ORSANT.

M. DE BOURVAL, *entrant le premier.*

ENTREZ & fermez la porte, regardez un peu ceci. Que dites-vous de ce Boudoir?

M. D'ORSANT.

Je le trouve délicieux, je n'ai rien vu comme cela.

M. DE BOURVAL.

Je n'ai pas voulu qu'il y manquât la moindre choſe.

M. D'ORSANT.

Il y a une proportion, une élégance ! un charme ! & en même-temps, malgré la richeſſe des ornemens, ils ſont ſi bien diſtribués, avec tant de goût, que l'œil eſt auſſi content qu'il eſt enchanté.

M. DE BOURVAL.

Vous en devinez bien l'Auteur ?

M. D'ORSANT.

C'eſt notre ami ?

M. DE BOURVAL.

Il n'y a que lui. Et les peintures ?

M. D'ORSANT.

Ah, parbleu ! cela n'eſt pas difficile ; on reconnoît toujours le pere des Graces & des Amours. Tout eſt charmant !

M. DE BOURVAL.

Il faut voir cela en détail.

M. D'ORSANT.

Sans doute. Mais quelle folie, pour un homme de votre âge, de faire faire un Boudoir auſſi voluptueux !

M. DE

M. DE BOURVAL.

Bien loin d'être une folie, quand vous saurez mon projet, vous ne manquerez sûrement pas de m'approuver.

M. D'ORSANT.

Vous êtes riche, & vous avez raison de vous satisfaire, ainsi je puis avoir tort.

M. DE BOURVAL.

Ce n'est pas cela; écoutez-moi.

M. D'ORSANT.

Je le veux bien.

M. DE BOURVAL.

Vous savez que le pere de Mademoiselle de S. Edme, en mourant, me chargea de marier sa fille, quand elle seroit en âge. Il y a trois mois que je l'ai retirée du Couvent dans ce dessein, & qu'elle demeure ici?

M. D'ORSANT.

Oui.

M. DE BOURVAL.

Elle a peu de bien.

M. D'ORSANT.

Je crois vous deviner.

M. DE BOURVAL.

Hé bien! oui, j'ai envie de l'épouser.

M. D'ORSANT.

Elle eſt bien jeune pour vous.

M. DE BOURVAL.

Je le ſais ; mais ce n'eſt pas là ce qui me retient.

M. D'ORSANT.

Quoi donc ?

M. DE BOURVAL.

Je crains qu'elle ne ſoit inſenſible ; à ſon âge on n'eſt pas auſſi formé qu'elle l'eſt, ſans avoir plus de vivacité ; enfin je veux la tirer de l'eſpece d'indifférence où je la vois.

M. D'ORSANT.

Et, comment ?

M. DE BOURVAL.

Je veux émouvoir ſon cœur, y faire éclore l'amour, & profiter de ſes premiers mouvemens, pour la déterminer en ma faveur. Si j'étois plus jeune, je n'aurois pas recours à ces moyens ; mais puiſque tout ce que vous voyez ici, vous a charmé, il me ſemble qu'elle doit y perdre ſon inſenſibilité, & que dans ce trouble, voyant ce que j'ai fait pour elle, ſa reconnoiſſance favoriſera le deſir que j'ai de l'épouſer.

M. D'ORSANT.

Mon ami, ce projet eſt plus adroit que délicat, & ſent l'homme qui a un peu vécu.

M. DE BOURVAL.

Je n'en diſconviens pas; mais

Ce n'eſt pas un crime, en aimant,
D'employer un peu d'art pour plaire.

M. D'ORSANT.

Je vous comprends bien; mais qui vous répondra que vous deviendriez l'objet de ſes penſées, de ſes deſirs?

M. DE BOURVAL.

Il me ſemble que je dois l'eſpérer par cet eſſai de bonheur que je lui prépare, cette preuve des ſoins que j'aurai de prévenir tout ce qui pourra lui plaire.

M. D'ORSANT.

Il falloit donc ne faire peindre ici que les amours de Jupiter, au lieu de ceux d'Apollon, d'Adonis, d'Endimion, de Mars, cela auroit mieux dirigé ſes penſées ſur vous.

M. DE BOURVAL.

Je n'aime point cette mauvaiſe plaiſanterie-là, je vous en avertis.

M. D'ORSANT.

Mais ne connoît-elle que vous d'hommes ?

M. DE BOURVAL.

Elle en connoît peu, du moins ; & juſqu'à préſent, n'ayant rien ſenti pour eux, elle ne les a vus qu'avec indifférence, comme ſes compagnes du Couvent.

M. D'ORSANT.

Vous croyez que mon neveu le Chevalier, par exemple?...

M. DE BOURVAL.

Votre neveu eſt un poliſſon.

M. D'ORSANT.

Enfin, je ne ſais ce qui vous arrivera ; mais ſi rien ne réuſſit de tout ce dont vous vous flattez, n'en ſoyez pas ſurpris.

M. DE BOURVAL.

Nous verrons.

M. D'ORSANT.

Je ſouhaite de tout mon cœur de me tromper, quand ferez-vous cette épreuve ?

M. DE BOURVAL.

A l'inſtant, Sophie eſt prévenue, & doit amener ici Mademoiſelle de S. Edme, pen-

dant que j'irai finir une affaire chez mon Notaire, & faire préparer le contrat.

M. D'ORSANT.

Ce ſoir, je pourrai donc vous féliciter?

M. DE BOURVAL.

Je l'eſpere.

M. D'ORSANT.

Allons, je viendrai vous revoir.

M. DE BOURVAL.

Vous me ferez grand plaiſir.

M. D'ORSANT.

Tenez, voilà Sophie, donnez-lui vos derniers ordres; mais ſouvenez-vous....

M. DE BOURVAL.

Oui, oui, à tantôt.

SCENE II.

M. DE BOURVAL, SOPHIE.

M. DE BOURVAL.

Ah! ça, ma chere Sophie, tu te ſouviendras de tout ce que je t'ai dit?

SOPHIE.

Oui, Monſieur.

M. DE BOURVAL.

Lorſque Mademoiſelle de S. Edme entrera ici, obſerve l'impreſſion qu'elle recevra, ſi c'eſt de la joie ou de la langueur; ſi elle ſera touchée de mon attention, ſi...

SOPHIE.

Hé! Monſieur, vous m'avez déjà dit cela cent fois.

M. DE BOURVAL.

Il eſt vrai que je te l'ai répété un peu; mais c'eſt le deſir de la voir ſortir de cet engourdiſſement où elle paroît être, qui fait...

SOPHIE.

Je ſais vos raiſons, & je devine vos projets.

M. DE BOURVAL.

Je ſerois bien préſent à cette épreuve; mais il faut qu'elle ſente librement, qu'elle réfléchiſſe ſeule à ce qu'elle éprouvera; pour lors, je me préſenterai, & s'il arrive qu'elle... tu me vois tranſporté de cette idée!... je ſens!... Allons, je ne finirois pas, & c'eſt d'autant reculer mon bonheur. Je vais terminer une affaire, en attendant: adieu, je reviendrai dès que je le pourrai; mais je veux lui donner tout le temps de ſentir, de penſer, d'examiner....

SOPHIE.

Hé ! Monſieur, allez-vous-en.

M. DE BOURVAL.

Tu as raiſon ; c'eſt que..... Adieu.

SCENE III.

SOPHIE, Le CHEVALIER.

SOPHIE.

Le voilà parti. Quels moyens les hommes emploient pour nous ſéduire !... J'entends quelqu'un ; c'eſt Monſieur le Chevalier !

Le CHEVALIER.

Oui, c'eſt moi, ma chere Sophie....

SOPHIE.

Sortons d'ici, je vous prie.

Le CHEVALIER.

Pourquoi ? je ne connoiſſois pas cette piece-ci.

SOPHIE.

Oui, mais je n'y veux pas reſter avec vous.

Le CHEVALIER.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

SOPHIE.

Hé bien ! dépêchez-vous donc.

Le CHEVALIER.

Mon oncle vient de ſortir d'ici ; vous ſavez à quel point il m'aime ; j'ai parlé hier de Mademoiſelle de S. Edme, devant lui, avec tranſport, avec tout l'amour que je reſſens pour elle.

SOPHIE.

Vous l'aimez ?

Le CHEVALIER.

Ah, ſûrement ! je l'adore, je... mais laiſſez-moi donc achever. Mon oncle a paru rêver : aujourd'hui ſa premiere ſortie a été pour venir ici ; je l'y ai vû entrer de ma fenêtre ; s'il étoit venu propoſer à Monſieur de Bourval, de m'accorder Mademoiſelle de S. Edme ; & s'il y avoit conſenti, je mourrois de joie ! c'eſt ce que je veux ſavoir ; ils ont été renfermés ici long-temps, à ce qu'on m'a dit ; j'ai vu ſortir mon oncle, en riant ; j'ai été prêt à lui ſauter au col ; mais je me ſuis retenu ; je veux auparavant apprendre de vous ſi je ne me trompe pas.

SOPHIE.

Je ne sais pas de quoi ces Messieurs se sont entretenus ; mais je ne crois pas que le projet de Monsieur de Bourval soit conforme à vos desirs. Et Mademoiselle de S. Edme vous aime-t-elle ?

Le CHEVALIER.

Hélas ! je l'ignore ; je cherche en vain dans ses yeux quelque espoir, ils ne me disent rien.

SOPHIE.

Vous ne lui avez donc jamais parlé de votre amour ?

Le CHEVALIER.

J'en ai toujours eu le projet ; & la crainte de ne pas réussir, m'a fait préférer l'incertitude, au desir d'éclaircir mon sort.

SOPHIE.

J'entends du bruit.

Le CHEVALIER.

C'est, peut-être, elle ?

SOPHIE.

Oui, vraiment. Je ne veux pas que vous soyez ici ensemble.

SCENE IV.

SOPHIE, Mlle DE S. EDME, Le CHEVALIER.

Mlle DE S. EDME, *avant d'entrer.*

SOPHIE?

SOPHIE.

Mademoiſelle.

Le CHEVALIER.

Que je la voie, ſeulement.

SOPHIE.

Hé bien! entrez dans cette garde-robe, vous la verrez au-travers des fleurs qui ſont peintes ſur la glace de la porte, & vous ne remuerez pas.

Le CHEVALIER.

J'y conſens. (*Il entre dans la garde-robe.*)

Mlle DE S. EDME.

Sophie?

SOPHIE.

Mademoiſelle, par ici. (*Elle va à la porte.*)

Mlle DE S. EDME, *paroiſſant.*

Je te cherche depuis... (*toute troublée.*) Ah!... (*Elle entre.*)

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc ?

Mlle DE S. EDME.

Mais, Sophie, c'eſt que.... c'eſt.... charmant !

SOPHIE.

Oui, c'eſt fort joli.

Mlle DE S. EDME.

Fort joli !

SOPHIE.

Oui, c'eſt beau, ſi vous voulez ; il y a bien de l'or.

Mlle DE S. EDME.

De l'or ? C'eſt n'eſt pas l'or qui me plaît ; ce ſont les fleurs, les odeurs, les peintures, les glaces ! Combien on ſe voit de fois !

SOPHIE.

Ce n'eſt pas-là ce qui vous y paroît le moins joli, dites la vérité ?

Mlle DE S. EDME.

J'y paſſerois ma vie !

SOPHIE.

Toute ſeule ?

Mlle DE S. EDME.

Toute ſeule ?... mais je crois que oui.

SOPHIE.

Et qui feriez-vous ?

Mlle DE S. EDME.

J'y penſerois, & beaucoup.

SOPHIE.

Mais après avoir penſé ?

Mlle DE S. EDME.

J'y deſſinerois, j'y lirois, j'y chanterois, j'y écrirois.

SOPHIE.

Vous y écririez, & à qui ?

Mlle DE S. EDME.

Je ne ſais pas ; mais peut-être que je le ſaurois.

SOPHIE.

Vous ne vous ennuieriez jamais ?

Mlle DE S. EDME.

Non.

SOPHIE.

Mais je ne vois rien de gai dans tout cela, que le premier coup d'œil.

Mlle DE S. EDME.

Tout y eſt raviſſant !

SOPHIE.

Mais, quoi examiner ? ...

Mlle DE S. EDME.

Ces tableaux, par exemple ; la nature y eſt embellie : on voudroit toujours qu'elle fut comme cela, toujours auſſi brillante. Ne trouves-tu pas que les figures ont quelque choſe de divin ?

SOPHIE.

Quel eſt le ſujet de ce tableau-ci ?

Mlle DE S. EDME.

C'eſt Vénus qui trouve Adonis endormi, & qui en devient amoureuſe.

SOPHIE, *ſouriant.*

Amoureuſe ?

Mlle DE S. EDME.

Oui, amoureuſe. Pourquoi ris-tu ?

SOPHIE.

Moi ? je ris.... Ah ! Mademoiſelle, regardez Vénus, elle vous reſſemble comme ſi c'étoit votre portrait ; ne trouvez-vous pas ?

Mlle DE S. EDME, *avec diſtraction.*

Oui.

SOPHIE.

Mais vous ne la regardez pas ? Hé bien ! répondez donc ? Vous regardez Adonis ?

Mlle DE S. EDME.

C'eſt vrai ; c'eſt que je trouve.... je n'oſerai jamais te le dire.

SOPHIE.

Bon ! allons, parlez, parlez.

Mlle DE S. EDME.

Je trouve qu'il reſſemble....

SOPHIE.

A qui ?

Mlle DE S. EDME.

Au Chevalier de Gorville.

SOPHIE.

Oui ; c'eſt vrai.

Mlle DE S. EDME.

Je ne ſais pourquoi, mais je ſuis fâchée qu'il dorme : ſi les yeux étoient ouverts....

SOPHIE.

Vous croyez qu'il vous regarderoit ?

Mlle DE S. EDME.

Mais....

SOPHIE.

Vous le voudriez ? Achevez.

Mlle DE S. EDME, *ſoupirant & ſe laiſſant aller ſur une Ottomane.*

Ah !

Le CHEVALIER, *ſortant du Cabinet, & ſe jettant aux genoux de Mlle de S. Edme.*

Vos vœux ſont prévenus, Mademoiſelle, je vous aime, je vous adore, depuis que j'ai le bonheur de vous connoître, & c'eſt pour toute ma vie. Approuvez-vous tout l'amour que vous m'inſpirez?... Vous ne répondez point.

Mlle DE S. EDME.

Ah, Sophie! je ne croyois pas ce Boudoir ſi dangereux!

SOPHIE.

Ce n'eſt pas pour vous qu'il l'eſt le plus.

Mlle DE S. EDME.

Chevalier, vous m'avez ſurpris.

Le CHEVALIER.

Il eſt vrai, mais me le pardonnez-vous?

Mlle DE S. EDME.

A quoi me ſerviroit de vous aimer?

Le CHEVALIER.

A faire mon bonheur, je n'oſe dire le vôtre; mais c'eſt tout ce que je peux jamais deſirer de plus vif!

Mlle DE S. EDME.

Je ne comprends pas pourquoi je vous

vois aujourd'hui ſi différemment de ce que je vous avois vû juſqu'à préſent?

Le CHEVALIER.

C'eſt que vous doutiez de mon cœur, ſans doute; vous ne me rendiez pas juſtice, vous ne vous la rendiez pas à vous-même.

Mlle DE S. EDME.

Levez-vous, Chevalier, je vous en prie.

Le CHEVALIER.

Conſentez que je vous faſſe demander, par mon oncle, à Monſieur de Bourval.

Mlle DE S. EDME.

Hé bien! je ne m'y oppoſe pas.

Le CHEVALIER.

Ah! je mourrai de joie de l'excès de mon bonheur! oui, je jure à vos pieds de vous adorer toute ma vie. (*Il lui baiſe la main.*)

SCENE

SCENE V.

Mlle DE S. EDME, M. DE BOURVAL, M. D'ORSANT, Le CHEVALIER.

M. DE BOURVAL, *bas, à M. D'orsant.*

Ne faites pas de bruit, elles ſont encore ici. (*Il avance & s'écrie.*) Ah, ciel! que vois-je? Que faites-vous là, Mademoiſelle?

Mlle DE S. EDME.

J'eſſaie votre Boudoir, Monſieur, il eſt délicieux, & je vous ai la plus grande obligation.

M. DE BOURVAL, *interdit.*

Comment?...

Mlle DE S. EDME.

Oui, ſans lui, je n'aurois peut-être jamais ſçu que Monſieur le Chevalier m'aimoit: peut-être même n'y aurois-je pas été auſſi ſenſible, c'eſt à vous que je devrai tout mon bonheur.

M. DE BOURVAL.

Sophie?...

SOPHIE.

Monſieur, elle eſt ſenſible, elle en con-

vient; n'eſt-ce pas ce que vous en vouliez ſavoir?

M. D'ORSANT, *à M. de Bourval.*

Mon ami, ce poliſſon-là eſt plus dangereux que vous ne le croyiez.

Le CHEVALIER.

Ah! mon oncle, vous m'aimez!....

M. D'ORSANT.

Je t'entends, & tu n'as pas beſoin de t'expliquer. (*A M. de Bourval.*) Allons, mon ami, imitez-moi, je donne tout mon bien à mon neveu; accordez-lui Mademoiſelle de S. Edme, vous remplirez entierement les volontés de ſon pere.

M. DE BOURVAL, *bas, à M. d'Orſant.*

Mais vous ſavez....

M. D'ORSANT.

C'étoit des deſirs & non pas de l'amour que vous aviez, & vous retrouverez aiſément avec une autre, ce que vous perdez avec elle.

M. DE BOURVAL, *bas.*

Paix donc.

M. D'ORSANT.

Cette épreuve étoit folle, je vous l'avois prédit.

M. DE BOURVAL.

J'en conviens à préſent.

M. D'ORSANT.

Conſentez de bonne grace.

M. DE BOURVAL.

Allons, ſoyez heureux, & j'en ſerai charmé.

Le CHEVALIER.

Ah, Monſieur! Ah, mon oncle! Ah, Mademoiſelle! (*Il les embraſſe tous.*)

M. D'ORSANT, *ſouriant.*

Nous faiſons des heureux, mon ami, nous le devenons nous-même, n'eſt-ce pas?

M. DE BOURVAL.

Oui, oui; mais mon ami, eſt un grand fripon. (*Ils ſortent tous.*)

Fin du trente-neuvième Proverbe.

LE PARI,

QUARANTIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

Mad. MOKA, *maîtreſſe du Caffé. Robe de tafetas rayé, petit bonnet, boutons de diamans, tablier blanc.*

M. DUVAL. *Habit, veſte, bleu céleſte, chapeau, épée.*

M. DELALANDE. *Habit complet, de pluſieurs couleurs, épée, chapeau à plumet.*

M. DESPRESSINS. *Habit rouge à brandebourgs d'or, veſte brodée en or, couteau-de-chaſſe, & chapeau à plumet.*

M. LE DOUX, *manchot. Habit gris complet, boutons d'or, perruque à nœuds, chapeau ſous le bras, épée.*

LE GARÇON *cafetier. Veſte blanche, tablier blanc.*

La Scène eſt dans un des Caffés du Boulevard.

LE PARI,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mad. MOKA, M. DUVAL, LE GARÇON.

M. DUVAL.

BONJOUR, Madame Moka, vous n'avez pas grand monde ?

Mad. MOKA.

Il eſt encore de bonne heure, Monſieur.

M. DUVAL.

Monſieur Delalande n'eſt pas venu ici aujourd'hui ?

Le GARÇON.

Il eſt venu, ce matin, à cheval.

M. DUVAL.

Il m'avoit dit qu'il viendroit cette après-dînée.

Le GARÇON.

Monſieur, le voilà.

SCENE II.

Mad. MOKA, M. DUVAL, M. DELALANDE, Le GARÇON.

M. DUVAL.

Ah! te voilà, Lalande?

M. DELALANDE.

J'ai été te chercher chez Madame Delarue, l'on m'a dit qu'on ne t'avoit pas vû, & je ſuis venu voir ici.

M. DUVAL.

Qu'eſt-ce que tu as fait hier au vintg-un?

M. DELALANDE.

J'ai perdu trente-neuf louis; ils n'y ſavent pas jouer; il n'y a pas moyen de rien faire avec des gens comme cela.

M. DUVAL.

Et Madame des Bruyeres, a-t-elle gagné?

M. DELALANDE.

Oui, je crois qu'elle a eu une douzaine de louis.

M. DUVAL.

Ah! tiens, n'eſt-ce pas la petite Aglaé qui paſſe, dans le vis-à-vis?

M. DELALANDE.

Je crois que oui. Il n'a tenu qu'à moi de ſouper avec elle, avant-hier; mais je ne m'en ſuis pas ſoucié; elle eſt trop blonde.

M. DUVAL.

Qu'eſt-ce qui l'a à préſent?

M. DELALANDE.

Mais, tout le monde.

M. DUVAL.

N'eſt-ce pas le Chevalier de la Merville?

M. DELALANDE.

Bon! il y a long-temps qu'il ne l'a plus, elle a eu un Anglois depuis. Vas-tu aux Italiens aujourd'hui?

M. DUVAL.

Je ne ſais pas. Qu'eſt-ce qu'on donne?

M. DELALANDE.

Le Roi & le Fermier, avec les Sœurs rivales, je crois.

M. DUVAL.

Et aux François?

M. DELALANDE.

Ma foi, je n'en ſais rien. Je n'y vas jamais, c'eſt un ſpectacle triſte, & je ne donne pas dans l'eſprit moi.

M. DUVAL.

Je crois que tu ne lis gueres.

M. DELALANDE.

Parbleu non, je n'ai pas le temps. Et puis que diable lire? J'ai acheté pourtant la Bibliothéque de campagne; mais c'eſt pour ceux qui viendront chez moi.

M. DUVAL.

Ah! c'eſt du moins quelque choſe.

M. DELALANDE.

Combien te coûte cet habit-là?

M. DUVAL.

Ma foi, je n'en ſais rien, je ne m'en informe ſeulement pas. A propos, as-tu vû mes derniers chevaux?

M. DELALANDE.

Leſquels?

M. DUVAL.

Ceux que j'avois hier à la plaine?

M. DELALANDE.

Oui. ils ſont vilains.

M. DUVAL.

Vilains, oui, c'eſt ce qu'ils ſont, & dreſſés ! Il n'y a rien de ſi agréable à mener ; j'ai pourtant envie de m'en défaire.

M. DELALANDE.

Si tu veux les troquer contre mon cheval anglois....

M. DUVAL.

Quoi, cette grande roſſe que tu avois l'autre jour au Bois de Boulogne ?

M. DELALANDE.

Oui, une roſſe ! je ne le donnerois pas pour quatre-vingt louis.

M. DUVAL.

Allons donc !

M. DELALANDE.

Ah ! voilà Deſpreſſins.

M. DUVAL.

C'eſt vrai.

M. DELALANDE.

Je m'en vais l'appeller. Deſpreſſins ?

SCENE III.

Mad. MOKA, M. DELALANDE, M. DESPRESSINS, M. DUVAL, LE GARÇON.

M. DESPRESSINS.

Ah ! eh voilà Duval auſſi ! Qu'eſt-ce que vous faites ici tous les deux ?

M. DELALANDE.

Ma foi rien. Où as-tu dîné ?

M. DESPRESSINS.

Dans la rue S. Louis.

M. DUVAL.

Chez qui cela ?

M. DESPRESSINS.

Chez une vieille Tante à moi. Madame Moka eſt toujours jolie.

M. DUVAL.

Elle ſe porte mieux que cet hyver, à la foire.

Mad. MOKA.

Oui, Monſieur, Dieu merci, cela va aſſez bien à préſent.

M. DELALANDE, *à part, aux autres.*

Elle a été aſſez jolie au moins.

M. DESPRESSINS.

Elle l'eſt bien encore.

M. DUVAL.

C'eſt dommage qu'elle aime ſon mari.

M. DESPRESSINS.

Tu le crois?

M. DUVAL.

Oui, on me l'a dit.

M. DELALANDE.

Ah! je t'en réponds, je voudrois avoir autant de cinquante louis.... A propos, Madame Moka, ce Monſieur que j'ai vû ici une fois, que vous diſiez qui ne vous avoit jamais parlé, vient-il encore?

Mad. MOKA.

Oui, Monſieur, tous les jours.

Le GARÇON.

Voilà, à-peu-près, l'heure où il vient prendre du caffé.

M. DELALANDE.

Et il ne t'a jamais rien dit non plus à toi?

Le GARÇON.

Non, Monſieur, jamais; il fait ſigner ſeulement, nous ſommes accoutumés à cela. On lui verſe du caffé, il le prend & il s'en va, après avoir payé, s'entend.

M. DUVAL.

Ah! je me rappelle; c'eſt un homme qui....

(*Il fait un ſigne pour le déſigner.*)

Le GARÇON.

Oui, Monſieur.

M. DELALANDE.

Parbleu, je ſuis curieux de le voir.

Mad. MOKA.

Monſieur, ſi vous ne vous en allez pas, vous aurez ce plaiſir-là.

M. DUVAL.

Hé bien! j'ai envie de le faire parler.

M. DESPRESSINS.

Cet homme-là? Tu ſeras bien fin, je le connois moi.

M. DUVAL.

Veux-tu parier dix louis?

M. DESPRESSINS.

Non.

M. DUVAL.

Pourquoi?

M. DELALANDE.

Je les parie moi; mais aujourd'hui.

M. DUVAL.

Tout-à-l'heure, s'il vient.

Le CARÇON.

Il ne tardera pas.

M. DUVAL.

Allons, voyons tes dix louis.

M. DELALANDE.

Les voilà. (*Il tire ſa bourſe.*)

M. DUVAL.

Voilà les miens. (*Il tire auſſi ſa bourſe.*) Il n'y a qu'à les mettre entre les mains de Deſpreſſins.

M. DELALANDE.

Je le veux bien. Tenez. (*Il donne les dix louis.*)

M. DUVAL.

Vois s'il y a dix louis ?

M. DESPRESSINS.

Oui, oui ; hé bien ! à préſent, je vous dirai que je ſuis pour celui qui parie, qu'il ne parlera pas.

M. DELALANDE.

Nous verrons.

LE GARÇON.

Ah ! Monſieur, le voilà, le voilà qui vient.

M. DELALANDE, *va voir.*

Il a parbleu raiſon, c'eſt lui-même.

Mad. MOKA.

Oh ! il ne manque jamais, à moins qu'il ne pleuve à verſe.

M. DUVAL.

Il prend ſon caffé bien tard.

Le GARÇON.

C'eſt ſon heure ordinaire.

M. DELALANDE.

Range-toi donc de la porte.

M. DESPRESSINS.

Je m'en vais.

M. DELALANDE.

Et mes dix louis. Ce gaillard-là emporte les enjeux.

M. DESPRESSINS.

Je m'en vais faire une viſite ici près, & je reviens ſavoir la réuſſite du pari.

M. DUVAL.

Ne ſois pas long-temps.

M. DESPRESSINS.

Je ne fais qu'aller & venir.

M. DELALANDE.

Laiſſons paſſer notre homme, ſans faire ſemblant de rien.

SCENE

SCENE IV.

Mad. MOKA, M. DELALANDE, M. DUVAL, M. LEDOUX, *boitant, ayant une main retirée, faisant la grimace à tous momens par tic.* Le GARÇON.

M. DELALANDE, *à M. Ledoux.*

MONSIEUR, je vous attendois avec impatience, je suis charmé de vous voir.

M. LEDOUX *ne regarde pas M. Delalande. Il fait signe au Garçon de lui donner du Caffé, & il va s'asseoir auprès d'une table.*

M. DELALANDE.

Monsieur, vous aimez beaucoup le caffé d'ici?

M. LEDOUX *fait la grimace, & regarde si on apporte son caffé.*

M. DELALANDE.

Monsieur, vous n'allez jamais à la campagne. Je crois que vous avez tort. Si vous preniez des eaux, cela seroit peut-être bon pour votre main. (*Il veut toucher la main de M. Ledoux.*)

M. LEDOUX *fait la grimace, & change de place. On lui verſe du caffé. Il regarde droit devant lui, faiſant des grimaces ſouvent.*

M. DELALANDE.

Quel diable d'homme ! on ne ſait par où l'entamer. Aimez-vous un peu le ſpectacle ? Cela doit vous amuſer, n'aimant pas à parler ?

M. LEDOUX *fait la grimace, & ſe tourne de l'autre côté.*

M. DELALANDE.

Monſieur, pour faire connoiſſance avec vous ; je voudrois bien que vous me fiſſiez le plaiſir de venir dîner avec moi.

M. LEDOUX, *grimace, prend ſon caffé, & n'écoute pas.*

M. DELALANDE.

Il n'eſt pas gourmand ! Monſieur, nous aurions des femmes fort jolies.

M. LEDOUX *fait la grimace, & n'a l'air de rien entendre.*

M. DUVAL.

Je crois que j'aurai bien-tôt tes dix louis.

M. DELALANDE.

Pas encore. Attends, attends. (*A M. Ledoux.*) Monſieur, il y a un homme qui

vous cherche pour vous remettre cinquante louis d'une reſtitution qu'il eſt chargé de vous faire.

M. LEDOUX, *fait la grimace, & ne dit rien.*

M. DELALANDE.

Il n'aime pas l'argent. Monſieur, il y a quelqu'un qui m'a dit que vous n'aimiez pas à vous battre.

M. LEDOUX *fait la grimace, & pouſſe ſa taſſe qu'il a vuidée, & reſte tranquille.*

M. DELALANDE.

Parbleu, il parlera. (*Il marche ſur le pied de M. Ledoux.*)

M. LEDOUX *ſe leve, fait la grimace, ne crie pas, & il va payer ſa taſſe de caffé.*

M. DELALANDE.

Monſieur, quand reviendrez-vous ici? Je ſerois bien-aiſe de cauſer avec vous; car vous avez bien de leſprit

M. LEDOUX *fait la grimace, & s'en va en boitant.*

M. DELALANDE.

Que le diable l'emporte.

M. DUVAL, *riant.*

Ah, ah, ah, ah.

M. DELALANDE.

Eſt-ce que c'eſt un fou? Dis donc toi?

LE GARÇON.

Nous n'en ſavons rien, Monſieur.

SCENE V.

Mad. MOKA, M. DELALANDE, M. DUVAL, M. DESPRESSINS, Le GARÇON.

M. DESPRESSINS.

Hé bien, a-t-il parlé?

M. DUVAL.

Oh! pour cela non. Allons donne-moi mes vingt louis.

M. DELALANDE.

Un moment.

M. DUVAL.

Mais nas-tu pas parié que tu le ferois parler?

M. DELALANDE.

C'eſt vrai.

M. DUVAL.

Hé bien?

M. DELALANDE.

Comme je lui ai marché ſur le pied,

peut-être qu'il m'enverra dire qu'il veut ſe battre, il faut attendre.

M. DUVAL.

Nous ſommes convenus qu'il parleroit aujourd'hui, qu'as-tu à dire ?

M. DELALANDE.

C'eſt vrai ; mais ſi c'eſt par ce que je lui ai dit, qu'il parle demain, je le ſuppoſe ; je n'aurai pas perdu.

M. DUVAL.

Tout de même.

M. DELALANDE.

Non pas. Veux-tu parier encore dix louis ?

M. DUVAL.

Si tu veux.

M. DESPRESSINS.

Finiſſons cette affaire-ci auparavant.

M. DELALANDE.

Et comment ?

M. DESPRESSINS.

Ecoutez-moi, vous êtes deux nigauds tous les deux.

M. DELALANDE.

Pourquoi cela ?

M. DESPRESSINS.

Parce que cet homme, qui s'appelle Monſieur Ledoux, ne pouvoit pas vous répondre, vous lui auriez parlé cent ans.

M. DUVAL.

Il eſt peut-être muet?

M. DESPRESSINS.

Tu l'as dit. Il eſt ſourd & muet de naiſſance.

M. DELALANDE.

Que diable! il falloit donc nous le dire.

M. DESPRESSINS.

J'ai voulu vous laiſſer parier. Tenez, voilà vos dix louis à chacun. (*Il les leur rend.*)

M. DUVAL.

Veux-tu que je te mene, où vas-tu?

M. DELALANDE.

Aux Italiens.

M. DESPRESSINS.

Et bien, j'irai auſſi.

M. DUVAL.

Garçon, vois ſi mon caroſſe eſt là.

Le GARÇON, *regardant.*

Oui, Monſieur.

M. DELALANDE.

Allons-nous-en. Bonjour, Madame Moka.

Mad. MOKA.

Meſſieurs, je ſuis bien votre ſervante.

M. DUVAL.

Allons, paſſe. (*Ils s'en vont.*)

EXPLICATION

DES PROVERBES

De la cinquième Partie.

34. QUI *ſe ſent morveux ſe mouche.* 5
35. *Que chacun faſſe ſon métier, & les vaches ſeront bien gardées.* 19
36. *A l'impoſſible nul n'eſt tenu.* 53
37. *Ce que Dieu garde eſt bien gardé.* 71
38. *Il ne faut pas péter plus haut que le cul.* 111
39. *Il bat les buiſſons, & les autres prennent les oiſeaux.* 127
40. *On ne ſauroit tirer de l'huile d'un mur.* 151

FIN.

APPROBATION.

J'ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Amuſemens de Société, ou la Suite des Proverbes Dramatiques. On peut ſe flatter que la gaieté, la connoiſſance du monde & celle du cœur humain, qui brillent également dans cette heureuſe compoſition, mériteront les ſuffrages du Public. Fait à Paris, ce 28 Février 1769. CAPERONNIER.

Les deux premiers volumes des Proverbes Dramatiques, ſe trouvent auſſi chez Sébaſtien Jorry.

LA

LA MÉDAILLE D'OTHON,

QUARANTE-UNIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DEVERBERIE. *Habit verd, brandebourgs d'or, veſte d'or, perruque à nœuds.*

M. DELAMERCI. *Habit, veſte rouge, galonnés d'or, chapeau, épée.*

L'ABBÉ DE L'EXERGUE. *En habit noir, rabat, manteau, grande perruque d'Abbé.*

LEROUX, *Laquais de M. Deverberie. En redingotte, une ſerviette à la main.*

La Scène eſt chez M. Deverberie.

LA MÉDAILLE D'OTHON,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DEVERBERIE, LEROUX.

M. DEVERBERIE.

Tu dis que M. Delamerci viendra ſûrement?

LEROUX.

Oui, Monſieur; il a envoyé ſavoir quand vous rentreriez.

M. DEVERBERIE.

C'eſt bon. Il faut faire du chocolat.

LEROUX.

A l'heure qu'il eſt ?

M. DEVERBERIE.

Oui.

LEROUX.

Pour qui ?

M. DEVERBERIE.

Pour lui.

LEROUX.

Mais, Monſieur, on ne prend pas de chocolat l'après-midi.

M. DEVERBERIE.

Non pas tout le monde, mais lui.

LEROUX.

A la bonne-heure.

M. DEVERBERIE.

C'eſt que je veux qu'il goûte le mien, il s'y connoît, & il l'aime beaucoup.

LEROUX.

Allons. (*Annonçant.*) M. Delamerci.

SCENE II.

M. DEVERBERIE, M. DELAMERCI, LEROUX.

M. DELAMERCI.

Ah! Monſieur Deverberie, enfin, je vous trouve; j'avois bien peur de vous manquer.

M. DEVERBERIE.

Je n'avois garde de ne pas vous attendre, d'abord que j'ai ſçu que vous aviez à me parler; mais avant tout, je vous en prie, prenez une taſſe de chocolat.

M. DELAMERCI.

Je vous remercie.

M. DEVERBERIE.

C'eſt que vous ne connoiſſez pas celui-là; Leroux, allez donc.

LEROUX.

Oui, Monſieur.

M. DELAMERCI.

Je vous dis que je vous ſuis bien obligé.

M. DEVERBERIE.

Quelles façons! Allons, allons, faites toujours.

M. DELAMERCI.

Mais réellement, je n'en veux pas.

M. DEVERBERIE.

Vous n'en prendrez que ce que vous voudrez. Leroux? (*A M. Delamerci.*) Voulez-vous du pain avec?

M. DELAMERCI.

Je vous dis que je ne veux rien.

M. DEVERBERIE.

Ah! oui, oui. Leroux, ayez ſoin d'avoir un petit pain.

LEROUX.

Oui, Monſieur.

M. DEVERBERIE.

Et dépêchez-vous.

LEROUX.

Cela ne ſera pas long.

SCENE III.

M. DEVERBERIE, M. DELAMERCI.

M. DEVERBERIE.

Je ſuis bien-aiſe que vous preniez de mon chocolat, parce que vous vous y connoiſſez

bien, & que vous me direz ce que vous en penſerez.

M. DELAMERCI.

Je vous réponds que je n'en prends jamais, & ſur-tout à cette heure-ci.

M. DEVERBERIE.

Oh! il ne vous fera pas de mal, il eſt fait chez moi.

M. DELAMERCI.

Voulez-vous me laiſſer dire ce qui m'amene?

M. DEVERBERIE.

Volontiers; mais c'eſt que j'étois bien-aiſe d'être ſûr avant, d'avoir votre avis ſur mon chocolat.

M. DELAMERCI.

Vous connoiſſez l'Abbé de l'Exergue?

M. DEVERBERIE.

Si je le connois? Sûrement. Eh! vous me faites ſonger.... Il doit venir ici cette après-dînée; c'eſt lui qui ma procuré le cacao, il faudra bien qu'il en prenne auſſi du chocolat.

M. DELAMERCI.

Vous n'avez que votre chocolat dans la tête; mais puiſque l'Abbé vient ici, il faut bien que je l'attende.

M DEVERBERIE.

Sans doute, vous prendrez du chocolat enſemble.

M. DELAMERCI.

C'eſt un homme très-curieux en médailles, à ce que vous m'avez dit ?

M. DEVERBERIE.

C'eſt très-vrai. Leroux? Je crains qu'il n'en faſſe pas aſſez.

M. DELAMERCI.

Ne vous inquiétez pas de cela. Je voudrois cauſer avec l'Abbé, un peu, pour ſavoir....

M. DEVERBERIE.

Permettez que j'aille dire à Leroux....

M. DELAMERCI.

Cela n'eſt pas néceſſaire.

M. DEVERBERIE.

Allons, comme vous voudrez ; mais vous ſerez cauſe qu'il n'y aura pas aſſez de chocolat de fait.

M. DELAMERCI.

Je vous dis que je n'en prendrai pas, ainſi il y en aura toujours aſſez pour l'Abbé.

M. DEVERBERIE.

Oh! bon, vous en prendrez auſſi tous les deux. Eh bien ?

M. DELAMERCI.

Eh bien ! ſi l'Abbé avoit une certaine Médaille, qui me manque, je ſerois le plus heureux homme du monde.

M. DEVERBERIE.

Vous ſaurez cela en prenant du chocolat enſemble.

M. DELAMERCI.

On m'a dit qu'il l'avoit, & vous ſentez bien que s'il vouloit me la céder....

M. DEVERBERIE.

Oh ! il le fera, puiſqu'il m'a cédé le cacao avec quoi j'ai fait mon chocolat.

M. DELAMERCI.

Ce n'eſt pas la même choſe.

M. DEVERBERIE.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

SCENE IV.

M. DELAMERCI, L'ABBÉ, M. DEVERBERIE, LEROUX.

LEROUX, *annonçant.*

MONSIEUR l'Abbé de l'Exergue.

M. DEVERBERIE.

Ah ! le voilà. Je ſavois bien moi qu'il viendroit. Leroux, il faut faire une taſſe de plus.

LEROUX.

Oui, oui, Monſieur.

L'ABBÉ.

Dequoi ?

M. DEVERBERIE.

Du chocolat, vous en prendrez.

L'ABBÉ.

Oh ! pour cela non.

M. DEVERBERIE.

Faites, faites toujours.

LEROUX.

Oui, Monſieur.

M. DEVERBERIE.

Deux pains, trois pains, vous entendez ?

LEROUX.

Oui, oui.

M. DEVERBERIE.

Ah ! écoutez. (*Il parle à l'oreille de Leroux.*)

M. DELAMERCI.

Monſieur l'Abbé, j'avois la plus grande envie de vous voir.

L'ABBÉ.

Monſieur, je ſuis charmé de cette rencontre ; il y a long-temps que je ſais que vous avez le plus beau Cabinet de Médailles qui ſoit au monde, &....

M. DELAMERCI.

Monſieur, il eſt vrai, mais....

M. DEVERBERIE, *revenant.*

Il faut un peu de temps, pour qu'il ſoit bon ; mais vous n'attendrez pas trop. Je vous détourne peut-être. Ah! Leroux, mettez-nous toujours une table.

LEROUX.

Celle-là ?

M. DEVERBERIE.

Non, l'autre, celle de bois d'Acajou. Tenez, la voilà tout près de vous.

LEROUX.

C'eſt vrai. (*Il apporte la table.*)

M. DEVERBERIE.

Allez-vous-en à préſent.

SCENE V.

M. DELAMERCI, L'ABBÉ, M. DEVERBERIE.

L'ABBÉ, *à M. Delamerci.*

MONSIEUR, vous avez les plus belles collections....

M. DEVERBERIE.

Il eſt un peu étourdi ; mais il fait très-bien le chocolat.

M. DELAMERCI.

Monſieur l'Abbé, il n'y a point de belle collection, quand elle n'eſt pas complette.

M. DEVERBERIE.

Oh ! mais l'Abbé fera votre affaire, il eſt très-obligeant, & je me ſouviendrai toujours du cacao....

L'ABBÉ.

Ne parlons pas de cela.

M. DEVERBERIE.

Mais c'eſt la baſe du chocolat. Que je ne vous interrompe pas, je vous prie.

M. DELAMERCI.

Une piece qui me ſeroit bien précieuſe,

c'eſt une Médaille d'Othon, & l'on dit que vous en avez une.

L'ABBÉ.

Il eſt vrai, & très-belle même ; elle eſt de bronze.

M. DELAMERCI.

Vous pourriez me faire un très-grand plaiſir.

L'ABBÉ.

Il faut ſavoir ; ſi c'eſt quelque échange....

M. DELAMERCI.

Non ; c'eſt cette Médaille d'Othon, qui juſtement me manque, & qu'on m'a dit que vous aviez achetée avant-hier. Si vous vouliez me la céder....

L'ABBÉ.

Si elle vous fait un ſi grand plaiſir !...

M. DELAMERCI.

C'eſt réellement un ſervice, & je vous donnerai tout ce que vous voudrez.

L'ABBÉ.

Mais il y aura peut-être moyen de nous arranger.

M. DELAMERCI.

Comment ?

L'ABBÉ.

Si vous avez quelque choſe qui me convienne.

M. DELAMERCI.

Je ne crois pas, & puis cela ſeroit trop long, je pars demain.

L'ABBÉ.

Hé bien! à votre retour.

M. DELAMERCI.

Non, je vous en ſupplie; dites ce que vous en voulez.

L'ABBÉ.

Je ne fais ordinairement que des échanges, & j'ai une choſe en vue pour laquelle je la donnerois volontiers. Si vous pouviez l'avoir....

M. DELAMERCI.

Je l'aurois bien ſi j'avois le temps, chargez-vous de l'acheter. Combien en veut-on?

L'ABBÉ.

C'eſt une affaire de dix louis.

M. DELAMERCI.

Eh bien! je m'en vais vous les donner. Votre Othon eſt-il chez vous?

L'ABBÉ.

Non, je l'ai ici.

M. DELAMERCI.

Finiſſons notre affaire.

M. DEVERBERIE.

Oui, avant de prendre du chocolat.

L'ABBÉ.

Je ne peux pas.

M. DELAMERCI.

Pourquoi cela? d'abord que vous l'avez; ſongez donc que je voudrois partir demain de bonne-heure.

L'ABBÉ.

Je comprends bien.

M. DELAMERCI.

Vous n'êtes engagé avec perſonne, pour cette Médaille?

L'ABBÉ.

Non.

M. DELAMERCI.

Voyons-là.

L'ABBÉ.

Je ne peux pas vous la montrer à préſent.

M. DELAMERCI.

Comment?

L'ABBÉ.

J'ai des raiſons; vous l'aurez demain.

M. DELAMERCI.

Mais d'abord que vous l'avez ici, pourquoi

me remettre? Je vais vous compter vos dix louis.

L'ABBÉ.

Ce n'eſt pas là ce qui m'arrête.

M. DELAMERCI.

Je n'y comprends rien; mais je vous prie en grace, de me faire le plaiſir de me la céder actuellement.

L'ABBÉ.

Je vous jure que je ne demande pas mieux.

M. DELAMERCI.

Mais quelle raiſon pouvez-vous avoir?

L'ABBÉ.

Je ne puis pas vous la dire.

M. DELAMERCI.

Oh! pour cela, Monſieur l'Abbé, je ne puis pas m'empêcher de croire que vous voulez la céder à un autre.

L'ABBÉ.

Je vous jure, en honneur, que vous l'aurez.

M. DELAMERCI.

Et vous ne voulez pas me la montrer?

L'ABBÉ.

Si je le pouvois, croyez....

M.

M. DELAMERCI.

Hé bien ! dites-moi ſeulement pourquoi ; je ne vous demande que cela.

L'ABBÉ.

Vous êtes bien preſſant.

M. DELAMERCI.

Que diable cela vous fait-il ?

L'ABBÉ.

Mais c'eſt que....

M. DELAMERCI.

Dites donc ?

L'ABBÉ.

Allons ; mais en vérité.... je vous dis que....

M. DELAMERCI.

Quoi ! allez-vous encore vous défendre ?

L'ABBÉ.

Puiſque vous le voulez abſolument....

M. DELAMERCI.

Je vous en prie.

L'ABBÉ.

Il faut bien y conſentir. Vous ſaurez qu'avant-hier au ſoir j'achetai cette Médaille, qui eſt réellement très-belle.

M. DELAMERCI.

Je vous en crois sur votre parole.

L'ABBÉ.

Celui qui me la vendit, voulut absolument me donner à souper ; c'étoit dans le quartier S. Victor, où l'on ne trouve point de fiacres : je fus donc obligé de revenir a pied. En passant dans une petite rue, deux hommes, qui marchoient derriere moi, me firent craindre qu'ils ne fussent des voleurs ; j'eus beau doubler le pas, ces hommes me suivoient, & ma crainte augmentoit. J'étois très-occupé de sauver ma Médaille, & je m'embarrassois peu du reste. Je pris le parti de l'avaler, je n'eus pas plutôt fait, que ces deux hommes tournerent par une autre rue, & je me repentis de ma peur.

M. DELAMERCI.

Depuis ce temps-là....

L'ABBÉ.

Depuis ce temps-là, je l'ai toujours dans le corps, ainsi vous voyez bien que je ne peux pas vous la montrer ; elle ne me fait point de mal.

M. DEVERBERIE.

Hé bien ! prenez du chocolat, cela fera peut-être que....

L'ABBÉ.

Non, au contraire : ainſi vous voyez bien que j'avois mes raiſons.

M. DELAMERCI.

Il eſt vrai ; mais quand pourrai-je donc partir ?

L'ABBÉ.

Je ne ſais pas ; mais d'ici à deux ou trois jours, ſeulement....

M. DELAMERCI.

Quoi ! deux ou trois jours !...

L'ABBÉ.

Je ne peux pas répondre du temps.

M. DELAMERCI.

Mais n'y auroit-il pas quelques moyens à prendre ; car cela me dérange prodigieuſement.

M. DEVERBERIE.

C'eſt dommage que l'Abbé croie que le chocolat.... mais eſſayez-en toujours.

L'ABBÉ.

Tenez, puiſque vous êtes ſi preſſé....

M. DELAMERCI.

Voyons ?

L'ABBÉ.

Venez-vous-en chez moi, en chemin nous paſſerons chez mon Apothicaire....

M. DELAMERCI.

Je vous entends.

L'ABBÉ.

Et peut-être finirions-nous cette affaire-là tout de ſuite.

M. DELAMERCI.

Allons, je le veux bien; ne perdons pas de temps

M. DEVERBERIE.

Vous ne voulez pas de chocolat ?

M. DELAMERCI.

Un autre fois.

M. DEVERBERIE.

Demain avant de partir ?

M. DELAMERCI, *en s'en allant.*

Oui, oui.

Fin du quarante-unième Proverbe.

L'HOMME
QUI CRAINT D'AIMER,

QUARANTE-DEUXIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE LÉRY.
LE COMTE DESGLANTIERES. } *Bien mis.*
LE CHEVALIER DE S. FARCI. }

CHAMPAGNE, *Domeſtique de la Marquiſe.*

La Scene eſt chez la Marquiſe de Léry, dans le Sallon.

L'HOMME
QUI CRAINT D'AIMER,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le COMTE, Le CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MONSIEUR le Comte, Madame la Marquiſe va paſſer ici dans le moment, elle vous prie de l'attendre, ainſi que Monſieur le Chevalier.

Le CHEVALIER.

Moi? pourquoi faire?

Le COMTE.

Elle veut te voir, faire connoiſſance avec toi.

Le CHEVALIER.

Expliquons-nous, chez qui ſuis-je ici ?

Le COMTE.

Chez la Marquiſe de Léry.

Le CHEVALIER.

Comment la Marquiſe de Léry !

Le COMTE.

Eh bien ! qu'eſt-ce que tu as donc ?

Le CHEVALIER.

Je veux m'en aller, tout-à-l'heure.

CHAMPAGNE.

Monſieur, Madame va venir.

Le COMTE.

Oui, oui, dites qu'il attendra.

SCENE II.

Le COMTE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Je ne vois pas où eſt la plaiſanterie, de vouloir abſolument me faire connoître une femme malgré moi.

Le COMTE.

Effectivement, je te conſeille fort de te plaindre. La Marquiſe eſt une femme charmante. Tu en as entendu parler comme cela du moins.

Le CHEVALIER.

C'eſt préciſément parce qu'on dit qu'elle eſt charmante, que je ne veux pas la voir.

Le COMTE.

Songes donc qu'elle joint à la figure la plus délicieuſe, une grace dont on n'a point d'idée; un ſon de voix qui pénétre l'âme, la ravit, l'enchante; dès le premier moment, on eſt avec elle comme ſi on l'avoit toujours connue, elle a tous les tons, elle inſpire la confiance, enfin, il n'y a point de femme com-

me cela. On a plus d'eſprit avec elle qu'avec les autres femmes, elle ſaiſit tout ce que vous dites, elle ſemble ne faire que développer vos penſées, & elle les fait naître.

Le CHEVALIER, *bruſquement.*

Adieu.

Le COMTE, *le retenant.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette folie?

Le CHEVALIER.

Folie? c'eſt peut-être l'action la plus ſage que j'aurai faite de ma vie.

Le COMTE.

De venir chez une femme qui a envie de te connoître depuis long-temps, & de ne la voir; c'eſt du moins très-peu honnête.

Le CHEVALIER.

Il n'eſt pas ici queſtion d'honnêteté.... En un mot, je veux m'en aller.

Le COMTE.

Cette biſarrerie te décrieroit entierement. Je ne t'ai jamais vu auſſi ſingulier; c'eſt inconcevable!

Le CHEVALIER.

Cependant j'ai raiſon; mais vous autres gens légers, vous n'êtes pas faits pour com-

prendre cela. Ainſi je veux m'en aller abſolument.

Le COMTE.

Que veux-tu donc que je diſe à la Marquiſe ?

Le CHEVALIER.

Tout ce que tu voudras ; mais je ne la verrai point.

Le COMTE.

Malgré la légéreté dont tu m'accuſes, ne puis-je ſavoir ces raiſons ? Peut-être ſerai-je plus digne de les entendre que tu ne le penſes.

Le CHEVALIER.

Une autre fois....

Le COMTE.

Non, ce n'eſt qu'à cette condition que je te laiſſerai aller.

Le CHEVALIER.

Ah ! puiſque tu le veux, écoute-moi.

Le COMTE.

Voyons.

Le CHEVALIER.

Cette fantaiſie qu'a Madame de Léry de me voir, me rappelle une ſuite de malheurs que j'ai éprouvés, qui ont empoiſonné le reſte de ma vie.

Le COMTE.

Comment?

Le CHEVALIER.

Tu as connu la Comteſſe de Grandpré?

Le COMTE.

Oui, elle étoit bien.

Le CHEVALIER.

C'étoit une femme adorable! Un étourdi, comme toi, me mene chez elle, préciſément comme tu fais aujourd'hui ici. J'avois juſques-là été extrêmement diſſipé, je ne croyois pas plus à l'amour qu'à la conſtance; ces idées n'étoient jamais entrées dans ma tête. A peine ai-je vu cette femme, que je ſuis entierement changé; rien de tout ce qui m'enchantoit auparavant, ne peut plus me plaire, Madame de Grandpré eſt tout pour moi.

Le COMTE.

Voilà un grand malheur, effectivement!

Le CHEVALIER.

Je crus m'appercevoir que je faiſois ſur elle la même impreſſion. Le portrait que tu as fait de Madame de Léry eſt préciſément le ſien. On jouoit ce jour-là un Opéra nouveau, elle m'y mena. L'Opéra, il n'en fut

pas qu'eſtion pour moi, je ne vis & n'entendis rien du tout, tant j'étois occupé d'elle. Elle me retint à ſouper, je ne ſais ce que je devins pendant tout ce temps-là; c'étoit une preſſe qui n'avoit rien d'égal. Elle s'en apperçut bien, à ce qu'elle m'a dit depuis; & comme je lui plaiſois, elle fut charmée de trouver une occaſion de m'engager encore plus fortement & de s'aſſurer de moi. Elle propoſa de jouer la Comédie, toute la compagnie applaudit à ce projet. On diſtribua les rôles; j'eus celui de Darviane dans Mélanide, & elle fit celui de Roſalie.

Le COMTE.

C'eſt à merveille!

Le CHEVALIER.

Oui; mais cette facilité que j'eus d'exprimer mes ſentimens, fit que ma paſſion devint encore plus forte.

Le COMTE.

Tu devins heureux?

Le CHEVALIER.

Que j'ai payé cher ces inſtans de bonheur! On n'a jamais rien éprouvé de pareil!

Le COMTE.

Tu crains donc.... Ah! voilà la Marquiſe, il n'y a plus moyen de reculer.

Le CHEVALIER, *voyant entrer la Marquiſe.*

Ah, ciel!

SCENE III.

La MARQUISE, Le COMTE, Le CHEVALIER.

Le COMTE.

MADAME, j'ai eu toutes les peines du monde à retenir le Chevalier; mais enfin je vous le livre.

La MARQUISE.

Monſieur le Chevalier, il y a mille ans que j'ai envie de faire connoiſſance avec vous; cela ne doit pas vous étonner; parce que ſûrement vous devez être très-recherché.

Le CHEVALIER.

Moi, Madame, je ne ſais pas pourquoi, & vous en conviendriez bien, ſi j'avois l'hon-

neur d'être un peu plus connu de vous, cela n'empêche pas que je ne ſois extrêmement flatté....

Le COMTE.

Il eſt très-modeſte, Madame, le Chevalier.

La MARQUISE.

C'eſt ſouvent le défaut des gens d'un vrai mérite.

Le COMTE.

Marquiſe, vous ne ſortez pas encore & j'aurai le temps de faire une viſite avant; je reviens dans le moment, & je vous laiſſe le Chevalier.

Le CHEVALIER.

Madame, je crains de vous importuner. (*Il veut s'en aller.*)

La MARQUISE.

Point du tout, reſtez donc. Comte, vous ne me ferez pas attendre?

Le COMTE.

Non, Madame, non.

SCENE VI.

La MARQUISE, Le CHEVALIER.

La MARQUISE.

ASSEYEZ-VOUS donc. (*Ils s'asseyent.*) Vous avez été long-temps hors de Paris?

Le CHEVALIER, *regardant la Marquise avec embarras.*

Oui, Madame, des affaires que je ne prévoyois pas, & puis l'habitude d'être à la Campagne....

La MARQUISE,

Le Comte prétend que vous êtes devenu un peu ſauvage ; mais c'eſt qu'il eſt bien léger & qu'il ne tient pas un plan. Pour moi je ne trouve pas que ce ſoit exiſter que de n'être jamais avec ſoi-même, que dans les chemins ; & je fais grand cas des gens qui aiment la ſolitude ; ce goût-là eſt une preuve que l'on ſait penſer, & cela annonce un caractere ſolide.

Le CHEVALIER.

Solide, Madame, ſi vous voulez. D'ailleurs plus on penſe, plus on eſt malheureux ;

il

il ſemble que c'eſt à force de parler beaucoup, qu'on parvient à ſe convaincre que les gens qui ne peuvent s'attacher à rien, évitent bien des maux.

La MARQUISE.

Mais, n'être attaché à rien, c'eſt préciſément nager dans le vuide; ce n'eſt pas exiſter, vous en conviendrez bien?

Le CHEVALIER.

C'eſt, du moins, n'être jamais dans le cas de rien perdre, & comme on ne peut compter ſur rien, je crois que c'eſt une ſorte de prévoyance, à laquelle on ne doit pas ſe refuſer.

La MARQUISE.

Vous direz tout ce que vous voudrez; mais vous ne me perſuaderez jamais que ce ſoit là votre ſyſtême; c'eſt un propos qui ſent le dégoût du monde; je me ſuis quelquefois ſurpriſe dans cet état-là: c'eſt pourquoi je m'y connnois, & je crois qu'en peu de temps je vous devinerois.... Je parierois que vous avez l'ame du monde la plus franche, la plus ſenſible?

Le CHEVALIER.

Je ne ſaurois être fâché de la bonne opi-

nion que vous avez de moi.... mais quoique je haïſſe la diſſimulation... je craindrois que vous ne me pénétraſſiez trop facilement.... Il n'y a pas toujours à gagner à être vu à découvert. (*Il ſe leve.*)

La MARQUISE.

Où allez-vous donc ?

Le CHEVALIER.

Je ne veux pas abuſer plus long-temps de votre complaiſance ; je ſens combien peu je ſuis amuſant, & je ſors pénétré de la bonté avec laquelle vous m'avez ſouffert.

La MARQUISE.

Souffert ! ce n'eſt pas là un terme fait pour vous ; je veux que vous reſtiez ; je l'exige, comme s'il y avoit long-temps que nous nous connûſſions, parce que j'eſpere que ce ne ſera pas une connoiſſance d'un jour, non plus.

Le CHEVALIER.

Madame....

La MARQUISE.

Que faites-vous aujourd'hui ?

Le CHEVALIER.

Madame, j'ai beaucoup d'affaires, & je compte....

La MARQUISE.

Des affaires après dîné! cela n'eſt pas poſſible : il faut abſolument que vous voyiez la Piece nouvelle ; je vous donnerai une place dans ma loge. Vous ne pouvez pas refuſer cela.

Le CHEVALIER, *à part.*

Je ſuis perdu. (*A la Marquiſe.*) Madame, je ne ſais point juger un Ouvrage nouveau, du tout... quand vous l'avez vû, on exige votre avis, & cela m'embarraſſe toujours.

La MARQUISE.

Oui, je crois tout-à-fait cela.

Le CHEVALIER.

Rien n'eſt plus vrai ; ainſi trouvez bon que je n'aye l'honneur de vous ſuivre.

La MARQUISE.

C'eſt une défaite que ce propos-là. Vous devez juger les ouvrages d'eſprit & de ſentiment, avec le tact le plus fin, j'en ſuis convaincue ; mais ſi vous ne voulez pas dire votre avis, nous vous en fournirons ; car vous ſouperez avec moi, & vous ſentez bien qu'on parlera un peu de la Piece nouvelle.

Le CHEVALIER.

Madame, je ſuis engagé depuis long-temps, &....

La MARQUISE.

Tenez, Monſieur le Chevalier, c'eſt comme vos affaires, cet engagement-là ; je ne crois pas plus à lui qu'à l'autre. Réellement, il y a auſſi trop de ſauvagerie dans votre conduite ; je veux vous rendre au monde : il n'y a point de ſociété, où vous ne deviez être ſûr de plaire, quand vous ne reculerez pas toujours, au lieu de vous livrer. Chevalier, vous ſouperez donc ici.

Le CHEVALIER.

Puiſque vous le voulez, Madame, je ne puis vous réſiſter. (*A part.*) Où ſuis-je ?

La MARQUISE.

Il ſemble que vous ayez l'air du regret. Votre reſerve me fait rire. Je ſuis preſque perſuadée que vous finirez par nous aimer à la folie.

Le CHEVALIER, *à part.*

O ciel ! (*Il ſe leve encore.*)

La MARQUISE.

Que faites-vous donc ?

Le CHEVALIER, *troublé.*

Je penſois....

La MARQUISE.

Cette idée vous épouvante ?

Le CHEVALIER.

Non, Madame. (*A part.*) Elle devine tout ce que je penſe.

La MARQUISE.

Venez donc ici ; écoutez. Dans la ſituation où vous me paroiſſez, vous devez aimer beaucoup la campagne.

Le CHEVALIER.

Oui, Madame, je compte même y retourner inceſſamment.

La MARQUISE.

Vous avez raiſon ; ce n'eſt que là, où l'on vit réellement enſemble, où l'on cauſe, où l'on ſe connoît, & s'il y a de vraies liaiſons, je crois que c'eſt à la campagne qu'elles ſe ſont formées, n'eſt-ce pas là ce que vous avez éprouvé comme moi ?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame, les liaiſons de Paris ſont légeres, parce qu'elles ſe forment dans un ſouper, une partie de ſpectacle, de jeu.

La MARQUISE.

Oui, oui, elles ne peuvent pas avoir de ſuites; auſſi comme je veux que la nôtre ſoit mieux fondée, je vous retiens pour paſſer un mois à Léry: voilà la campagne où vous irez inceſſamment; il ne faut pas que vous diſiez non; c'eſt une choſe arrangée.

Le CHEVALIER.

Mais....

La MARQUISE.

J'ai affaire de vous abſolument. Vous jouez très-bien la Comédie, j'en ſuis ſûr, je veux que vous la jouiez avec nous.

Le CHEVALIER *troublé, à part.*

Ah! je vais m'enfuir!...

La MARQUISE.

Oui, nous jouons le Philoſophe Marié; j'aime le rôle de Céliante, à la folie: il faudra que vous preniez celui de Damon, il eſt charmant.

Le CHEVALIER.

Madame, je vous prie de m'en diſpenſer.

La MARQUISE.

Pourquoi? Vous devez bien jouer les rôles d'amoureux.

Le CHEVALIER.

Non, Madame, je ne joue que les valets; & je ſuis bien votre ſerviteur. (*Il ſort avec précipitation.*)

La MARQUISE.

Où allez-vous donc?... Celui-là eſt incompréhenſible. Ah! voilà le Comte, je l'entends, il va m'expliquer tout cela.

SCENE V.

Le COMTE, La MARQUISE.

Le COMTE.

Hé bien! le Chevalier s'en va?

La MARQUISE.

Je ne le comprends pas, je n'ai jamais rien vû de plus ſingulier.

Le COMTE.

Comment! ſur le portrait que je lui ai fait de vous, il ne vouloit pas vous voir?

La MARQUISE.

Et quel portrait donc?

Le COMTE.

Mais celui qu'on en peut faire: vous vous

connoiſſez, & tout ce qu'on vous a répété mille fois eſt très-vrai.

La MARQUISE.

Je ne crois pas que le Chevalier m'ait vue avec les mêmes yeux que vous.

Le COMTE.

Vous vous trompez.

La MARQUISE.

Mais pourquoi me fuir? Je l'ai traité le plus honnêtement du monde. Je lui ai même offert de le mener à la Piece nouvelle.

Le COMTE, *riant.*

Tout de bon?

La MARQUISE.

Sûrement. Je lui ai propoſé de ſouper ici.

Le COMTE, *riant.*

C'eſt délicieux!

La MARQUISE.

J'ai voulu l'engager à venir à Léry, &, pour cela, je lui ai offert de jouer un rôle d'amoureux dans nos comédies.

Le COMTE, *riant.*

C'eſt inconcevable!

La MARQUISE.

Il m'a dit qu'il ne faiſoit que les valets,

qu'il étoit bien mon ſerviteur, & il s'eſt enfui.

Le COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah. Vous en rirez vous-même, quand vous ſaurez.... mais il eſt tard; partons : je vous dirai tout cela en chemin.

La MARQUISE.

Je ſuis auſſi ſurpriſe de vos ris, que de la conduite du Chevalier.

Le COMTE, *riant.*

Vous verrez ſi j'ai tort de rire. (*Ils s'en vont.*)

Fin du quarante-deuxième Proverbe.

LA
ROSE ROUGE,

QUARANTE-TROISIÈME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. BROSSART, *Maître Peintre. Veſte noire, redingotte, jarretieres noires, col noir, mauvaiſe perruque, mauvais chapeau, une pipe.*

Mad. BROSSART. *En caſaquin d'indienne, bonnet rond, avec un tablier à carreaux.*

M. VINOT, *Cabaretier. Habit, veſte brune, à boutons plats, perruque blonde, courte, grand chapeau uni.*

BERTRAND, *Garçon Cabaretier. Veſte griſe, bonnet de laine rouge & noir, avec un tablier de groſſe toile.*

La Scène eſt chez M. Broſſart, dans la Chambre où il travaille.

LA
ROSE ROUGE,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. BROSSART, Mad. BROSSART.

M. BROSSART, *tenant une pipe de tabac.*

POURQUOI ne veux-tu pas mettre des carottes dans notre ſoupe ? Toujours des navets, des navets ! Dis-moi donc une raiſon ?

Mad. BROSSART.

Parce que la Fruitiere ne veut pas m'en donner.

M. BROSSART.

Pourquoi cela ?

Mad. BROSSART.

Parce qu'elle n'en a pas.

M. BROSSART.

Elle n'en a pas ?

Mad. BROSSART.

Non, & elle dit qu'elle ne veut point s'en charger, parce que ſes pratiques ne les aiment pas.

M. BROSSART.

Je les aime moi. Il faut aller ailleurs.

Mad. BROSSART.

Mais, je n'ai pas d'argent, & elle me fait crédit.

M. BROSSART.

Ah ! de l'argent, de l'argent ! la voilà, toujours de l'argent ! ce n'eſt pas de l'argent qu'il faut demander, c'eſt des carottes.

Mad. BROSSART.

Tu ne veux pas me donner d'argent, parce que tu ne ſais pas en gagner.

M. BROSSART.

Je ne ſais pas en gagner ? Je ne ſuis pas Maître Peintre ? Dis donc le contraire.

Mad. BROSSART.

Pardi ! je le ſais bien que tu l'es, puiſque

c'eſt avec ma dot que tu as été reçu. Mais qu'eſt-ce que tu ſais faire ?

M. BROSSART.

Tout ce qu'on me demande.

Mad. BROSSART.

Oui, tu n'as pas toujours des diſputes avec les gens pour qui tu travailles ?

M. BROSSART.

Parce qu'ils changent d'avis : eſt-ce ma faute à moi ? Les plus habiles gens ſont expoſés à cela.

Mad. BROSSART.

Mais, du moins, il ont de l'ouvrage, & toi tu n'en as pas ; je ſuis bien malheureuſe de t'avoir épouſé.

M. BROSSART.

Sais-tu que c'eſt bien de l'honneur que je t'ai fait ; ſans moi, tu n'aurois jamais été la femme d'un homme d'épée.

Mad. BROSSART.

Ah ! oui, voilà un bel homme ! où eſt le profit ?

M. BROSSART.

Ne t'embarraſſe pas, j'aurai bientôt de l'ouvrage.

Mad. BROSSART.

Et comment cela?

M. BROSSART.

Tu ſais bien ce Cabaretier qui vient de s'établir à côté de chez nous?

Mad. BROSSART.

Qui, Monſieur Vinot?

M. BROSSART.

Oui, il m'a dit ce matin, Monſieur Broſſart, j'irai vous voir tantôt, j'aurai affaire à vous; je parie que c'eſt pour avoir une enſeigne.

Mad. BROSSART.

Saurais-tu lui en faire une?

M. BROSSART.

Si je le ſaurai?... Aſſurément, j'y ai déjà penſé, & je veux en faire une belle, qui me donnera bien des pratiques, quand on la verra.

Mad. BROSSART.

Je le ſouhaite; mais s'il vient, il faut qu'il te trouve à travailler, du moins.

M. BROSSART.

Oui, tu as raiſon, je m'en vais délayer du rouge que j'ai là.

Mad.

Mad. BROSSART.

Et en as-tu, une enſeigne ?

M. BROSSART.

Oui, j'ai celle que j'avois faite pour ce Limonadier, qui n'en a pas voulu & que j'ai effacée.

Mad. BROSSART.

A la bonne-heure. Je crois voir M. Vinot qui vient.

M. BROSSART.

Allons, donne-moi le pot au rouge.

Mad. BROSSART.

Tiens, le voilà.

M. BROSSART.

De l'eau, de l'eau.

Mad. BROSSART.

Elle eſt à côté de toi.

M. BROSSART.

C'eſt bon, va-t-en; il ne faut pas que les femmes ſoient témoins, quand les hommes parlent d'affaires.

Mad. BROSSART.

Je m'en vais au-devant de M. Vinot, pour le faire entrer.

M. BROSSART.

Oui, dis lui que je ſuis très-occupé.

Mad. BROSSART.

Ne t'embarraſſe pas.

SCENE II.

M. BROSSART, *délayant du rouge.*

On ne paye plus les talens à préſent : ce pendant il ne faut pas avoir l'air chagrin. Chantons un peu pour nous égayer.

Il chante.

* *Vaſte mer, dont le calme perfide*
Séduit les Mortels ambitieux,
Crois-tu, ſur ta plaine liquide,
Que j'affronte mille périls affreux?

* *Vieille Chanſon.*

SCENE III.

M. BROSSART, M. VINOT.

M. VINOT.

MON voisin, vous voulez bien que je vienne vous voir?

M. BROSSART, *chantant.*

Non, non, non, non, charmé,...

M. VINOT.

Comment! non, non; pourquoi donc?

M. BROSSART.

Ah! c'est vous, mon voisin?

M. VINOT.

Oui vraiment, vous disiez non, non.

M. BROSSART.

C'est que je chantois; parce que, quand on est appliqué comme cela quelquefois... enfin, vous vous portez bien?

M. VINOT.

A vous servir de tout mon cœur; & vous?

M. BROSSART.

Vous voyez, comme cela, à travailler.

M. VINOT.

On dit que vous êtes fort occupé; ce-

pendant je viens vous demander de me faire un plaiſir.

M. BROSSART.

Vous n'avez qu'à dire, mon voiſin; pour vous, je quitterai tout.

M. VINOT.

C'eſt bien honnête à vous; mais c'eſt que je vous dirai une choſe; je n'ai point encore d'enſeigne, & cela eſt néceſſaire; quoiqu'on diſe qu'à bon vin, il ne faut point de bouchon.

M. BROSSART.

Non; mais tout le monde ne ſait pas cela. Hé bien! je vous ferai une enſeigne. Voyons un peu: qu'eſt-ce que vous voudriez, vous n'avez qu'à dire?

M. VINOT.

Je ne ſais ſi vous approuverez mon idée; mais je voudrois mettre au Lion d'or.

M. BROSSART.

Si vous me demandez mon avis, franchement, là, je dirai ce que je penſe.

M. VINOT.

Hé bien! voyons.

M. BROSSART.

J'aimerois mieux mettre, à la Roſe rouge.

M. VINOT.

Tout ce que vous voudrez ; mais pour la Roſe rouge, je n'en veux point.

M. BROSSART.

Que voulez-vous donc ?

M. VINOT.

Je veux abſolument un Lion d'or ; parce qu'on dit, où vas-tu ? au Lion d'or. D'où viens-tu ? du Lion d'or. Où irons-nous ? au Lion d'or. Où y a-t-il de bon vin ? au Lion d'or. Où....

M. BROSSART.

Voilà bien de l'or dans tout cela. Eſt-ce qu'on ne diroit pas tout de même, à la Roſe rouge, de la Roſe rouge ?...

M. VINOT.

Enfin c'eſt mon idée, que voulez-vous ?

M. BROSSART.

C'eſt juſte, il faut vous contenter. Cela ſera plus cher ; mais c'eſt égal.

M. VINOT.

Plus cher ?

M. BROSSART.

Sans doute.

M. VINOT.

Mais, combien encore ?

M. BROSSART.

Un Lion d'or ? Voyons.... Cela ne peut pas vous venir à plus ni moins, que dix-huit francs.

M. VINOT.

Dix-huit francs ? c'eſt bien cher.

M. BROSSART.

Oui ; voilà pourquoi je vous propoſois la Roſe rouge, qui eſt une affaire de douze francs : c'eſt pour votre bien ; car, moi, vous ſentez....

M. VINOT.

Oui, cela fait une différence de ſix francs, eſt-ce que vous ne pourriez pas faire quelque choſe pour moi, là, diminuer un peu ?

M. BROSSART.

Si vous voulez faire un marché avec moi, par lequel vous me donnerez votre vin à douze ſols, pour dix ſols, je ne vous ferai payer que quinze francs.

M. VINOT.

Mais mon vin a douze ſols eſt d'une meilleure qualité, que celui à dix; & celui à dix eſt très-bon. Je vous en donnerai trente bouteilles excellentes.

M. BROSSART.

Non, je veux de celui à douze ſols.

M. VINOT.

Mais trente bouteilles à douze, cela fera toujours dix-huit francs.

M. BROSSART.

Cela ne fera que quinze francs, ſi je ne les prend que pour dix ſols la bouteille.

M. VINOT.

Allons, allons, nous nous accommoderons, ne vous embarraſſez pas; puiſque vous le voulez, je vous donnerai du vin à douze.

M. BROSSART.

Je compte bien ſur cela, mais quand aurai-je mon vin?

M. VINOT.

Tout-à-l'heure, ſi vous voulez; mais quand aurai-je mon enſeigne?

M. BROSSART.

Je vais y travailler dans l'inſtant; envoyez-moi le vin; mais du vin à douze.

M. VINOT.

Vous allez l'avoir. Adieu, mon voiſin.

M. BROSSART.

Adieu, mon voiſin. Je ne vous reconduis pas, pour perdre moins de temps.

M. VINOT.

Point de cérémonie entre voiſins, ſans cela, je ne viendrois pas vous voir ; & j'aime beaucoup à voir peindre : ainſi vous voyez bien que....

M. BROSSART.

Allons, allons ; je m'en vais donc travailler.

M. VINOT.

C'eſt bon ; je m'en vais vous envoyer votre vin. Adieu.

M. BROSSART

Adieu, adieu. A douze toujours.

SCENE IV.

M. BROSSART, *ſe mettant à travailler.*

(*Il peint une Roſe rouge.*)

QUELLE diable de fantaiſie de vouloir un Lion d'or ! Ah ! je t'en réponds ; tu auras...

tu auras... un Lion d'or ! pourvu qu'il m'envoye du vin toujours. Allons, allons ; qu'importe, quand le vin ſera une fois ici, je ne le rendrai pas.

SCENE V.

M. BROSSART, Mad. BROSSART, *ſans voir ce que peint M. Broſſard.*

Mad. BROSSART.

Eh bien ! vas-tu lui faire une enſeigne ?

M. BROSSART.

Oui, j'y travaille.

Mad. BROSSART.

Et combien te donnera-t-il ?

M. BROSSART.

Quinze francs.

Mad. BROSSART.

Tant-mieux ; car j'attends après cet argent-là, pour acheter bien des choſes.

M. BROSSART.

Ah ! tu attendras long-temps.

Mad. BROSSART.

Comment ! eſt-ce qu'il ne te payera pas tout de ſuite ?

M. BROSSART.

Si fait, mais il nous donnera du vin, au lieu d'argent.

Mad. BROSSART.

Du vin, du vin! tu ne penſes qu'à boire...

M. BROSSART.

Et toi, tu n'aimes que l'argent.

Mad. BROSSART.

C'eſt qu'avec de l'argent, on achete ce que l'on veut.

M. BROSSART.

Oui, mais c'eſt que j'aurai trente bouteilles de vin à douze ſols, cela fait dix-huit francs, au lieu de quinze.

Mad. BROSSART.

J'aimerois mieux de l'argent.

M. BROSSART.

Il ne nous en auroit pas donné, tout-à-l'heure, peut-être, au lieu que nous ſerons payés tout de ſuite: quitte à revendre du vin.

Mad. BROSSART.

Ah! tu y mettras bon ordre; tu le boiras?

M. BROSSART.

Peut-être. Tiens; il y a là quelqu'un à la porte.

Mad. BROSSART.

Qu'eſt-ce qui eſt là?

SCENE VI.

M. BROSSART, Mad. BROSSART, BERTRAND, *avec un panier rempli de bouteilles de vin.*

BERTRAND.

N'EST-CE pas ici où demeure M. Broſſart?

Mad. BROSSART.

Oui, mon ami.

BERTRAND.

C'eſt que voilà vingt bouteilles de vin que M. Vinot lui envoye.

M. BROSSART.

Ah! c'eſt bon: mais il en faut trente.

BERTRAND.

Je vais en rapporter encore dix.

M. BROSSART.

Tiens, prends le panier, & porte le vin à la cave.

Mad. BROSSART.

Oui, oui, vous n'avez qu'à m'attendre

ici, mon Garçon, je vais vous rendre le panier.

BERTRAND.

C'eſt bon, Madame.

SCENE VII.

M. BROSSART, BERTRAND, *regardant peindre,*

M. BROSSART.

EST-IL bon, ce vin-là?

BERTRAND.

Oui, Monſieur, c'eſt tout ce que nous avons de meilleur. D'abord, Monſieur, nous ne pourrions pas vous en donner d'autre, parce que nous n'en avons que d'une ſorte.

M. BROSSART.

Oui, mais il eſt bien cher?

BERTRAND.

Non, Monſieur, on ne vous le fera pas payer plus cher qu'à un autre.

M. BROSSART.

Mais, au contraire, je veux bien l'avoir à meilleur marché.

BERTRAND.

Monſieur, tout le monde le paye dix ſols.

M. BROSSART.

Dix ſols!... & vous n'en avez pas de plus cher?

BERTRAND.

Non, Monſieur, il eſt tout du même prix.

M. BROSSART.

Ah! ah! c'eſt bon à ſavoir.

SCENE VIII.

M. BROSSART, Mad. BROSSART, BERTRAND.

Mad. BROSSART, *rapportant le panier.*

TENEZ, Garçon, voilà votre panier.

BERTRAND.

C'eſt bon.

M. BROSSART.

Vous allez rapporter le reſte?

BERTRAND.

Oui, Monſieur, tout-à-l'heure.

Mad. BROSSART.

Faites bien nos complimens à M. Vinot.

BERTRAND.

Je n'y manquerai pas, Madame.

SCENE IX.

M. BROSSART, Mad. BROSSART.

Mad. BROSSART, *regardant peindre.*

Eh bien! tu fais encore une Roſe rouge?

M. BROSSART.

Oui, je voudrois bien ſavoir ce que cela te fait.

Mad. BROSSART.

Moi, rien; mais c'eſt que je ne t'ai jamais vu faire autre choſe; & puis ce ſont des diſputes, & l'ouvrage te reſte.

M. BROSSART.

Celui-ci ne me reſtera pas, je t'en réponds.

Mad. BROSSART.

Eſt-ce que M. Vinot t'a demandé une Roſe rouge?

M. BROSSART.

Non, il vouloit un Lion d'or.

Mad. BROSSART.

Et pourquoi donc faire une Roſe rouge?

M. BROSSART.

C'eſt que je n'ai que du rouge.

Mad. BROSSART.

Il falloit luí faire un Lion rouge, du moins.

M. BROSSART.

Je n'en ſais pas faire.

Mad. BROSSART.

Ah! cela eſt différent. Je crois que tu ne ſais faire que des Roſes. Et comment feras-tu?

M. BROSSART.

Je m'en vais écrire en bas, au Lion d'or.

(*Il écrit au Lion d'or.*)

Mad. BROSSART, *levant les épaules.*

C'eſt bien imaginé!

M. BROSSART.

Sans doute.

SCENE X.

M. BROSSART, Mad. BROSSART, M. VINOT, *apportant le reſte du vin.*

M. VINOT.

PEUT-ON entrer?

Mad. BROSSART.

Ah! c'eſt Monſieur Vinot.

M. VINOT.

Oui, j'apporte le reſte de votre vin.

Mad. BROSSART.

Quoi! vous-même?

M. VINOT.

Parbleu! me voilà bien malade!

Mad. BROSSART.

Donnez-moi, je m'en vais le ſerrer.

M. VINOT.

Je le porterai avec vous, ſi vous voulez, ma voiſine.

Mad. BROSSART.

Non, non; ne vous donnez pas cette peine-là. Je vais revenir.

SCENE

SCENE XI.

M. BROSSART, M. VINOT.

M. VINOT.

ELLE eſt jolie la voiſine.

M. BROSSART.

Ah! comme cela. Vous avez bien de la bonté.

M. VINOT.

Et notre ouvrage, cela avance-t-il?

M. BROSSART.

Oui, cela ne ſera pas long à préſent.

M. VINOT.

Ah! voyons, voyons. (*Il s'avance & regarde.*) Comment! c'eſt une Roſe rouge?

M. BROSSART.

Oui.

M. VINOT.

Mais nous ſommes convenus que vous me feriez un Lion d'or.

M. BROSSART.

Oui, vous; auſſi ai-je mis au bas au Lion d'or.

M. VINOT.

Mais il y a une Roſe rouge.

M. BROSSART.

Qu'eſt-ce que cela fait ? on lira toujours au Lion d'or.

M. VINOT.

Et ceux qui ne ſavent pas lire ?

M. BROSSART.

Tant-pis pour eux.

M. VINOT.

Ma foi, je ne prendrai pas cette enſeigne-là.

M. BROSSART.

Vous la prendrez.

M. VINOT.

Vous voyez bien que vous vous condamnez vous-même, en mettant au Lion d'or au-deſſous d'une Roſe rouge.

M. BROSSART.

Oui, mais vous voyez je ſuis honnête homme du moins, je ne vous fais pas accroire une choſe pour une autre, je ne me cache pas moi, & je vous donne deux choſes pour une, le Lion & la Roſe, je ne ſuis pas comme vous.

M. VINOT.

Comme moi? Qu'eſt-ce que vous voulez dire?

M. BROSSART.

Que vous me donnez du vin à dix, pour du vin à douze.

M. VINOT.

Cela n'eſt pas vrai.

M. BROSSART.

C'eſt très-vrai, mais je ne me fâche pas; parce que vous n'en avez pas d'autre.

M. VINOT.

Je n'en ai pas d'autre?

M. BROSSART.

Sûrement; car votre Garçon me l'a dit.

M. VINOT.

Il vous l'a dit? Il a tort.

M. BROSSART.

Non; il a dit ce qu'il ſavoit.

M. VINOT.

Eh bien! ſi vous n'en voulez pas, vous n'avez qu'à le rendre.

M. BROSSART.

Non, je ne vous fais pas de chicanne. Je

le prendrai; ſi vous en aviez d'autre, cela ſeroit différent.

M. VINOT.

Je garderai mon vin, & vous garderez votre enſeigne.

M. BROSSART.

Au contraire, je prendrai votre vin, & vous prendrez mon enſeigne.

M. VINOT.

Cela ne ſera pas.

M. BROSSART.

Cela ſera.

M. VINOT.

Je m'en vais le reprendre.

M. BROSSART.

Je vous en empêcherai bien.

M. VINOT.

Nous verrons.

M. BROSSART.

Oui, nous verrons. (*Ils veulent ſe battre.*)

SCENE XII.

M. BROSSART, Mad. BROSSART, M. VINOT.

Mad. BROSSART, *se mettant entre deux.*

Eh bien! eh bien! qu'eſt-ce que vous avez donc?

M. VINOT.

Ah! je m'en rapporte à Madame Broſſart.

M. BROSSART.

Je le veux bien.

Mad. BROSSART.

Voyons; de quoi vous plaignez-vous?

M. VINOT.

Je lui ai demandé un Lion d'or, & il me fait une Roſe au lieu d'un Lion.

Mad. BROSSART.

Mais ce n'eſt pas ſa faute.

M. VINOT.

Comment? Il l'a fait exprès, il pouvoit bien faire un Lion.

Mad. BROSSART.

Non.

M. VINOT.

Pourquoi ?

Mad. BROSSART.

C'eſt qu'il n'en ſait pas faire, il ne ſait faire que des Roſes, & il n'avoit que du rouge.

M. BROSSART.

Pourquoi dire cela ?

Mad. BROSSART.

C'eſt que c'eſt vrai ; ainſi, mon voiſin, vous voyez bien qu'il ne pouvoit pas mieux faire.

M. VINOT.

En ce cas-là, il faut qu'il me rende mon vin.

M. BROSSART.

Je ſuis plus raiſonnable que lui, car je veux bien de ſon vin.

M. VINOT.

Parbleu, je le crois bien.

M. BROSSART.

Vous le croyez bien ?

M. VINOT.

Sans doute.

M. BROSSART.

Mais, ſi je voulois, je vous obligerois à me

donner du vin à douze, puiſque nous en ſommes convenus.

M. VINOT.

Convenus ?

Mad. BROSSART.

C'eſt-il vrai ?

M. VINOT.

Mais, comme cela.

M. BROSSART.

Vous n'en avez qu'à dix, vous ne pouvez pas faire mieux, je m'en contente.

Mad. BROSSART.

C'eſt bien raiſonnable, ſoyez de même.

M. VINOT, *à Mad. Broſſart.*

Je ne demande pas mieux. Ce ſera à cauſe de vous toujours.

M. BROSSART.

Comme vous voudrez.

Mad. BROSSART.

Mais, mon mari, c'eſt fort honnête.

M. BROSSART.

Oui, pour toi.

M. VINOT.

C'eſt à une condition

M. BROSSART.

Voyons.

M. VINOT.

C'eſt, puiſque vous avez fait une Roſe, que vous effacerez l'écriture du Lion d'or.

M. BROSSART.

Mais c'eſt un changement qui me donnera de la peine.

Mad. BROSSART.

Ah ! mon ami, il faut faire cela.

M. BROSSART.

Je le voudrois de tout mon cœur, mais...

Mad. BROSSART.

Pourquoi ne le feriez-vous pas ?

M. BROSSART.

C'eſt qu'il ne me reſte pas de couleur du tout, j'ai employé tout ce que j'avois.

M. VINOT.

Vous n'avez qu'à en acheter.

M. BROSSART.

Ah ! ſi vous voulez me donner de l'argent pour cela, à la bonne-heure.

Mad. BROSSART.

C'eſt juſte.

M. VINOT.

Non parbleu ; c'eſt bien aſſez de vous avoir donné mon vin. Je vais emporter mon enſeigne, & je la ferai corriger par un autre. (*Il prend l'enſeigne.*)

M. BROSSART.

Comme vous voudrez.

M. VINOT.

Adieu, ma voiſine.

Mad. BROSSART.

Adieu, mon voiſin.

M. VINOT.

Vous êtes une honnête femme vous, mais pour votre mari...

M. BROSSART.

Allons, allons, je crois que nous n'avons rien à nous reprocher, Monſieur Vinot. (*Ils s'en vont.*)

Fin du quarante-troiſième Proverbe.

L'AUTEUR
ET
L'AMATEUR,
QUARANTE-QUATRIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DELOUREVILLE, *Amateur. Habit brun, galonné d'or, boutonné, perruque à nœuds.*

M. PASTOUREAU, *Poëte. Habit noir, chapeau & épée.*

BÉRY, *Laquais de M. Delourevillle. En livrée.*

La Scène eſt dans le Cabinet de M. Delourevillle.

L'AUTEUR
ET
L'AMATEUR,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DELOUREVILLE, BÉRY.

M. DELOUREVILLE.

A QUELLE heure vous a-t-on dit qu'on repétoit ?

BÉRY.

Monſieur, les Muſiciens arriveront à ſix heures.

M. DELOUREVILLE.

A ſix heures ?

BÉRY.

Oui, Monſieur.

M. DELOUREVILLE.

Allons, c'eſt bon. Apportez-moi ces papiers qui ſont dans le Sallon.

BÉRY.

Je les ai mis ici, ſur votre bureau. (*Il s'en va.*)

M. DELOUREVILLE.

Oui, les voilà.

SCENE II.

M. DELOUREVILLE, *feuilletant des papiers.*

De la Muſique travaillée, ce n'eſt point là ce qu'il nous faut, je lui ai dit.... Bon, en voici un autre qui ne fait pas un ſeul vers aléxandrin dans ſon récitatif....

SCENE III.

M. DELOUREVILLE, M. PASTOUREAU, BÉRY.

BÉRY, *annonçant.*

MONSIEUR Paſtoureau.

M. PASTOUREAU.

Monſieur, ces Meſſieurs m'ont dit qu'ils avoient eu l'honneur de vous parler de moi, & que vous aviez eu la bonté de leur dire que vous verriez volontiers mon Poëme.

M. DELOUREVILLE.

Ah! oui, je me rappelle, c'eſt un Opéra-Ballet?

M. PASTOUREAU.

Oui, Monſieur, c'eſt Jupiter & Léda.

M. DELOUREVILLE.

Jupiter & Léda? Ah! Monſieur, c'eſt une choſe bien difficile à faire qu'un Opéra. Aſſeyez-vous donc.

M. PASTOUREAU.

Monſieur, je ſerai charmé que vous vouliez bien me donner vos conſeils; je les ſuivrai avec grand plaiſir.

M. DELOUREVILLE.

J'ai toujours été épouventé de cette entrepriſe ; c'eſt ce qui fait que je n'ai jamais oſé la tenter : je ſais bien tous les moyens qu'il faut employer pour réuſſir, & bien des Auteurs m'ont eu l'obligation de leurs ſuccès ; mais c'eſt après bien du travail.

M. PASTOUREAU.

J'eſpere, Monſieur, que vous voudrez bien avoir les mêmes bontés pour moi.

M. DELOUREVILLE.

Oui-dà, voyons, voyons votre Poëme.

M. PASTOUREAU.

Voici, Monſieur, comme je commence. Je veux d'abord une ouverture analogue au premier Acte.

M. DELOUREVILLE.

Monſieur, ce n'eſt pas cela, ce n'eſt pas cela.

M PASTOUREAU.

Mais je vous demande pardon, je veux une muſique douce, qui peigne le repos, l'ennui même, s'il eſt poſſible. Je ne veux que des flûtes très-adoucies....

M.

M. DELOUREVILLE.

Vous voyez bien que vous voilà tout-à-fait hors des principes.

M. PASTOUREAU.

Comment, Monſieur, je ne peux pas commencer par des flûtes?

M. DELOUREVILLE.

Non, Monſieur, gardez-vous-en bien; vous ne trouveriez pas de Muſicien, qui voulût ſe charger de mettre votre Poëme en muſique, & il aurait raiſon.

M. PASTOUREAU.

Pourquoi donc cela?

M. DELOUREVILLE.

Rien n'eſt plus aiſé à comprendre. Avec des flûtes, où ſeroit le premier coup d'archet?

M. PASTOUREAU.

Mais le premier coup d'archet....

M. DELOUREVILLE.

Ne ſauroit ſe retrancher, non, Monſieur, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Eh bien! Monſieur, voyez toujours le plan de mon Poëme.

M. DELOUREVILLE.

Monſieur, Monſieur, vous aurez de la peine....

M. PASTOUREAU.

Lorſqu'on levera la toile, on verra l'Olimpe aſſemblée; les Graces, les Jeux & les Ris danſent dans une Gloire; Jupiter bâille. Neptune vient parler à Jupiter, qui ſe réveille: Junon eſt inquiete; les Graces, les Ris & les Jeux diſparoiſſent & ſuivent Jupiter. La Jalouſie s'offre à Junon & elle la ſuit.

M. DELOUREVILLE.

Eh! Monſieur, vous n'y êtes pas, ce n'eſt pas cela, ce n'eſt pas cela.

M. PASTOUREAU.

Quoi, Monſieur, vous n'êtes pas enchantée de cet Acte-là?

M. DELOUREVILLE.

Non, Monſieur, l'Acte du Ciel n'eſt jamais le premier, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Mais, Monſieur, cela fait une eſpece de Prologue; il me ſemble qu'on ne peut pas mieux commencer.

M. DELOUREVILLE.

Oh! non, ce n'eſt pas cela, il faudroit...

M. PASTOUREAU.

Ah! Monſieur, dites?

M. DELOUREVILLE.

Non, non, voyons la ſuite.

M. PASTOUREAU.

La décoration repréſente un bocage, au bord de la mer. Léda paroît ſuivie des Nymphes, qui danſent pour l'amuſer; mais Léda, après avoir reçu leur hommage, leur ordonne de s'éloigner; elle confie ſon amour pour le Triton Glaucus, à Corinne ſon amie. La mer s'agite; elle eſpere qu'elle va voir ſon amant: il paroît un Cigne qui s'approche d'elle; elle le croit envoyé par Glaucus; elle le careſſe, & elle eſt entourée d'un nuage épais, dans lequel elle eſt enlevée. Les Nymphes ſe réuniſſent pour plaindre Léda. Chœur de plaintes qui attirent Glaucus, & lui apprennent ſon malheur. Il va implorer Neptune.

M. DELOUREVILLE.

Mais, Monſieur, un moment, vous voyez bien que vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Comment, Monſieur?

M. DELOUREVILLE.

Votre Acte ne finit pas par un Ballet, je n'approuve point cela.

M. PASTOUREAU.

Mais, cependant à préſent....

M. DELOUREVILLE.

Je le ſais bien; & puis Glaucus n'a pas un entretien avec Léda.

M. PASTOUREAU.

Il n'en aura point, Monſieur.

M. DELOUREVILLE.

Il n'en aura point?

M. PASTOUREAU.

Non, Monſieur, je ne veux point de récitatif, ni de Scènes.

M. DELOUREVILLE.

Vous n'en voulez point?

M. PASTOUREAU.

Non, Monſieur, tout eſt en action.

M. DELOUREVILLE.

Vous ne réuſſirez pas, Monſieur, ce n'eſt pas cela.

M. PASTOUREAU.

Voyez juſqu'au bout.

M. DELOUREVILLE.

Je vous attends à l'Enfer.

M. PASTOUREAU.

Je n'ai point d'Enfer.

M. DELOUREVILLE.

Point d'Enfer! point d'Enfer! & vous faites un Opéra?

M. PASTOUREAU.

Oui, Monſieur.

M. DELOUREVILLE.

Mais, Monſieur, il faut des oppoſitions.

M. PASTOUREAU.

Je ne dis pas le contraire.

M. DELOUREVILLE.

Allons, voyons, voyons; mais vous n'y êtes pas, ſi vous ne mettez pas d'Enfer. Faites donc un....

M. PASTOUREAU.

Quoi, Monſieur?

M. DELOUREVILLE.

Je vous dirai après, continuez.

M. PASTOUREAU.

La Scène repréſente le Palais de Neptune, bâti en coquilles, en corail, en perles, & tou-

tes les productions de la mer, que l'on trouve dans les cabinets d'Hiſtoire Naturelle.

M. DELOUREVILLE.

Il doit être formé de glaçons verds & de pierres rouges, avec des herbes. Vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Mais tout cela n'eſt pas cher, & je ne veux rien épargner pour Neptune; je veux que cette décoration ſoit peinte par Agricola. *

M. DELOUREVILLE.

Monſieur, Monſieur, ce n'eſt pas cela!

M. PASTOUREAU.

Glaucus vient attendre Neptune. Monologue de Glaucus. Neptune paroît, il l'implore contre le Cigne qui a enlevé Léda. La Cour de Neptune eſt compoſée de Tritons & de Néréïdes. Junon paroît ſur un arc-en-ciel, & ſe plaint à Neptune, de ce qu'il trouve que Jupiter, pour lui faire une infidélité, prenne la forme d'un habitant de la ſurface des eaux.

* Peintre Allemand qui peint des coquilles en miniature.

Neptune lui promet de s'en plaindre au Deſtin, & il lui fait donner une fête par ſa ſuite. Ixion, dont l'amour pour Junon la fait ſuivre par-tout, l'aſſure qu'il va la venger, en dérobant le feu du Ciel, pendant que Jupiter eſt ſur la Terre, pour lui brûler ſes ailes de cigne. Il part. Les habitans des eaux ſont allarmés, & craignent la ſéchereſſe que ce feu pourra produire. Junon remonte ſur ſon arc-en-ciel, en recevant leur priere d'arrêter le projet d'Ixion.

M. DELOUREVILLE.

Eh! Monſieur, vous confondez ici....

M. PASTOUREAU.

Monſieur, cela marche très-bien.

M. DELOUREVILLE.

Non, vous dis-je, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Comment?

M. DELOUREVILLE.

Ce n'eſt pas cela; ne voyez-vous pas que voilà tous les Élémens confondus, & qu'il faut les diſtinguer?

M. PASTOUREAU.

Mais....

M. DELOUREVILLE.

Voilà l'air, le feu, & l'eau enſemble.

M. PASTOUREAU.

Non, Monſieur, ma fête eſt d'habitans des eaux.

M. DELOUREVILLE.

Mais le feu, où ſera-t-il?

M. PASTOUREAU.

A la fin.

M. DELOUREVILLE.

Quoi! l'Enfer au dernier Acte? on n'a jamais fini par des Démons; ce n'eſt pas cela, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Je n'ai point de Démons.

M. DELOUREVILLE.

Point de Démons! point d'Enfer! impoſſible de réuſſir: vous n'y êtes pas. Il faudroit du moins....

M. PASTOUREAU.

Parlez, Monſieur, je vous écoute.

M. DELOUREVILLE.

Non, non; nous verrons après.

M. PASTOUREAU.

Jupiter a tranſporté Léda à la Chine.

M. DELOUREVILLE.

A la Chine ?

M. PASTOUREAU.

Oui, Monſieur.

M. DELOUREVILLE.

A la Chine, c'eſt bien quelque choſe ; mais je ne vois pas-là d'Enfer ; & puis ce ſeroit trop tard.

M. PASTOUREAU.

Permettez. Il eſt obligé de retourner au Ciel pour punir Ixion. Pendant ce temps-là, le Roi de la Chine veut enlever Léda. Mercure fait venir les combattans de Jupiter, les Chinois ſont repouſſés ; le Roi eſt priſonnier. Glaucus paroît & apprend à Mercure que le Deſtin lui a accordé Léda, & que Jupiter & Junon, en faveur de cet arrêt, ſe ſont raccommodés. Mercure rend la liberté au Roi de la Chine & à ſes combattans. Le Roi donne une Fête chinoiſe à Glaucus & à Léda, qui chantent un duo, à quoi un chœur chinois répond. Ixion, qui eſt précipité du Ciel après le retour de Jupiter, met, en tombant, le feu à un artifice chi-

nois, ſuperbe, qui termine l'Opéra. Vous voyez bien, Monſieur, que voilà du feu.

M. DELOUREVILLE.

Oui ; mais ce n'eſt pas là ſa place, non plus que celle des combattans : il faut corriger cela, & ſuivre la marche indiquée.

M. PASTOUREAU.

Monſieur, aidé de vos conſeils, je ne demande pas mieux ; mais voyez, du moins, les vers, s'ils ſont lyriques.

M. DELOUREVILLE.

Montrez. Avec de la docilité, vous pourrez faire quelque choſe ; mais vous n'y êtes pas encore : je vous aiderai, parce que je vous trouve des diſpoſitions. Voyons quelques morceaux.

M. PASTOUREAU.

Voici, ſi vous voulez, le Monologue de Glaucus, dans le Palais de Neptune.

M. DELOUREVILLE.

A la bonne-heure.

M. PASTOUREAU.

Cruel Deſtin, ſuſpends ta rigueur!
Charmant Amour, dont je chéris la flamme,
Ne veux-tu régner dans mon cœur,
Que pour troubler mon âme?

Je crois, Monſieur, que cela doit vous plaire ?

M. DELOUREVILLE.

On voit bien que vous avez des idées ; mais ce n'eſt pas cela.... Je voudrois...

M. PASTOUREAU.

Mais, Monſieur, la priere au Deſtin amene le dénouement.

M. DELOUREVILLE.

C'eſt la tournure de ce Monologue qui devroit être autrement. (*Révant.*)

Cruel Deſtin, ſuſpends ta rigueur !

C'eſt une invocation ?

M. PASTOUREAU.

Oui, Monſieur.

M. DELOUREVILLE.

Je ſens bien cela ; mais je voudrois tourner ce vers-là....

M. PASTOUREAU.

Comment ?

M. DELOUREVILLE.

Attendez.

Cruel Deſtin....

Laiſſez-moi faire, laiſſez-moi faire.

M. PASTOUREAU.

Je ne dis mot.

M. DELOUREVILLE.

Paſſez-moi l'écritoire, je vous prie.

M. PASTOUREAU.

La voilà.

M. DELOUREVILLE.

Voyons. (*Il prend une plume.*)

Cruel Deſtin, ſuſpends ta rigueur!

Je ne peux pas vous paſſer cela.

M. PASTOUREAU.

Mais....

M. DELOUREVILLE.

Ne me diſtrayez pas.... je voudrois mettre.... Non....Pourquoi pas?

Rigoureux Deſtin, ſuſpend ta cruauté....

Non, non; ce n'eſt pas cela non plus. Que diable!... Attendez.

Cruel Deſtin, ſuſpends.... ſuſpends....
Cruel Deſtin....

M. PASTOUREAU.

Vous n'avez que ta rigueur à mettre.

M. DELOUREVILLE.

Je crois que vous avez raiſon. Voyons.

Cruel Deſtin, ſuſpends.... ta rigueur!

Oui, c'eſt ce qu'il falloit mettre.

M. PASTOUREAU.

Mais, je l'avois mis auſſi.

M. DELOUREVILLE.

Suſpends ta rigueur?

M. PASTOUREAU.

Oui, vraiment, voyez. (*Lui montrant.*)

M. DELOUREVILLE.

Oui, oui, vous avez raiſon. Allons, je vous paſſe ce vers-là. Mais pour....

Charmant Amour, dont je chéris la flamme.

M. PASTOUREAU.

Mais, Monſieur, que direz-vous à la place?

M. DELOUREVILLE.

Ce que je dirois?.... mille choſes au lieu de cela.

Charmant Amour....

Mais voyez donc comme cela eſt commun!

M. PASTOUREAU.

Je conviens... mais voudriez-vous mettre
Tendre Amour, dont je chéris la flamme ?

M. DELOUREVILLE.

Non, non.

Dont je chéris la flamme !

M. PASTOUREAU.

Il faut adoucir le reproche que je fais à l'Amour.

M. DELOUREVILLE.

Sans doute. Par conſéquent, vous n'y êtes pas. Voici ce qu'il faut dire. (*Il réve.*) Ne m'interrompez pas. Oui, non ; c'eſt que ce que vous dites-là à l'Amour, me dérange. Comment y a-t-il ?

M. PASTOUREAU.

Charmant Amour, dont je chéris la flamme.

M. DELOUREVILLE.

Charmant Amour....

M. PASTOUREAU.

Dont je chéris la flamme.

M. DELOUREVILLE.

Dont je chéris la flamme.

On peut laiſſer ce vers-là. Voyons les deux autres.

M. PASTOUREAU.

Ne veux-tu régner dans mon cœur,
Que pour troubler mon âme ?

M. DELOUREVILLE.

Un moment donc. Je ne ſuis pas content de cela : vous n'y êtes pas du tout.

Ne veux-tu régner...

M. PASTOUREAU.

Oui, parce que le Muſicien aura dequoi faire une roulade, ſur le mot régner.

M. DELOUREVILLE.

J'entends bien ; mais....

Ne veux-tu régner dans mon cœur,

Vous n'y êtes pas.

Dans mon cœur, ne veux-tu régner.

M. PASTOUREAU.

Comme cela, vous ne rimeriez plus à...

M. DELOUREVILLE.

Comment, je ne rimerais plus ?

M. PASTOUREAU.

Non, Monſieur.

M. DELOUREVILLE.

Pourquoi cela, Monſieur?

M. PASTOUREAU.

Parce que le premier vers dit:

Cruel Deſtin, ſuſpends ta rigueur!

M. DELOUREVILLE.

Oui, mais le ſecond.

M. PASTOUREAU.

Le ſecond eſt:

Charmant Amour, dont je chéris la flamme.

M. DELOUREVILLE.

Oui, oui, vous avez raiſon, laiſſons:

Ne veux-tu régner dans mon cœur....

M. PASTOUREAU.

Que pour troubler mon âme?

M. DELOUREVILLE.

Non pas, s'il vous plaît, je ne veux pas de ce vers-là. Vous me trouverez difficile....

M. PASTOUREAU.

Monſieur, je ne dis pas....

M.

M. DELOUREVILLE.

Mais je ne vous paſſerai pas cela. Je veux abſolument que vous diſiez....

M. PASTOUREAU.

Voyons, Monſieur, je m'en rapporte entierement à vous.

M. DELOUREVILLE.

Vous allez voir, vous allez voir, j'ai une idée. Dites-moi une rime à flâme.... Non, je le tiens.

Ne veux-tu régner dans mon cœur....
Dans mon cœur....
Eh, mon Dieu!...
Dans mon cœur....

M. PASTOUREAU.

Que pour troubler mon âme?

M. DELOUREVILLE.

Que pour?

M. PASTOUREAU.

Troubler mon âme.

M. DELOUREVILLE.

Troubler mon âme?

N'eſt pas mal.

Que pour troubler mon âme?

J'en ſuis très-content! Vous voyez bien qu'à force de chercher on trouve.

Que pour troubler mon âme?

Le voilà, il faut l'écrire.

M. PASTOUREAU.

Mais c'eſt écrit, voilà comme il étoit fait.

M. DELOUREVILLE.

Oui? (*Il lit.*) Ah! c'eſt vrai. Cela ne fait rien. Je ſuis très-content, à préſent, de ce Monologue.

M. PASTOUREAU.

Monſieur, j'eſpere que par la ſuite, aidé de vos lumieres....

M. DELOUREVILLE.

Vous y pouvez compter, je me ferai un plaiſir de vous dire naturellement ce que je penſe.

M. PASTOUREAU.

Je vous en ſerai très-obligé.

M. DELOUREVILLE.

Il n'y a que ce moyen-là de former les

jeunes gens. Ah ça, je ſuis très-aiſe d'avoir fait connoiſſance avec vous.

M. PASTOUREAU.

C'eſt moi, Monſieur....

M. DELOUREVILLE.

Je verrai ces Meſſieurs, mais dites-leur toujours que je ſuis très-content de votre Poëme, parce qu'avec les petites corrections que j'y ferai comme cela, je compte qu'il ira.

M. PASTOUREAU.

Monſieur, je leur dirai, & ſi vous permettez, quelquefois j'aurai l'honneur...

M. DELOUREVILLE.

Oui, le matin ſur-tout, parce qu'on travaille mieux. Adieu, Monſieur Paſtoureau, charmé de vous avoir vû.

M. PASTOUREAU.

Où allez-vous donc, Monſieur?

M. DELOUREVILLE.

Adieu. Je paſſe de l'autre côté, puiſque vous le voulez.

Fin du quarante-quatrième Proverbe.

LA VEUVE AVARE,

QUARANTE-CINQUIÈME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. RENAUD DUBOULOIR, *Avocat. Habit noir, perruque à nœuds.*

Mad. DERUPERT, *Veuve. En deuil de ſon mari.*

LE CHEVALIER DE S. RIEUL. *En habit uniforme d'Infanterie.*

LAPIERRE, *Laquais de M. Dubouloir. Habit gris, boutons d'argent.*

La Scène eſt dans le Cabinet de M. Dubouloir.

LA VEUVE AVARE,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DUBOULOIR, LAPIERRE.

M. DUBOULOIR.

LAPIERRE?

LAPIERRE.

Monſieur.

M. DUBOULOIR.

Eſt-il venu quelqu'un?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur, cette Veuve qui demeure ici près, Madame, Madame....

M. DUBOULOIR.

Ah! Madame Derupert?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur, & puis Monſieur le Chevalier de S. Rieul.

M. DUBOULOIR.

S. Rieul?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. DUBOULOIR.

Je ne le connois pas.

LAPIERRE.

Ils reviendront tous les deux. Ah! tenez, voilà déjà Monſieur le Chevalier.

SCENE II.

M. DUBOULOIR, Le CHEVALIER.

M. DUBOULOIR.

MONSIEUR le Chevalier, voulez-vous bien vous donner la peine d'entrer?

Le CHEVALIER.

Monſieur Dubouloir, je ſuis bien votre ſerviteur.

M. DUBOULOIR.

Aſſeyez-vous donc, Monſieur, s'il vous plaît. (*Ils s'aſſeyent.*)

Le CHEVALIER.

Monſieur, je ſuis Capitaine d'Infanterie, par conſéquent très-peu riche; mais j'avois un oncle qui devoit l'être beaucoup, parce qu'il étoit l'aîné de notre famille, & qu'il a toujours vécu dans la plus grande économie.

M. DUBOULOIR.

Il eſt donc mort?

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur, il y a ſix mois. L'on m'a mandé qu'il n'avoit rien laiſſé; c'eſt ce qui fait que je ne me ſuis pas preſſé de venir. Mais comme il mangeoit fort peu, je ne comprends pas ce qu'eſt devenu ſon bien.

M. DUBOULOIR.

N'a-t-on pas fait un inventaire à ſa mort?

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur, mais l'on n'a rien truové.

M. DUBOULOIR.

En ce cas-là, vous n'avez pas droit de rien demander.

Le CHEVALIER.

Non, vraiment.

M. DUBOULOIR.

Mais, à qui a été le peu qu'il y avoit ?

Le CHEVALIER.

A ſa veuve ; car il n'a jamais eu d'enfans.

M. DUBOULOIR.

A ſa veuve ? cela devient différent.

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur, d'autant qu'elle eſt très-avare.

M. DUBOULOIR.

Il y a tout lieu de croire que c'eſt elle qui retient ce qui devoit vous revenir de votre oncle ?

Le CHEVALIER.

Je le crois comme cela.

M. DUBOULOIR.

Mais ſon bien, de quelle nature étoit-il ?

Le CHEVALIER.

En très-bonnes terres ; mais tout cela a été vendu, & je crains qu'en l'attaquant, elle ne

réponde que tout a été diſſipé du temps de mon oncle.

M. DUBOULOIR.

C'eſt ſûrement ce qu'elle répondra, s'il n'y a point eu de remplacement des fonds provenus de la vente de ces terres?

Le CHEVALIER.

Je n'ai point d'argent à manger à plaider, ainſi je ſuis fort embarraſſé.

M. DUBOULOIR.

Vous devez l'être en effet.

Le CHEVALIER.

Voilà pourquoi je m'adreſſe à vous, Monſieur, parce que vous êtes voiſin de Madame Derupert, & que....

M. DUBOULOIR.

Quoi! c'eſt Madame Derupert?

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur, c'eſt la veuve en queſtion.

M. DUBOULOIR.

Madame Derupert eſt très-avare, & ſi elle a eu envie de vous fruſtrer, je ne ſuis pas étonné qu'elle n'ait pas voulu placer ces fonds. Il pourroit très-bien ſe faire, ſi l'on n'a point de connoiſſance d'acquiſitions, de

contrats, que tout ce bien ne ſoit qu'en argent ou en papiers.

Le CHEVALIER.

Et comment le ſavoir?

M. DUBOULOIR.

C'eſt très-difficile; car c'eſt là le ſecret des avares, & ils ne le confient à perſonne.

Le CHEVALIER.

Il n'y a donc aucunes reſſources?

M. DUBOULOIR.

Non, ſi vous êtes ſûr qu'il n'y a ni fonds, ni contrats que l'on connoiſſe.

Le CHEVALIER.

Ah, Monſieur! je ſuis un homme perdu!

M. DUBOULOIR.

Comment ne pouvez-vous pas vivre dans l'emploi que vous avez?

Le CHEVALIER.

S'il n'y avoit que moi, ce ne ſeroit rien; mais n'ayant plus de reſſources, plus d'eſpoir d'avoir rien, de la ſucceſſion de mon oncle; je vais faire le malheur d'une perſonne que j'aime.... Ah, Monſieur! elle en mourra de déſeſpoir!

M. DUBOULOIR.

Vous ne l'épouſerez pas, & elle n'en mourra pas. Il n'y a que vous à plaindre dans ce cas-là.

Le CHEVALIER.

Si j'étois ſeul, j'aurois bientôt fini mon ſort. Vous ne ſavez pas à quel point je ſuis malheureux. Monſieur, mon état eſt affreux!

M. DUBOULOIR.

Vous m'épouvantez!

Le CHEVALIER.

J'ai grand beſoin de vos conſeils, de vos ſecours.... Je crains d'être pourſuivi....

M. DUBOULOIR.

Quelle affaire avez-vous?

Le CHEVALIER.

Monſieur, en arrivant à Arras, où nous ſommes en garniſon, j'y devins amoureux, fou, d'une Demoiſelle qui eſt réellement charmante.

M. DUBOULOIR.

A Arras?

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur.

M. DUBOULOIR.

J'y connois beaucoup de monde.

Le CHEVALIER.

Eh bien, Monſieur, c'eſt la fille du Receveur des Tailles.

M. DUBOULOIR, *avec étonnement.*

Mademoiſelle de Piremont?

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur. Son pere eſt-il de vos amis?

M. DUBOULOIR.

Beaucoup.

Le CHEVALIER.

Ah, Monſieur! ne nous trahiſſez pas, je vous en conjure.

M. DUBOULOIR.

Achevez, achevez.

Le CHEVALIER.

N'ayant point de bien, je ne pouvois eſpérer de l'obtenir; mais cela ne peut diminuer mon amour. J'eſpérois encore de mon oncle, quoiqu'il n'eût jamais répondu à toutes les lettres que je lui ai écrites, lorſque j'appris ſa mort, & en même-temps qu'il ne m'avoit rien laiſſé.

M. DUBOULOIR.

Eh bien ?

Le CHEVALIER.

Des moyens que nous avions pris pour nous voir, Mademoiſelle de Piremont & moi, nous ont plongés dans un abîme affreux.

M. DUBOULOIR.

Comment ?

Le CHEVALIER.

Elle eſt devenue groſſe ; la crainte d'être expoſée à la fureur de ſes parens, & ſon déſeſpoir, ſi je ne voulois l'en ſauver en l'enlevant, m'ont déterminé à m'enfuir avec elle à Paris, où nous ſommes depuis huit jours, & tout prêts à mourir de miſere, ſi vous ne trouvez pas quelques moyens de nous en tirer.

M. DUBOULOIR.

Monſieur, je n'abuſerai pas de votre confiance en moi, & je ne vous ferai point de reproches ſur le malheur où vous avez entraîné une malheureuſe perſonne, que vous dites que vous aimez ; mais ſavez-vous à qui vous parlez ?

Le CHEVALIER.

Monſieur....

M. DUBOULOIR.

A ſon oncle, au frere de M. de Piremont.

Le CHEVALIER.

Ah, Monſieur! faites de moi ce qu'il vous plaira; mais je vous en ſupplie, ayez pitié de votre malheureuſe niece, qu'elle ne ſoit pas la victime de mon imprudence, je me jette à vos pieds. (*Il s'y jette, & M. Dubouloir le releve.*)

M. DUBOULOIR.

Monſieur, que faites-vous? Aſſeyez-vous, & écoutez-moi.

Le CHEVALIER.

Ah, Monſieur!...

M. DUBOULOIR.

Les regrets ne feront rien à ce qui eſt arrivé; voyons le parti qui nous reſte à prendre pour tout réparer. Il faut ſavoir s'il n'y a pas moyen de rien tirer de Madame Derupert. Je crois en imaginer un. Vous connoît-elle?

Le CHEVALIER.

Non, Monſieur, je ne me ſuis point préſenté à elle avant de ſavoir ſi j'avois droit de lui rien demander.

M.

M. DUBOULOIR.

A la bonne-heure. Si je ne réuſſis pas, je me charge de tout arranger, vis-à-vis de mon frere, d'une façon ou d'autre. Je ſuis garçon; je ne veux point me marier; j'ai du bien, je le donnerai à ma niece, à condition qu'elle vous épouſera.

Le CHEVALIER.

Quoi, Monſieur!

M. DUBOULOIR.

Point de remercimens....

SCENE III.

M. DUBOULOIR, Le CHEVALIER, LAPIERRE.

MONSIEUR, Madame Derupert eſt là-dedans, qui demande à vous parler.

M. DUBOULOIR.

C'eſt juſtement elle que j'attendois. Monſieur le Chevalier, entrez dans ce petit cabinet; & vous en ſortirez quand je vous appellerai.

Le CHEVALIER, *voulant remercier M. Dubouloir.*

Monſieur, permettez....

M. DUBOULOIR.

Ne perdons pas de temps : entrez, entrez là-dedans. (*Le Chevalier entre dans le cabinet.*) Toi, Lapierre, quand je frapperai du pied, tu entreras, en criant au feu ; & tu diras qu'il eſt chez l'Epicier qui demeure à côté de Madame Derupert.

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. DUBOULOIR.

Tu te tiendras ici deſſous : tu entendras bien ?

LAPIERRE.

Oh ! ne vous embarraſſez pas.

M. DUBOULOIR.

Allons, fais entrer Madame Derupert. Ne dis rien à perſonne de cela.

LAPIERRE.

Non, non, Monſieur. Madame, donnez-vous la peine d'entrer. (*Lapierre ſort, quand Madame Derupert eſt entrée.*)

SCENE IV.

Mad. DERUPERT, M. DUBOULOIR.

Mad. DERUPERT.

Je ne ſais, Monſieur, ſi jai l'honneur d'être connue de vous?

M. DUBOULOIR.

Oui, Madame, ſûrement, j'ai cet honneur-là. Voulez-vous bien vous aſſeoir?

Mad. DERUPERT, *s'aſſeyant.*

Monſieur, je n'entends pas du tout les affaires; j'ai très-peu de bien; je ſuis une pauvre veuve, bien à plaindre: le peu que j'avois, mon mari la mangé.

M. DUBOULOIR.

C'eſt très-fâcheux, Madame, il ne falloit pas y conſentir: pour une femme raiſonnable comme vous, il eſt étonnant que vous ne l'ayez pas empêché.

Mad. DERUPERT.

Monſieur, il eſt vrai, je l'aurois dû; mais un mari que l'on aime, eſt toujours le maître. Je lui avois apporté, en mariage, deux cents mille francs.

M. DUBOULOIR.

Et il ne vous reſte plus rien ?

Mad. DERUPERT.

Monſieur, je n'ai eu ni mes repriſes, ni mon douaire ; & je ſuis réduite à vivre de très-peu de choſe.

M. DUBOULOIR.

Mais, il n'étoit pas diſſipateur ?

Mad. DERUPERT.

Monſieur, non, du moins, on ne le croyoit pas; & il eſt vrai que ce n'eſt pas le luxe qui nous a ruiné; mais des mauvaiſes affaires qu'il a faites toute ſa vie ; parce qu'il n'y entendoit rien, & qu'il a toujours été trompé par des fripons.

M. DUBOULOIR.

C'eſt très-malheureux !

Mad. DERUPERT.

Sa derniere paſſion, qui a achevé de nous ruiner, a été ſa chymie : on lui avoit fait accroire qu'il feroit de l'or, & l'on a mangé tout ce qu'il avoit, en opérations réitérées; & quand on a vu qu'il n'avoit plus rien, on l'a abandonné.

M. DUBOULOIR.

Que vous reſte-t-il donc ?

Mad. DERUPERT.

Environ deux mille francs de rente viagere, & voyez, Monſieur, comment, avec cela, répondre à un neveu, qui prétend que ſon oncle eſt fort riche. On dit qu'il va arriver : je n'entends point les affaires, & je ſuis très-inquiete.

M. DUBOULOIR.

Mais le bien de votre mari étoit en contrats, en terres, ſans doute, ainſi que le vôtre ?

Mad. DERUPERT.

Oui, Monſieur, mais tout cela a été vendu.

M. DUBOULOIR.

S'il ne reſte rien en nature, abſolument, ſon neveu ne peut rien avoir.

Mad. DERUPERT.

Non ?

M. DUBOULOIR.

Sûrement.

Mad. DERUPERT.

On m'avoit dit....

M. DUBOULOIR.

Sur quoi voulez-vous qu'il vous attaque,

ſi vous êtes en regle ? Si vous avez fait un inventaire, vous le lui préſenterez ; & s'il veut ſe porter héritier, il faudra qu'il commence par vous donner tout ce qui vous revient.

Mad. DERUPERT.

Vous avez bien de la bonté de me tranquilliſer ; mais ne me fera-t-il pas des frais, toujours, s'il va me faire un procès ſur ce qu'il me croit plus riche que je ne ſuis?

M. DUBOULOIR.

Quand il le gagneroit, ſi vous n'avez rien, il n'aura rien.

Mad. DERUPERT.

En ce cas-là, je ne le crains pas.

M. DUBOULOIR.

Et vous avez raiſon. (*Il frappe du pied.*)

Mad. DERUPERT.

Monſieur, je vous ai bien de l'obligation de m'avoir tranquilliſée. Je ſens que j'ai bien fait de venir vous conſulter.

SCENE V.

Mad. DERUPERT, M. DUBOULOIR, LAPIERRE.

LAPIERRE, *criant ſans paroître.*

Au feu! au feu! au feu! au feu!

Mad. DERUPERT, *effrayée.*

Ah! mon Dieu! qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

M. DUBOULOIR.

Où allez-vous donc? Attendez.

LAPIERRE, *entrant.*

Au feu! au feu! au feu!

SCENE VI.

Mad. DERUPERT, M. DUBOULOIR, Le CHEVALIER, LAPIERRE.

M. DUBOULOIR.

LAPIERRE, qu'eſt-ce que c'eſt? (*Il fait ſigne au Chevalier qui a ouvert la porte.*)

LAPIERRE.

Eh ! Monſieur, c'eſt le feu qui eſt chez l'Épicier, ici près.

Mad. DERUPERT, *éperdue.*

Ah ! mon Dieu ! c'eſt à côté de chez moi. Je ſuis perdue ! (*Elle veut s'en aller.*)

M. DUBOULOIR.

Non, non, Madame, reſtez ici ; nous allons voir à ſauver vos effets.

Mad. DERUPERT.

Eh ! Monſieur, ils ſeront perdus, brûlés, avant qu'on ait pu les découvrir !

M. DUBOULOIR.

Nous les trouverons, Monſieur & moi. (*Le Chevalier ſort du cabinet.*)

Mad. DERUPERT.

Non, Monſieur, c'eſt dans l'épaiſſeur du mur, de l'argent, des papiers ; laiſſez-moi aller, je vous prie.

M. DUBOULOIR.

Comptez ſur moi.

Mad. DERUPERT.

C'eſt toute ma fortune ; il y a ſix cents mille francs, Meſſieurs !

M. DUBOULOIR.

Tranquilliſez-vous ; ce ne ſera, peut-être, rien.

Mad. DERUPERT.

Hé ! Meſſieurs ! je veux y aller abſolument.

M. DUBOULOIR.

Je vous dis que vous n'avez rien à craindre. Vous voyez bien qu'on n'entend pas de bruit.

Mad. DERUPERT.

Tout eſt peut-être volé !

M. DUBOULOIR.

Tenez, voyez à la fenêtre : il n'y a pas la moindre apparence de feu.

Mad. DERUPERT.

Ah ! Monſieur !

M. DUBOULOIR.

Lapierre, qu'eſt-ce que c'eſt que ce feu ? Il n'y a rien, n'eſt-ce pas ? (*Il lui fait ſigne de dire que non.*)

LAPIERRE.

Non, Monſieur, ce n'eſt rien.

Mad. DERUPERT.

C'eſt-il bien vrai, mon garçon ?

LAPIERRE

Oui, Madame.

Mad. DERUPERT.

Ah! mon Dieu, que j'ai eu de peur! Je veux aller voir, toujours....

M. DUBOULOIR.

Madame, il n'y avoit point du feu, du tout, ſi vous voulez que je vous le diſe. Ceci n'eſt qu'une plaiſanterie, & qui tournera, ſûrement, à bien.

Mad. DERUPERT, *étonnée.*

Comment?

M. DUBOULOIR.

Oui, j'étois pénétré de douleur, de voir qu'une honnête-femme comme vous, étoit réduite à avoir ſi peu dequoi vivre; & pour m'aſſurer que vous me diſiez vrai, je vous ai fait donner cette allarme.

Mad. DERUPERT.

Quoi, Monſieur! vous êtes capable d'une trahiſon pareille?

M. DUBOULOIR.

Madame, ce n'eſt pas un crime auſſi grand que celui de vouloir retenir le bien d'autrui.

Mad. DERUPERT.

Monſieur.... paix donc.

M. DUBOULOIR.

Vous avez avoué, dans l'inquiétude où vous étiez, que vous aviez ſix cents mille francs, en argent & en papiers.

Mad. DERUPERT.

Moi?

M. DUBOULOIR.

Oui, il n'eſt plus temps de diſſimuler; il faut nous en donner, abſolument, la moitié.

Mad. DERUPERT.

Mais, Monſieur, c'eſt un dépôt.

M. DUBOULOIR.

Hé bien! ſi c'eſt un dépôt, je m'en vais faire mettre le ſcellé, chez vous, & vous faire renfermer juſqu'à ce que ceux à qui il appartient, ſe préſentent. Voyez, déterminez-vous.

Mad. DERUPERT.

Monſieur, on n'uſe point, comme cela, de violence.

M. DUBOULOIR.

Pardonnez-moi; on a ce droit, vis-à-vis

de ceux qui veulent vous ôter ce qui vous appartient. D'ailleurs, voilà Monſieur, qui eſt le neveu de votre mari ; il eſt le maître d'en uſer avec vous, comme il lui plaira.

Mad. DERUPERT.

Quoi, Monſieur ! vous êtes le Chevalier de S. Rieul ?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame.

Mad. DERUPERT.

Où me ſuis-je fourrée !

Le CHEVALIER.

Madame, conſentez à ce que vous propoſe M. Dubouloir : ceci ſera un ſecret, ſi vous le voulez.

Mad. DERUPERT.

Mais, Meſſieurs, ſi j'ai dit ſix cents mille francs, il n'y a pas cela, je me ſuis trompée.

Le CHEVALIER.

Eh bien ! nous partagerons.

Mad. DERUPERT.

Je ne vous donnerai jamais trois cents mille francs.

M. DUBOULOIR.

En ce cas, on mettra le ſcellé, comme je vous ai dit ; & puis vous n'aurez que ce qui vous revient de droit.

Mad. DERUPERT.

Allons, Meſſieurs, venez chez moi, puiſqu'il le faut abſolument.

M. DUBOULOIR.

Cela vaudra mieux que de plaider, Madame.

Mad. DERUPERT.

Ah ! mon Dieu ! pourquoi ſuis-je venue ici ? (*Elle s'en va.*)

Le CHEVALIER.

Quelles obligations ! quels ſervices !...

M. DUBOULOIR.

Vous êtes mon neveu. Finiſſons cette affaire, ſans perdre un inſtant ; nous irons chercher ma niece, après ; & j'aurai la ſatisfaction de faire votre bonheur, à tous deux : ne ſerai-je pas bien récompenſé ? Allons, allons. (*Ils s'en vont.*)

Fin du quarante-cinquième Proverbe.

LA PERMISSION DE CHASSE,

QUARANTE-SIXIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DUGRÉPONT,
M. DEVILLERVAL, } *En habit du matin.*
M. DEBONNIERE,

SAINT-ÉLOY, *Piqueur, dreſſant des cheveaux pour tout le monde.*

La Scène, eſt le matin, ſur le Rempart, à Paris.

LA

LA PERMISSION DE CHASSE,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DUGRÉPONT, S. ÉLOY.

M. DUGRÉPONT.

Hé bien! S. Éloy, mon cheval, comment va-t-il?

S. ÉLOY.

Pas mal, il commence à ſe bien mettre; je crois que vous en ſerez content; il aura une allure agréable.

M. DUGRÉPONT.

Et je pourrai tirer deſſus ?

S. ÉLOY.

Oui, il ſera fort ſage.

M. DUGRÉPONT.

C'eſt bon ; mais quand ?

S. ÉLOY.

Avant un mois.

M. DUGRÉPONT.

Il fait aujourd'hui un joli temps pour la chaſſe !

S. ÉLOY.

C'eſt vrai.

M. DUGRÉPONT.

On parle des Terres loin de Paris, & voilà où l'on en eſt, on n'en peut pas profiter.

S. ÉLOY.

Comment, eſt-ce que la vôtre ?...

M. DUGRÉPONT.

Elle eſt à vingt-cinq lieues ; il faut y aller la veille qu'on veut y tirer.

S. ÉLOY.

C'eſt loin.

M. DUGRÉPONT.

Quand vous en avez une plus près, on

dit que ce n'eſt qu'une maiſon de campagne, & qu'on n'y peut pas chaſſer.

S. ÉLOY.

Mais, celle de M. de Villerval eſt tout près d'ici, & l'on y chaſſe.

M. DUGRÉPONT.

Oui, mais qui?

S. ÉLOY.

Tout le monde.

M. DUGRÉPONT.

Il n'aime pas cela.

S. ÉLOY.

Je vous aſſure qu'il donne même des permiſſions très-facilement.

M. DUGRÉPONT.

Lui?

S. ÉLOY.

Oui, j'y ai chaſſé, moi.

M. DUGRÉPONT.

Parce que vous lui dreſſiez un cheval.

S. ÉLOY.

Il eſt vrai.

M. DUGRÉPONT.

Pour moi, je ne lui en demanderai pas.

S. ÉLOY.

Pourquoi donc? il ſeroit charmé de vous faire ce plaiſir-là.

M. DUGRÉPONT.

Oui, vous le connoiſſez bien. Il ne chaſſe jamais, lui; mais je ſuis ſûr qu'il me refuſeroit.

S. ÉLOY.

Le voilà, parlez-lui; je vais monter votre cheval.

M. DUGRÉPONT.

Je ne lui en parlerai ſûrement pas; je le connois.

SCENE II.

M. DEVILLERVAL, M. DUGRÉPONT.

M. DEVILLERVAL.

Ah! bonjour, Dugrépont. Tu te promenes donc ce matin?

M. DUGRÉPONT, *s'en allant.*

Oui, bonjour.

M. DEVILLERVAL.

Hé bien ! où vas-tu ? Il ne me répond pas seulement.

SCENE III.

M. DEVILLERVAL, M. DEBONNIRE.

M. DEBONNIERE.

J'AI fermé la porte du jardin, voilà la clef. Qu'eſt-ce que tu as donc ? Qu'eſt-ce que c'eſt que cet air étonné ?

M. DEVILLERVAL.

C'eſt Dugrépont que je viens de trouver ici.

M. DEBONNIERE.

Hé bien ?

M. DEVILLERVAL.

Je l'aborde, je lui parle ; à peine me répond-il, & il s'en va.

M. DEBONNIERE.

Et qu'eſt-ce que tu lui as fait ?

M. DEVILLERVAL.

Moi, rien du tout ; & je ne vois pas pourquoi il ſeroit fâché contre moi.

M. DEBONNIERE.

Il ne l'eſt ſûrement pas.

M. DEVILLERVAL.

Je n'en ſais rien : il m'a regardé d'un air ſombre, qui me fâche ; car je l'aime & je l'ai aimé de tout temps.

M. DEBONNIERE.

Que, diable! peut-il avoir? Éloigne-toi, il vient par-ici, en rêvant : je vais lui demander.

M. DEVILLERVAL.

Je le veux bien.

SCENE IV.

M. DEBONNIERE, M. DUGRÉPONT.

M. DEBONNIERE.

Qu'est-ce que tu fais donc là tout ſeul, Dugrépont?

M. DUGRÉPONT.

J'attends mon cheval que S. Éloy eſt allé monter.

M. DEBONNIERE.

Ah ! ah ! Mais tu as l'air de mauvaiſe humeur?

M. DUGRÉPONT.

Ce n'eſt rien : il faut s'attendre à tout dans la vie, & ne compter ſur perſonne, pas même ſur les gens que l'on croit ſes meilleurs amis.

M. DEBONNIERE.

Cette maxime-là eſt un peu déſobligeante pour moi.

M. DUGRÉPONT.

Je ne dis pas cela pour toi.

M. DEBONNIERE.

Eſt-ce que tu ſerois fâché contre Villerval ?

M. DUGRÉPONT.

Moi, point du tout. Chacun eſt maître de ce qu'il a.

M. DEBONNIERE.

Mais encore ? Il eſt inquiet de la maniere dont tu l'as reçu.

M. DUGRÉPONT.

Je te dis que je ne lui en veux point du tout ; mais je n'aurai jamais affaire à lui.

M. DEBONNIERE.

Qu'eſt-ce qu'il t'a fait ?

M. DUGRÉPONT.

Il le ſait bien.

M. DEBONNIERE.

Non, d'honneur ! & il voudroit ſavoir s'il a quelque choſe à ſe reprocher vis-à-vis de toi.

M. DUGRÉPONT.

Hé ! parbleu ! ſans doute, ſuis-je homme à me fâcher ſur rien ? En un mot, c'eſt très-mal à lui, & je devois m'y attendre.

M. DEBONNIERE

Mais, qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. DUGRÉPONT.

Puiſque tu veux abſolument le ſavoir, je vais te faire juge de ce procédé-là. Tu me diras ſi, entre amis, tu as jamais rien vû de pareil.

M. DEBONNIERE.

Voyons ?

M. DUGRÉPONT.

Je le rencontre ici, tout-à-l'heure ; nous parlons du temps qu'il fait : je lui dis que c'eſt un joli temps pour chaſſer. Il me répond que oui ; je me plains de ce que ma Terre eſt trop loin, pour que je puiſſe y aller d'un moment à l'autre.

M. DEBONNIERE.

Fort bien.

M. DUGRÉPONT.

Je lui dis qu'il eſt bienheureux de ce que la ſienne n'eſt qu'à trois lieues de Paris ; que, ſi la mienne étoit auſſi près, j'irois tout-à-l'heure pour y tirer quelques perdreaux.

M. DEBONNIERE.

Il ne t'a pas offert d'y aller ?

M. DUGRÉPONT.

Bon, offert !...

M. DEBONNIERE.

Comment ?

M. DUGRÉPONT.

Bien loin de cela, il m'en a refuſé la permiſſion.

M. DEBONNIERE.

C'eſt incroyable !

M. DUGRÉPONT.

Cela eſt pourtant vrai : S. Éloy étoit avec moi, qui en a été confondu, & qui le dira.

M. DEBONNIERE.

Je ne reconnois pas là Villerval.

M. DUGRÉPONT.

Oh ! je le reconnois bien, moi : il eſt jaloux de ſa chaſſe ; il n'en fait pas toujours ſemblant.

M. DEBONNIERE.

Il y a, ſûrement, dans tout cela, quelque choſe que je n'entends pas, ni lui, non plus; & je ne veux pas que vous reſtiez brouillés: laiſſez-moi un peu, je veux éclaicir tout ceci.

M. DUGRÉPONT.

Moi, cela m'eſt bien indifférent; & ſi je n'attendois pas mon cheval, je ne reſterois pas ici, je vous aſſure. (*Il s'éloigne.*)

M. DEBONNIERE.

Villerval?

SCENE V.

M. DEBONNIERE, M. DEVILLERVAL.

M. DEVILLERVAL.

Hé bien! qu'eſt-ce qu'il dit?

M. DEBONNIERE.

Ma foi, il dit.... je trouve qu'il a raiſon.

M. DEVILLERVAL.

Comment! il a raiſon?

M. DEBONNIERE.

Oui, rappelle-toi.

M. DEVILLERVAL.

Mais, à propos de quoi, quand lui ai-je manqué en rien ?

M. DEBONNIERE.

Tout-à-l'heure, ici.

M. DEVILLERVAL.

Mais, il n'a pas voulu me parler, ne te l'ai-je pas dit tantôt ?

M. DEBONNIERE.

C'eſt vrai ; cependant il ſe plaint de toi & très-ſérieuſement.

M. DEVILLERVAL.

Je ne ſaurois deviner pourquoi.

M. DEBONNIERE.

C'eſt ſur la chaſſe.

M. DEVILLERVAL.

Sur la chaſſe ? Mais je ne l'aime point du tout, & j'y ſuis très indifférent.

M. DEBONNIERE.

Pourquoi donc lui as-tu refuſé de le laiſſer chaſſer chez toi, à Villerval ?

M. DEVILLERVAL.

Je lui ai refuſé une permiſſion de chaſſe ?

M. DEBONNIERE.

Oui, voilà dequoi il ſe plaint.

M. DEVILLERVAL.

Et quand ?

M. DEBONNIERE.

Aujourd'hui.

M. DEVILLERVAL.

Il faut qu'il ſoit fou, abſolument. Il faudroit qu'il m'eut parlé pour cela, & je te le répéterai cent fois, ſi tu le veux, il ma tourné le dos, dès qu'il m'a vu.

M. DEBONNIERE.

Je m'en vais lui dire que tu ne comprends rien à tout cela.

M. DEVILLERVAL.

Dis-lui qu'il chaſſera chez moi tant qu'il voudra, qu'il ne ſauroit me faire un plus grand plaiſir.

M. DEBONNIERE.

Il vaut mieux que tu le lui diſes, toi-même, il ne me croiroit pas. Je vais te l'amener. (*Il va à M. Dugrépont.*)

M. DEVILLERVAL.

J'y conſens.

SCENE VI.

M. DEBONNIERE, M. DUGRÉPONT, M. DEVILLERVAL, *un peu loin des deux autres.*

M. DEBONNIERE.

Hé bien ! Dugrépont, viens donc ici.

M. DUGRÉPONT.

Je ne comprends pas ce qui eſt arrivé à mon cheval, & pourquoi S. Éloy ne revient point.

M. DEBONNIERE.

Je viens de parler à Villerval, il eſt fort étonné de tout cela : il dit que tu ne lui as ſeulement pas voulu parler.

M. DUGRÉPONT.

Il dira tout ce qu'il voudra, il a tort.

M. DEVILLERVAL, *s'approchant.*

J'ai tort, c'eſt bientôt dit ; pouvois-je te deviner ?

M. DUGRÉPONT.

Comment deviner, quoi ?

M. DEVILLERVAL.

Que tu avois envie de chaſſer ?

M. DUGRÉPONT.

Je crois que cela n'étoit pas difficile.

M. DEVILLERVAL.

Mais, quand je t'ai trouvé ici, m'as tu parlé seulement, ne t'es-tu pas en allé comme un fou ?

M. DUGRÉPONT.

Je conviens que tu ne m'as pas entendu.

M. DEVILLERVAL.

Il me feroit tourner la tête ! mais dis donc si tu m'as demandé d'aller chasser à Villerval.

M. DUGRÉPONT.

Demandé ?... non.

M. DEVILLERVAL.

Pourquoi dis-tu que je t'ai refusé ?

M. DUGRÉPONT.

Parce que.... Parce que je suis sûr que si je t'en avois parlé, tu ne l'aurois pas voulu ; voilà tout. (*Il s'en va.*)

M. DEBONNIERE.

On ne le tirera jamais de-là. Allons nous promener. (*Ils s'en vont.*)

Fin du quarante-sixième Proverbe.

LES ÉPOUX MALHEUREUX,

QUARANTE-SEPTIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-FIRMIN. *Habit gris, uni; veſte blanche, chapeau uni, couteau-de-chaſſe, point de poudre.*

PAULINE, *femme de M. de S. Firmin. Petite robe à peigner, manteau noir, grand bonnet, point de poudre.*

M. VINCENT, *Tapiſſier-Fripier. Habit, veſte brune, perruque en bonnet, grande, chapeau & canne.*

DUPRÉ, *valet-de-chambre de l'oncle de M. de S. Firmin. En deuil, avec une épée.*

DUMONT, *ami de Dupré, vieil habit rouge, chapeau bordé & une épée.*

UN HUISSIER. *Habit noir.*

UN COMMISSAIRE. *En robe.*

UN CLERC. *Petit habit verd, veſte noire, chapeau, épée.*

DES ARCHERS. *Habits bleus, paremens rouges, boutons de cuivre.*

La Scène eſt chez M. de S. Firmin, dans un appartement très-ſimple.

LES

LES ÉPOUX MALHEUREUX,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE S. FIRMIN *eſt étonné, en entrant, de ne voir perſonne.*

Quoi, Pauline n'eſt point ici ! Pauline, Pauline ? Que peut-elle être devenue ? Comment a-t-elle pu ſe réſoudre à ſortir ſans moi ? Elle ne ſauroit être loin. Elle craindroit trop de m'allarmer. Quelle femme pourroit être auſſi ſenſible ! ſa tendreſſe pour moi.... ſa tendreſſe !... & j'ai fait ſon malheur, moi !... Oui, c'eſt mon amour... Ah ! Pauline ! loin de

me le reprocher, le tien, pour moi, ſemble augmenter encore! Quelle union devoit être plus heureuſe! mais reliſons la lettre que j'écris à mon oncle; non, ſon âme ne ſauroit être toujours ſans pitié! Que Pauline ignore, du moins, mon projet, s'il ne réuſſit pas.

(*Il s'aſſied, une table devant lui, ſur laquelle il y a un écritoire, & il tire de ſa poche un papier qu'il lit.*)

» Vous êtes bien vengé, Monſieur, de ma » déſobéiſſance, j'ai fait le malheur de tout » ce que j'aime; Pauline languit avec moi, » dans la plus affreuſe miſere: ſans avoir ſçu » mes torts envers vous, elle en partage la » punition. Oui, Monſieur, elle ſe reproche » ſans ceſſe d'être la cauſe, quoiqu'innocen- » te, qui m'a fait encourir votre indigna- » tion. Pourquoi, ſans la connoître, avoir re- » fuſé votre conſentement à notre mariage, » & m'avoir forcé, par cette réſiſtance, à vous » demander les biens dont vous ne vous étiez » chargé que par bonté, par amitié pour » moi? Ils m'ont été ravis ces biens, par un » monſtre qui, ſous le nom d'ami, a trahi » ma confiance. Ce n'eſt pas pour moi que » j'implore votre pitié; c'eſt pour une fem-

» me vertueuſe que j'adore, que vous aime-
» riez ſi vous la connoiſſiez. Doit-elle être la
» victime de mon imprudence? Ah, mon on-
» cle! ce n'eſt point ma grace que je de-
» mande, mon repentir ne ſuffit pas; maïs
» Pauline mérite vos bontés; ſouffrez qu'elle
» aille vous trouver, ſoyez l'aſyle de la ver-
» tu... Mais j'entends quelqu'un... C'eſt elle-
même.

(*Il ſerre ſa lettre dans ſa poche.*)

SCENE II.

PAULINE, M. DE S. FIRMIN.

M. DE S. FIRMIN.

Ah! chere Pauline, en quel état vous voilà! quel accablement! Que vous eſt-il donc arrivé?

PAULINE, *s'aſſeyant.*

Ah! S. Firmin, laiſſez moi reſpirer!.... je ſuis horriblement fatiguée!

M. DE S. FIRMIN.

Je ne comprends pas pourquoi, ſeule, vous

avez pu vous hasarder au milieu des embarras, du tumulte... Vous, heurtée, sans égards, froissée par la foule... dédaignée par ces ames mépriſables qui ne ſe ſont enrichies qu'à force de baſſeſſes : la vertu rampe quand le vice triomphe, & c'eſt à moi que vos devez cette humiliation !

PAULINE.

Ah ! que vous augmentez ma peine, en voulant vous rendre ſeul coupable de nos maux ! & ſans moi, les auriez-vous éprouvés ? Au nom de notre amour, ceſſez...

M. DE S. FIRMIN.

Eh bien ! chere Pauline, je vous obéirai ; vous triompherez toujours de moi. Mais dites, je vous prie, qu'eſt-ce qui a pu vous déterminer à ſortir ?

PAULINE.

Le deſir d'adoucir tes maux ; mais, S. Firmin, il n'y a plus d'amitié ſur la terre ! ſes ſermens n'ont plus rien de ſacré ! Conſervons précieuſement cet amour qui nous reſte.

M. DE S. FIRMIN.

Et c'eſt cet amour qui te perd !

PAULINE.

Lui? non : le bonheur affoiblit ſouvent l'amour; mais notre malheur m'attache encore plus vivement à toi : dans tes bras, il n'oſe me pourſuivre.

M. DE S. FIRMIN.

Que d'amour! que de courage!

PAULINE.

Nous en avons beſoin. Écoute-moi. Effrayée de la cruelle ſituation où mon amour t'a réduit; prêts d'être accablés par les créanciers du malheureux à qui nous nous ſommes confiés, & pour qui nous avons répondu, a peine as-tu été ſorti, qu'il m'eſt venu dans la penſée que nous pourrions peut-être recouvrer nos effets.

M. DE S. FIRMIN.

Comment?...

PAULINE.

Julie, avec qui j'ai été au Couvent, l'amie la plus tendre que j'aie eue de ma vie, Julie, ai-je dit, eſt à Paris, femme d'un homme en place, ſon crédit pourra nous ſervir. Je crois déja voir diſſiper tes maux, Julie va les adou-

cir, ſon amitié pour moi me fait tout eſpérer. Je ſors, je cherche ſa demeure; un vaſte hôtel, une ſuite nombreuſe m'aſſurent qu'elle jouit de l'état le plus brillant, j'applaudis à ſon bonheur, mon cœur le partage & me fait penſer que je vais l'augmenter en la revoyant. La ſimplicité de mon vêtement jette dans l'erreur celui qui me conduit, il me mene chez les femmes de Julie, je me fais annoncer ſous ton nom, pour jouir de ſa ſurpriſe & de toute la joie qu'elle aura de me revoir. J'entre, je lui parle; mais, Dieux! ſon ame n'eſt plus ſenſible au ſon de ma voix; à peine daigne-t-elle me regarder. Que voulez-vous, me dit-elle? Sa froideur me pénétre de douleur, la force m'abandonne, je ne puis répondre; elle réïtére ſes queſtions. Voyez, lui dis-je avec peine, c'eſt Pauline, n'êtes-vous plus Julie? Pauline! Pauline! reprend-elle ſéchement, qu'on lui donne un ſiége, & laiſſez-nous. Je reſpire, je me flatte qu'elle va ſe jetter dans mes bras; mais continuant avec la même indifférence, dans quel état vous voilà! que vous eſt-il donc arrivé? D'éprouver ce que l'ingratitude a de plus affreux! de ne voir en vous qu'une ame hautaine au lieu d'une ame ſenſible que j'eſpérois y trouver; je vous

plains, ai-je ajouté en me levant, de ce que la fortune a entierement changé votre cœur. Dans cet inſtant un jeune homme eſt entré avec fracas; je ſuis ſortie, elle m'a ſuivie, en me diſant voilà dix louis, peuvent-ils vous être utiles? Non, ai-je répondu fierement, je les recevrois avec tranſport des mains de l'amitié, je les refuſe avec mépris, de celles de l'orgueil. Et la mort dans l'ame, je me ſuis traînée juſqu'ici, où je te trouve, tes regards me conſolent, & ton amour effacera ſûrement le ſouvenir d'un procédé auſſi humiliant & auſſi affligeant pour l'humanité.

M. DE S. FIRMIN.

O femme, toujours reſpectable! que vis-à-vis de Julie, dans votre infortune, vous étiez au-deſſus d'elle!

PAULINE.

Mais vous, qu'avez-vous fait? que vous a dit Virteil?

M. DE S. FIRMIN.

Rien, je ne l'ai pas vu. Il vient d'avoir un Régiment, & dans la joie de s'y aller faire recevoir, il eſt parti tout de ſuite.

PAULINE

Eh bien! qu'une ſage économie nous ſoutienne juſqu'à ce que....

M. DE S. FIRMIN.

Sans argent, ſans reſſources....

PAULINE.

Sachons nous reſtraindre au ſeul néceſſaire; dans cette ſolitude; nous ne craindrons pas les regards de ceux qui veulent qu'on rougiſſe de n'avoir plus que de la vertu.

M. DE S. FIRMIN.

Ah! certainement, loin de nous chercher, ils nous fuiront; mais j'entends quelqu'un; c'eſt le Tapiſſier de cet indigne Préval; que veut-il ?

SCENE III.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE, M. VINCENT.

M. VINCENT.

MONSIEUR, ſi je ne me trompe, eſt M. de S. Firmin ?

M. DE S. FIRMIN.

Oui, Monſieur Vincent ; que voulez-vous ?

M. VINCENT.

M. de Préval, Monſieur, qui m'a chargé de vous fournir tout l'ameublement de la maiſon que vous occupiez, eſt parti ſans me le payer, &, ſans doute, c'eſt à vous que je dois m'adreſſer ; voilà le Mémoire.

M. DE S. FIRMIN

Mais, je lui ai compté cet argent.

M. VINCENT.

Comme je ne l'ai pas reçu, c'eſt contre vous, Monſieur, que je dois avoir mon recours.

PAULINE.

Ah ! S. Firmin ! chaque jour accroît notre malheur.

M. VINCENT.

Madame, je ſuis au déſeſpoir de vous chagriner ; mais M. de Préval m'a ruiné ! Ma famille eſt languiſſante, mourant de faim, & l'on vient d'obtenir un Arrêt de priſe de corps contre moi, ſi d'ici à deux jours, je ne paye mille écus.

M. DE S. FIRMIN.

Votre peine augmente encore la nôtre, M. Vincent. Vous voyez les débris d'une fortune entierement ruinée par le même homme, & nous ſommes ſans ſecours.

M. VINCENT.

Effectivement, je ne vois pas un des meubles que j'ai fournis.

M. DE S. FIRMIN.

Nous les avons vendus pour payer quelques malheureux Domeſtiques & pour ſubſiſter.

M. VINCENT.

Quoi! Monſieur, vous n'aviez pas des amis puiſſants qui pourroient vous aider encore ?

M. DE S. FIRMIN.

Des amis ! avez-vous vécu juſqu'à préſent ſans mieux connoître les hommes ? Amis, parens, tout nous abandonne.

M. VINCENT

Pour moi, je ſaurai mourir dans la priſon qu'on me deſtine, ce n'eſt avancer que de peu de temps ma derniere heure ; mais ma femme, mes enfans.

PAULINE, *à M. de S. Firmin.*

La ſituation de cet homme me pénétre de douleur !

M. DE S. FIRMIN, *après avoir rêvé.*

Eh bien ! M. Vincent, reprenez courage ; j'eſpere pouvoir vous tirer de peine.

PAULINE.

Ah ! S. Firmin ! ſeroit-il poſſible ?

M. DE S. FIRMIN

Oui, je ſais un homme qui connoît les biens qui doivent un jour me revenir, je prendrai avec lui tous les arrangemens qu'il voudra.

M. VINCENT.

Quoi, Monſieur ?...

M. DE S. FIRMIN

Vous ne devez pas être la victime de notre imprudence. Allez, dans peu j'oſe me flatter de pouvoir vous délivrer de toutes vos craintes.

M. VINCENT.

Monſieur, oſerois-je vous demander combien je dois attendre encore ?

M. DE S. FIRMIN.

La journée ne ſe paſſera pas, ſans que vous ayez de mes nouvelles.

M. VINCENT.

Monſieur, que ne vous devrai-je pas!

M. DE S. FIRMIN.

Je ne fais que ce que je dois.

PAULINE.

Mais, S. Firmin, quel eſt donc cet homme ſur qui vous comptez?

M. DE S. FIRMIN.

Un homme à qui je n'avois pas penſé pour nous; mais que le deſir de ſoulager M. Vincent m'a rappellé, & qui nous ſera ſûrement utile, c'eſt M. Warthon.

M. VINCENT.

Monſieur Warthon?

M. DE S. FIRMIN.

Oui.

M. VINCENT.

Le Banquier?

M. DE S. FIRMIN.

Lui-même.

M. VINCENT.

C'eſt ſur lui que vous comptez?

M. DE S. FIRMIN.

Aſſurément.

M. VINCENT.

Ah ! Monſieur, nous ſommes perdus!

M. DE S. FIRMIN.

Comment ?

M. VINCENT.

Hélas ! Monſieur, depuis deux jours, il a fait banqueroute.

M. DE S. FIRMIN.

Juſte Dieux !

PAULINE.

Tout ſe réunit contre nous !

M. VINCENT.

Adieu, Monſieur & Madame, je ſuis au déſeſpoir de vous avoir chagrinés, ce n'étoit pas mon deſſein ; je vous en demande bien pardon.

SCENE IV.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE.

PAULINE.

Ce malheureux Vincent augmente encore ma peine ! on peut ſupporter ſes maux ; mais cauſer ceux des autres eſt auſſi trop affreux !

M. DE S FIRMIN.

Ah ! ſi le Ciel nous favoriſe quelque jour, je ſens que toutes les épreuves que nous aurons ſouffertes ſeront un bien pour moi, puiſqu'elles me font connoître l'excellence de ton cœur & la délicateſſe de ton ame.

PAULINE.

C'eſt mon amour pour toi....

M. DE S. FIRMIN.

Ah ! tu méritois un meilleur ſort ! qu'il eſt cruel de voir ſouffrir celle qui n'eſt faite que pour faire le bonheur de tous ceux qui la connoiſſent !

PAULINE.

Eh ! ne fais-je pas le tien ? que me faut-il de plus ?

M. DE S. FIRMIN.

N'être pas en proie du moins à l'affreuſe néceſſité ; mais tâchons de nous y ſouſtraire ; voyons enſemble ce qui nous reſte dont nous puiſſions ſubſiſter.

PAULINE.

J'ai prévenu ton projet, viens & tu verras.... Mais on frappe fortement ; qui pourroit-ce être ?

M. DE S. FIRMIN.

Je ne ſais. Entrez.

SCENE V.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE, Un HUISSIER, Un COMMISSAIRE, Un CLERC, des ARCHERS.

PAULINE.

Que vois-je ! que nous veut-on ?

L'HUISSIER.

Monſieur, en vertu d'une Sentence obtenue par défaut....

M. DE S. FIRMIN.

Par défaut, Monſieur? Je n'ai pas la moindre connoiſſance....

L'HUISSIER.

L'aſſignation vous a pourtant été ſignifiée.

M. DE S. FIRMIN.

Je n'en ai point reçu.

L'HUISSIER.

Cela ne fait rien, Monſieur.

M. DE S. FIRMIN.

Comment, cela ne fait rien?

L'HUISSIER.

Non, Monſieur, la Sentence eſt rendue & elle va être exécutée.

M. DE S. FIRMIN.

Eſt-ce de la part de M. Vincent?

L'HUISSIER.

Non; M. Vincent avoit bien été mis, par le Procureur de la Direction, au nombre des créancier du ſieur de Préval; mais il vient, dans l'inſtant, de ſe déſiſter de ſes pourſuites.

M. DE S. FIRMIN.

M. Vincent?

L'HUISSIER.

Oui, Monſieur, apparemment que vous l'avez ſatisfait?

PAULINE.

Ah! S. Firmin! quoi, ce M. Vincent, dans l'état ou il eſt, a été capable.... quelle ame honnête & ſenſible!

L'HUISSIER.

Monſieur, ſi vous pouvez auſſi ſatisfaire les autres créanciers, je ſuis prêt à vous donner main-levée pour la ſaiſie de vos meubles, en payant tous les frais.

M.

M. DE S. FIRMIN.

Hélas ! Monſieur, nous ne poſſédons rien ! Le malheureux Préval s'eſt emparé de tout ce que nous avions.

L'HUISSIER.

En ce cas, leſdits meubles vont être exécutés & vendus à l'encan, je vais les faire enlever.

M. DE S. FIRMIN.

Monſieur, je vous prie en grace d'attendre encore....

L'HUISSIER.

Cela ne ſe peut pas retarder un ſeul moment. Allons vous autres, ne perdez pas de temps; demeublez cette chambre voiſine par l'autre porte; pendant ce temps-là, nous démeublerons celle-ci. (*Il écrit en allant & venant.*)

M. DE S. FIRMIN.

Ah, Monſieur ! par pitié, écoutez-moi.

L'HUISSIER.

C'eſt inutile, je n'entends rien, je dois faire mon devoir.

PAULINE.

Et qui peut vous faire choiſir à vous, & à

à vos pareils, un métier auſſi déteſtable ?

L'HUISSIER.

La néceſſité de vivre, Madame.

PAULINE.

La néceſſité de vivre ? & comment vit-on au milieu de pareilles horreurs ?

L'HUISSIER.

Ah ! Madame ! on ſe fait à tout.

M. DE S. FIRMIN.

Laiſſe, laiſſe ces inhumains, Pauline. Méritent-ils ſeulement tes regards ? Oublions qu'il y a de tels hommes au monde ; détournons nos yeux de deſſus eux ; viens, appuie-toi contre cette fenêtre ; nous verrons dans ce Peuple qui s'agite, des gens plus eſtimables, que le travail ſoutient contre l'infortune. Cette reſſource nous manque ; mais ſi le Ciel ordonne que nous vivions encore, ſans doute qu'il nous prépare des ſecours que nous ne prévoyons pas. (*Ils s'appuient tous les deux contre la fenêtre, pendant qu'on demeuble l'appartement. L'on emporte tout & l'on ne laiſſe que la paille du lit, que l'on jette dans la chambre où ils ſont.*)

Un HARCHER, *à l'Huiſſier.*

Nous avons fini, Monſieur.

L'HUISSIER.

Il n'y a plus rien?

IIe. ARCHER.

Non, Monſieur.

L'HUISSIER.

Allons-nous-en. Monſieur & Madame, je vous ſouhaite bien le bonjour.

SCENE VI.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE.

PAULINE, *ſe retournant, & ne voyant plus que la paille.*

O DIEUX! voilà donc tout ce qui nous reſte pour meubles & pour aliment!

M. DE S. FIRMIN.

Chere Pauline, que dis-tu?

PAULINE.

Mes forces m'abandonnent, les derniers efforts du courage épuiſent ma conſtance. (*Elle tombe ſur la paille, & elle s'évanouit dans les bras de M. de S. Firmin.*)

M. DE S. FIRMIN.

Elle perd connoiſſance ! malheureux que je ſuis ! Pauline ? ma chere Pauline, attends encore, ne meurs pas ſans moi. Quel affreux moment, & quel ſecours lui donner ? (*Il tire un flacon de ſa poche. Pauline fait un mouvement ſans revenir tout-à-fait. M. de S. Firmin regarde l'or de la garniture du flacon avec une eſpece de joie.*) Mais, Dieux ! que vois-je ? Eſt-ce vous qui m'inſpirez ? L'or de ce flacon m'offre-t-il une reſſource ? Il eſt peut-être temps encore. (*Il porte, une ſeconde fois, le flacon au nez de Pauline.*) Pauline ? (*Elle ſe ranime, regarde autour d'elle, & elle eſt prête de retomber.*) Ma chere Pauline, rappelle ton courage ; l'eſpoir renaît dans mon ame ; hâte-toi de le partager. (*Elle ſe releve & s'appuie ſur M. de S. Firmin.*)

PAULINE.

Hélas ! d'où peut-il te venir, après tout ce que nous avons perdu ?

M. DE S. FIRMIN.

Tu le ſauras, le temps me preſſe.

PAULINE.

Explique-toi.

M. DE S. FIRMIN.

Permets que je te quitte & ſois ſans crainte ; je ne peux ni vivre ni mourir ſans toi.

PAULINE.

Je ne crains pas que tu m'abandonnes.

M. DE S. FIRMIN.

Pourquoi donc prononcer ce mot ? Mais ne me retiens pas davantage. Adieu. (*Il s'en va.*)

PAULINE.

O ciel !

M. DE S. FIRMIN, *revenant.*

Écoute. Voilà le ſigne où tu reconnoîtras ſi notre malheur s'adoucit. Si tu me vois revenir en carroſſe, voulant perdre moins de temps pour te rejoindre, raſſure-toi, & jette, dans la riviere qui paſſe ſous cette fênetre, cette paille, image affreuſe de notre miſere, qu'il ne nous reſte plus rien qui nous la retrace. Adieu.

PAULINE.

Je t'obéirai ; mais à quelles inquiétudes me laiſſes-tu en proie !

M. DE S. FIRMIN.

Je pourrois perdre l'inſtant favorable. Laiſſe-moi aller, je te prie.

PAULINE.

Va donc. Puiſſe le Ciel favoriſer tes deſſeins !

SCENE VII.

PAULINE.

QUELS projets peut avoir S. Firmin ? Pourquoi ne me les a-t-il pas confiés ! Le temps le preſſe ; où peut-il donc aller ? Se laiſſeroit-il abuſer par le vain eſpoir d'éprouver encore s'il eſt quelque ami, quelque homme ſenſible, généreux... Il n'y faut pas compter, la miſere effraye plus qu'elle n'attendrit ; les malheureux demeurent iſolés, tout le monde s'en éloigne ! (*Montrant la paille.*) Voilà donc tout ce qui nous reſte de cette fortune éclatante qui ſembloit aſſurer notre bonheur ; mais pouvois-je prévoir que je cauſerois la perte de tout ce que j'aime ! Paſſion funeſte qui ne nous préſente jamais qu'un ſort délicieux ! Amour qui m'eſt cher encore, malgré les maux que tu cauſes à l'époux que j'adore, ne permets pas que l'infortune nous ſépare, heureux, ou malheureux, qu'il revienne dans mes bras ! (*Elle écoute.*) Mais

n'entends-je pas une voiture? (*Elle va regarder à la fenêtre & revient.*) Ce n'eſt pas lui encore? quels momens cruels! Pourquoi ne l'ai-je pas ſuivi! J'entends quelqu'un. Il revient, ſans doute, ſans avoir réuſſi. (*Allant à la porte.*) Eſt-ce toi, cher S. Firmin?

SCÈNE VIII.

PAULINE, DUMONT.

DUMONT.

MADAME, eſt-ce ici que demeure M. de S. Firmin?

PAULINE.

Oui, Monſieur.

DUMONT.

Y eſt-il?

PAULINE.

Non, Monſieur.

DUMONT.

Reviendra-t-il bientôt?

PAULINE.

Je l'attends.

DUMONT.

Cela ſuffit.

PAULINE.

Monſieur, ne puis-je ſavoir ce que vous lui voulez ?

DUMONT.

Madame, j'ai ordre de me taire & de courir promptement dire que j'ai trouvé ſa demeure.

SCENE IX.

PAULINE.

Que veut cet homme ? qui peut l'engager à s'informer de cette demeure ? Quel intérêt ?... Les créanciers de l'odieux Préval.... je frémis !... Si l'on vouloit arrêter S. Firmin, le conduire en priſon, lui ! Ah ! n'eſpérez pas que je l'abandonne, il faudra m'arracher plutôt la vie que de vouloir m'en ſéparer. Quelle nouvelle inquiétude ! Il n'y a donc point de peine qui ne puiſſe encore augmenter !... Mais écoutons : c'eſt S. Firmin, peut-être. On arrête, voyons. (*Avec joie.*) C'eſt lui-même ! Ah ! je reſpire ! notre malheur enfin va donc s'adoucir ! Obéiſſons-lui promptement. (*Elle jette la paille par la fenêtre qui donne ſur la riviere.*)

SCENE X.

PAULINE, M. DE S. FIRMIN, *pâle & défait.*

PAULINE.

Ah! S. Firmin, je te revois!... mais, ô ciel!... dans quel état!...

M. DE S. FIRMIN.

Ah! Pauline, qu'avez-vous fait? cette paille.....

PAULINE.

Je vous ai obéi.

M. DE S. FIRMIN.

Il ne nous reſte doncplus rien ſur la terre.

PAULINE.

Que dites-vous? ne m'avez-vous pas aſſuré que ſi je vous voyois revenir en voiture....

M. DE S. FIRMIN.

Je me ſuis laiſſé abuſer par l'eſpoir de voir adoucir tes maux.

PAULINE.

Eh bien! tu t'es trompé?

M. DE S. FIRMIN.

Hélas! oui; ce flacon qui m'étoit précieux, parce qu'il venoit de toi, parce que

c'étoit le premier gage de ta tendreſſe pour moi, je l'ai ſacrifié à ce deſir. Avec l'argent que j'en ai retiré, j'ai volé au lieu où l'on tiroit la lotterie; je me ſuis cru au comble du bonheur en trouvant encore des billets, & pas un de mes numéros n'eſt ſorti. Juge de mon déſeſpoir. La douleur m'accable, je tombe ſans connoiſſance, on m'environne; à force de ſecours je reviens à moi, je ne puis me ſoutenir; je dis ma demeure, & l'on me conduit ici, comme je comptois y revenir, ſi j'avois été plus heureux. Voilà ce qui a cauſé mon erreur.

PAULINE.

Eh bien! mourons; que pouvons-nous attendre actuellement? Les horreurs de la faim qui termineront lentement notre vie, qui nous ôteront la force de nous tendre les bras en expirant?

M. DE S. FIRMIN.

Quelle affreuſe extrémité! Étois-tu faite pour l'éprouver? Ah! ſi le ciel veut une victime, c'eſt moi ſeul....

PAULINE.

Quoi! tu pourrois mourir, & me laiſſer?... Ah! qu'il ne nous ſépare pas; mais, que dis-je? peut-être en ce moment... cher époux...

(*Elle le tient embraſſé par le milieu du corps.*) Que rien ne nous déſuniſſe, la mort même... (*On entend du bruit.*) O Dieux! barbares, arrêtez.

M. DE S. FIRMIN

Que dites-vous? Quel effroi!

PAULINE.

C'eſt lui-même; je me meurs! (*M. de S. Firmin la ſoutient.*)

SCENE XI.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE, DUMONT, DUPRÉ.

DUMONT.

VIENS; c'eſt ici.

DUPRÉ.

Ah! Monſieur, dans quel état je vous retrouve!

M. DE S. FIRMIN.

Eh quoi! Dupré, que me veut-on? Mon oncle me fait-il arrêter? Pouſſe-t-il la barbarie....

DUPRÉ.

Votre oncle? Ah! Monſieur! il eſt mort.

M. DE S. FIRMIN, *ſoupirant.*

Mon oncle eſt mort ?

DUPRÉ.

Oui, Monſieur, & je vous cherche depuis trois jours pour vous l'apprendre. Il eſt mort déſeſpéré de vous avoir traité avec tant de rigueurs, & il vous a donné tous ſes biens.

M. DE S. FIRMIN.

Ah ! pourquoi a-t-il attendu juſqu'au dernier moment à me donner des marques de ſa tendreſſe ! qu'il m'eut été doux de lui prouver mon repentir & de le voir me regarder ſans colere avant de mourir !

DUPRÉ.

Vous connoiſſiez ſon caractere inflexible ; la maladie l'avoit bien adouci.

M. DE S. FIRMIN.

Chere Pauline, après tant de maux, votre vertu eſt donc enfin récompenſée ?

PAULINE.

Il m'eſt bien doux de n'avoir plus à craindre pour vous ; mais, S. Firmin, allons trouver M. Vincent, nous devons le ſecourir promptement.

M. DE S. FIRMIN.

Vous m'avez prévenu, chere Pauline, & je n'en ſuis point jaloux, nous penſions de même. Voilà comme il faut rendre grace au Ciel de ſes bienfaits.

PAULINE, *avec joie.*

Nous ſommes trop heureux! le voici.

SCENE DERNIERE.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE, M. VINCENT, DUMONT, DUPRÉ.

M. VINCENT, *vivement.*

MADAME....

PAULINE.

Monſieur Vincent....

M. VINCENT.

On m'a prêté deux mille écus, & je vais les partager avec vous.

PAULINE.

Quel homme vous êtes!

M. DE S. FIRMIN.

Mon ami, nous n'en avons plus beſoin, ni vous non plus, vous en pouvez être bien aſſuré.

M. VINCENT.

Seroit-il bien possible ! qui peut mériter autant que vous d'être toujours heureux ?

PAULINE.

Vous, M. Vincent.

M. DE S. FIRMIN.

Oui, chere Pauline. C'est en partageant le bonheur qu'on peut l'accroître & le fixer. Soyez-en le témoin, Dupré, & ne nous quittez jamais.

Fin du troisième Volume.

EXPLICATION

DES PROVERBES

De la ſixieme Partie.

41. *Ce qui eſt bon à prendre, eſt bon à à rendre.* 171
42. *Chat échaudé craint l'eau froide.* 191
43. *Qui dit ce qu'il ſait, qui donne ce qu'il a, qui fait ce qu'il peut, n'eſt pas obligé à davantage.* 213
44. *Plus de bruit que de beſogne.* 245
45. *A Trompeur, Trompeur & demi.* 271
46. *A laver la tête d'un mort, on perd ſa leſſive.* 297
47. *Le Diable n'eſt pas toujours à la porte d'un pauvre homme.* 313

FIN.